

Direction des bibliothèques

AVIS

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

Comment devient-on militant anticapitaliste?
Le cas de la « Coalition Guerre à la guerre »

Par

Michèle Barrière-Dion

Département d'anthropologie
Faculté des Arts et sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
En vue de l'obtention du grade de maîtrise ès sciences
En anthropologie

Mai 2008

© Michèle Barrière-Dion, 2008



Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :
Comment devient-on militant anticapitaliste?
Le cas de la « Coalition Guerre à la guerre »

Présenté par :
Michèle Barrière-Dion

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

M. Bernard Bernier
Président-rapporteur

M. Jorge Pantaleon
Directeur de recherche

Mme Deirdre Meintel
Membre du jury

Résumé

Ce mémoire est une ethnographie d'un groupe de militants anticapitalistes et antimilitaristes de la ville de Québec, la « Coalition Guerre à la guerre », et tente de répondre aux questions suivantes : comment les membres sont-ils devenus des militants anticapitalistes? Comment en sont-ils venus à créer la « Coalition Guerre à la guerre »? Comment les définitions du monde élaborées *dans et par* le milieu anticapitaliste donnent-elles lieu à un ensemble typique de pratiques particulières? Les trajectoires des groupes et des militants sont présentées schématiquement pour comprendre les conditions sociohistoriques à l'intérieur desquelles ils en sont venus à fonder la Coalition. Par la suite, en suivant l'approche préconisée par Becker (1985 [1963]), le processus d'apprentissage des militants est analysé, pour montrer comment une transformation de soi prend place à travers les relations sociales entre les militants, donnant lieu à une redéfinition du monde, des ennemis à combattre et des pratiques légitimes pour le faire. Par l'incorporation de ces pratiques, les militants construisent une présentation de soi et apprennent à reconnaître cette dernière chez les autres militants, ayant pour conséquence la production de frontières symboliques et physiques entre les groupes. Puis, une discussion sur les différents types d'actions pratiqués par les militants montre comment le sens d'être militant anticapitaliste se maintient et se recrée à travers les interactions avec les groupes externes, par la réalisation d'actions collectives. Le moment de la manifestation, qui constitue la mission et la raison d'être du groupe, permet la réaffirmation de soi comme membre de la Coalition.

Mots-clés : anticapitalistes, anticapitalisme, anti-impérialisme, anarchistes, ethnographie, interactionnisme symbolique, groupes, trajectoires, transformation de soi.

Abstract

This thesis is an ethnography of an anticapitalist and antimilitarist Coalition working in Quebec City, the *Coalition Guerre à la guerre*, and aims to address the following questions: How did these people become anticapitalist activists, and by what processes did they create the Coalition? How the meanings produced in and among the anticapitalist *milieu* do give rise to specific sets of personal and collective practices? To discuss these questions, an analysis of the trajectories of the activists and of the groups in which they were or are now members of, will be drawn to understand the sociohistorical conditions in which the formation of the Coalition has become necessary for these activists. Then, based on the work of Becker (1963), the learning process by which the activists went through a transformation of self will be shown. This process takes place through the social relationships and the interactions among the group members, giving a space for new definitions of the world, of the legitimate enemies and of appropriate ways of resisting to them. By this process, activists incorporate a presentation of self and learn to recognize other members who share this presentation, having for consequence the production of symbolic and physical boundaries between groups. A discussion on the different types of collective actions practiced by the members shows how the sense of being an anticapitalist activist is maintained and reconstructed through the interactions with external groups, such as the medias, in the realisation of collective actions.

Keywords : anarchists, anticapitalist movement, anti-imperialism, ethnography, symbolic interactionnism, groups, trajectories, transformation of self.

I'm a better anarchist than you
 (David Rovics, 2005)

*i don't drive a car
 'cause they run on gas
 but if i did
 it'd run on biomass
 i ride a bike
 or sometimes a skateboard
 so fuck off all you drivers
 and your yuppie hordes
 sitting all day
 in the traffic queues
 i'm a better anarchist than you*

*i don't eat meat
 i just live on moldy chives
 or the donuts that i found
 in last week's dumpster dives
 look at you people in that restaurant
 i think you are so sad
 when you coulda been eating bagels
 like the ones that i just had
 i think it is a shame
 all the bourgeois things you do
 i'm a better anarchist than you*

*i don't wear leather
 and i like my clothes in black
 and i made a really cool hammock
 from a moldy coffee sack
 i like to hop on freight trains
 i think that is so cool
 it's so much funner doing this
 than being stuck in school
 i can't believe you're wearing
 those brand new shiny shoes
 i'm a better anarchist than you*

*i don't have sex
 and there will be no sequel
 because heterosexual relationships
 are inherently unequal
 i'll just keep moshing
 to rancid and the clash
 until there are no differences
 in gender, race or class
 all you brainwashed breeders
 you just haven't got a clue
 i'm a better anarchist than you*

*i am not a pacifist
 i like throwing bricks
 and when the cops have caught me
 and i've taken a few licks
 i always feel lucky
 if i get a bloody nose
 'cause i feel so militant
 and everybody knows
 by the time
 the riot is all through
 i'm a better anarchist than you*

*i don't believe in leaders
 i think consensus is the key
 i don't believe in stupid notions
 like representative democracy
 whether or not it works
 i know it is the case
 that only direct action
 can save the human race
 so when i see you in your voting booths
 then i know it's true
 i'm a better anarchist than you*

Table des matières

RÉSUMÉ	I
ABSTRACT	II
TABLE DES MATIÈRES	IV
LISTE DES FIGURES	VI
LISTE DES ANNEXES	VII
LISTE DES ABRÉVIATIONS	VIII
REMERCIEMENTS	X
INTRODUCTION	1
NÉGOCIER « MON » ENTRÉE DANS LE MILIEU.....	3
<i>Morphologie de Guerre à la guerre</i>	16
LA RECHERCHE ET SES MÉTHODES.....	17
<i>Collecte de données et échantillon de recherche</i>	18
<i>Éthique de la recherche</i>	23
<i>Chronologie des prochains chapitres</i>	23
CHAPITRE 1 : BASES THÉORIQUES	26
<i>Interactionnisme symbolique</i>	31
CHAPITRE 2 TRAJECTOIRES DES PERSONNES ET DES GROUPES	37
INTRODUCTION.....	37
TRAJECTOIRES DES GROUPES MILITANTS TEMPORAIRES.....	38
<i>OQP est contre la violence?: Formation de la CASA</i>	51
<i>Dans le temps où ça bougeait : La Rixe</i>	56
<i>Le CEOR, ou la fin d'une histoire</i>	57
<i>Grève étudiante de 2005</i>	58
<i>« Il se passe rien à Québec » : Piranha</i>	59
<i>La Guerre à la guerre, c'est la seule qu'il faut faire!</i>	59
ENTRÉE DANS LA COALITION.....	61
SORTIE DE LA COALITION ET POSSIBILITÉS DE CARRIÈRES.....	63
<i>Le militant hardcore</i>	67
CONCLUSION.....	70
CHAPITRE 3 TRANSFORMATION DE SOI ET RADICALISATION POLITIQUE	73
INTRODUCTION.....	73
PROCESSUS DE RADICALISATION POLITIQUE.....	75
<i>L'action comme possibilité</i>	79
<i>Rompre avec l'État</i>	83
<i>Faire tomber le Capitalisme</i>	89
PROCESSUS LINGUISTIQUE D'APPRENTISSAGE.....	93
<i>Le Système est incohérent</i>	94
CONCLUSION.....	95
CHAPITRE 4 LES ANARCHISTES ET LE SYSTÈME	97
INTRODUCTION.....	97
LES ANARCHISTES.....	99
LE SYSTÈME ET LE CAPITALISME.....	102
RADICAUX ET RÉFORMISTES.....	106

<i>Le communautaire</i>	108
<i>La diversité des tactiques et les réfos</i>	112
<i>Le lifestyle anarchism</i>	114
<i>Contrôle de soi et liberté</i>	118
L'ACTION DIRECTE ET LA VIOLENCE	120
ASYMÉTRIE AVEC MONTRÉAL	124
POUR UNE ÉCONOMIE DES MOYENS : ÊTRE CONTRE LA GUERRE	125
LE DÉSERTEUR COURAGEUX	126
CONCLUSION	130
CHAPITRE 5 : LES ACTIONS COLLECTIVES	132
INTRODUCTION	132
RÉUNIONS D'ORGANISATION ET PRÉPARATION DE MATÉRIEL	133
<i>La définition des termes</i>	137
<i>Liste de travail</i>	141
REPRÉSENTATION DIFFÉRENTIELLE DU GROUPE PAR LES MEMBRES	143
<i>Processus de sélection des porte-parole</i>	144
<i>Sélection des acteurs externes</i>	152
<i>La production de l'acteur politique</i>	155
LE DÉFILÉ DE L'ARMÉE ET DES MANIFESTANTS	157
CONCLUSION	163
CONCLUSION	165
<i>Réflexion sur l'anthropologie (Notes finales)</i>	169
ANNEXE 1	X
ANNEXE 2	XIV
ANNEXE 3	XXI
BIBLIOGRAPHIE	XXVI

Liste des figures

- Figure 1** : T-shirt typique porté par les militants anticapitalistes. p. 20.
- Figure 2** : Trajectoires spatiales des militants de Guerre à la guerre avant leur arrivée à Québec p. 40.
- Figure 3** : Trajectoires militantes des membres de la Coalition Guerre à la guerre. p. 41.
- Figure 4** : Groupes « temporaires » créés par les militants p. 44.
- Figure 5** : Membres des groupes « temporaires » créés par les militants p. 45.
- Figure 6** : Associations étudiantes et groupes « permanents » desquels ont fait partie les membres de la Coalition Guerre à la guerre p. 47.
- Figure 7** : Répertoire des actions auxquelles a participé au moins un des militants de la Coalition Guerre à la guerre p. 48.
- Figure 8** : Do not Question Authority. p. 86.
- Figure 9** : Si voter pouvait changer quoi que ce soit, ce serait illégal. p. 88.
- Figure 10** : Enfermé derrière les barreaux du Capitalisme. p. 91.
- Figure 11** : Affiche du Festival de théâtre anarchiste de Montréal 2007. p. 104.
- Figure 12** : Principes de l'Action mondiale des peuples (AMP). p. 108.
- Figure 13** : Des militants vêtus de noir font une intervention théâtrale avec des fusils de carton durant la manifestation du 22 juin 2007. p. 123.
- Figure 14** : Des militants de la Coalition Guerre à la guerre portant des chandails noirs transportent un cercueil (vide) durant la manifestation du 22 juin 2007. p. 123.
- Figure 15** : T-shirts vendus par la Coalition Guerre à la guerre pour financer ses activités, arborant le logo mis sur les affiches pour la manifestation du 22 juin 2007. p. 135.
- Figure 16** : Support our troups. p. 136.
- Figure 17** : Trajets de la manifestation du 22 juin 2007. p. 159.

Liste des annexes

Annexe 1: Formulaire de consentement pour les membres de la Coalition Valcartier 2007. p. x.

Annexe 2: Questionnaire d'entrevue. p. xiv.

Annexe 3 : Pourquoi nous manifestons contre l'occupation de l'Afghanistan... p. xxi.

Annexe 4 : Une lettre ouverte aux soldats et soldates de Valcartier. p. xxvi.

Liste des abréviations

AÉÉSPUL : Association des étudiants et étudiantes en science politique de l'Université Laval.

AG : Assemblée générale.

AMP : Action mondiale des peuples.

ASSÉ : Association pour une solidarité syndicale étudiante.

Asso : Association (étudiante).

BLEM : Bloquez l'Empire Montréal.

CADEUL : Confédération des associations d'étudiants et d'étudiantes de l'Université Laval.

CAPMO : Carrefour de pastorale en milieu ouvrier.

CASA : Comité d'accueil du Sommet des Amériques.

CEOR : Collectif étudiant opposé à la réingénierie.

CLAC : Convergence des luttes anticapitalistes.

CSN : Confédération des syndicats nationaux.

CULIA : Convergence de l'Université Laval sur l'intégration des Amériques.

Exéc : Exécutif.

FAÉCUM : Fédération des associations étudiantes du campus de l'Université de Montréal.

FTQ : Fédération des travailleurs et travailleuses du Québec.

F-X Garneau : Cégep François-Xavier Garneau.

MDE : Mouvement pour le droit à l'éducation.

NEFAC : *North Eastern Federation of Anarchists-Communists.*

OCAP : *Ontario Coalition Against Poverty.*

OMC : Organisation mondiale du commerce.

OQP : Opération Québec printemps.

PCQ : Parti communiste du Québec.

PDS : Parti de la démocratie socialiste.

PSP : Partenariat pour la sécurité et la prospérité.

QS : Québec Solidaire.

RAP : Rassemblement pour l'alternative progressiste.

Science po : science politique.

UFP : Union des forces progressistes.

Remerciements

« Flaubert écrit quelque part que « quiconque a connu l'internat à l'âge de 10 ans sait tout de la société ». Erving Goffman a montré dans *Asiles* que les « internés » et les « internes » ont à produire des stratégies extraordinairement créatrices pour résister aux contraintes souvent terrifiantes des « institutions totales ». [...] Pour moi, la sociologie a joué le rôle d'une socioanalyse qui m'a aidé à comprendre et à supporter des choses (à commencer par moi-même) que je trouvais insupportables auparavant » (Pierre Bourdieu, 1992 : p. 177;182).

Je ne suis certainement pas la première pour qui les choses ont été ainsi, mais il y a de cela moins de trois ans, je ne connaissais rien à l'anthropologie, ni aux anthropologues. Comme pour beaucoup de gens, *une drôle d'histoire*, un enchaînement d'événements improbables (« sûrement dus au hasard! ») se sont alignés, et me voici, à présenter un mémoire de maîtrise. Comme je suis toujours friande des histoires personnelles que racontent les auteurs en préface de leurs ouvrages, je me permets de penser que la mienne aura l'heur de plaire à certains lecteurs. J'espère réussir à ne pas décevoir ceux, plus critiques, qui, comme moi, peuvent être parfois étonnés ou même déçus par le manque d'introspection et de réflexion critique sur eux-mêmes dont font preuve certains auteurs dans ces sections, qualités qu'ils appliquent pourtant si bien aux sujets qu'ils étudient.

Croyant au hasard dans la mesure où il agit, c'est-à-dire avec grande parcimonie en ce qui a trait aux trajectoires humaines, mon histoire d'amour avec l'anthropologie s'est plutôt construite dans le temps, à travers le jeu de rencontres, de longues discussions, de déplacements dans le monde et de beaucoup, beaucoup d'écriture. J'ai terminé un baccalauréat en ergothérapie en 2004, ce qui a fait soupirer ma mère de soulagement en croyant sa mission éducative accomplie auprès de sa fille unique. J'étais maintenant en position de « gagner ma vie », c'est-à-dire de pouvoir me donner, de façon indépendante, les conditions matérielles nécessaires pour vivre. Ce souci pratique a été une

préoccupation constante de ma mère, qui, comptable agréée ayant travaillé toute sa vie, l'avait fait sien.

Son soulagement fut bref, puisque je quittai, dès mon diplôme obtenu, seule pour l'Inde, pour une période indéterminée, voyage qui allait durer en fait 8 mois. Ma mère a développé toutes sortes de maux physiques durant ce voyage, mais ça, c'est une autre histoire. Je savais que je voulais faire une maîtrise à mon retour, mais comme beaucoup de gens, je ne savais pas encore dans quel domaine.

Premier hiver où je ne vis pas de neige au mois de janvier. On m'avait demandé de toutes parts avant de partir, pendant mon voyage, et même encore maintenant : « Que vas-tu *faire* en Inde? Quel projet as-tu décidé de *faire*? » La seule chose que je savais avant de partir, c'était justement que je ne voulais *rien faire* de précis; en fait, que j'allais m'efforcer d'écarter toutes les idées de projets ou de cours qui allaient se présenter à moi. Quelle était cette obsession avec *faire* absolument quelque chose pour meubler d'avance ses journées? Aussi bien ne pas y aller, si c'était pour savoir d'avance ce que j'allais y faire! Il est si facile de s'engager dans un projet organisé, et tellement plus difficile de vivre sans plans... De toute façon, je savais si peu de choses de l'Inde, malgré toutes mes discussions avec des gens qui y étaient allés avant moi (j'ai bien dû en interroger une dizaine avant de partir), que je me voyais très mal débarquer là-bas pour venir leur dire quoi faire dans un projet de développement. Ce voyage était, égocentriquement, mais aussi humblement, pour moi. Pour faire toutes les choses que je n'avais jamais le temps de faire : lire et écrire. Observer, regarder, comprendre, mais aussi, questionner, rencontrer des gens.

Je n'ai pas visité le Taj Mahal, ni presque aucun des temples. Je visite rarement les musées à Montréal, ne consulte jamais les guides touristiques, n'ai aucun ami qui travaille dans le domaine du tourisme et pourtant, j'ai l'impression de très bien connaître ma ville. J'avais l'intention de découvrir l'Inde par mes allées et venues quotidiennes, au marché, dans les rues. Comme j'avais l'impression que

les Indiens vivaient. Déjà avant de partir, je n'aimais pas les tours et les organisations touristiques; je préférais me sauver sur les plages de la Côte-Nord avec ma tente. Je n'ai donc pas fait de tours organisés pour touristes. Non, c'est faux. Je me suis motivée à en faire un, compromis pour aller voir le désert. Et j'ai pleuré sur mon chameau, dans le désert du Thar, à apprendre que des 500 Roupies par jour que j'avais payées pour ce tour, la très grande partie allait à l'unique propriétaire de chameau de la ville, qui louait ses chameaux aux propriétaires d'hôtel à fort prix, qui eux engageaient des travailleurs saisonniers pour faire les tours qui, au bout de la chaîne, ramassaient la dernière petite poignée de Roupies. Je n'ai pas pu apprécier le lever de soleil sur les dunes. Le lendemain, j'étais sidérée de voir mon compagnon de tour, européen en vacances pour quelques semaines, prendre des photos à bout portant de villageois « traditionnels », qui s'étaient fait sortir de leurs maisons pour se montrer et qui mettaient leurs mains devant leur visage et se tournaient la tête. J'avais honte d'être là.

Plusieurs mois ont passé, où je me déplaçais de temps en temps mais restais quand même au moins deux semaines à chaque endroit. Pour créer des habitudes, m'adapter. Partout où j'allais, c'était tout de même assez touristique pour qu'il y ait des accès à internet, au moins dans un rayon de 10 km. Une de mes activités favorites était d'écrire de longs compte-rendus d'observation, de réflexion, de questions, sur mes occupations quotidiennes somme toute banales, mais qui me plaisaient bien. J'avais une longue liste d'amis qui m'envoyaient de bons commentaires, et appréciaient mes chroniques hebdomadaires. Je me suis même habituée à bénéficier de cette tribune, qui m'a manquée pendant plusieurs mois à mon retour. De retour à Montréal, il m'apparaissait plus saugrenu de poursuivre mes analyses sur ma vie quotidienne et de les envoyer à mes amis, même si très peu de choses différenciaient vraiment ce que j'aurais pu dire ici au lieu d'ailleurs.

C'est vers la fin du voyage, alors que je me trouvais à Varanasi pendant les célébrations de Shivaratri¹, que je reçus un courriel de mon ami Philippe, mon seul ami anthropologue, et donc mon unique référence en ce domaine. Dans les jours qui avaient précédé, il m'avait posé plusieurs questions à propos d'un courriel commun que j'avais envoyé, auxquelles j'avais répondu du mieux que je pouvais. Il remettait en question mes « observations culturelles », mes préjugés, mes tentatives d'ingérence dans les pratiques quotidiennes dans la rue². Philippe étant un ami très critique, peu impressionnable et s'amusant dans toutes les discussions à occuper une position d' « avocat du diable », je m'attendais encore à d'autres questions, réfutations, contre-réfutations et tourbillons infinis de remise en question de mes réponses. Il n'en fut rien. Il me disait, dans ce courriel (que je pensais avoir gardé, mais que je n'ai pas réussi à retrouver), que ce que je faisais était du très bon travail d'anthropologue. J'ai dû relire plusieurs fois pour m'assurer que j'avais bien vu : Phil me disait que plusieurs de ses professeurs seraient enchantés de lire mes courriels.

À mon retour, nous avons passé plusieurs après-midis, soirées et nuits, à discuter, autour d'une chicha, d'une Belle Gueule et d'un jeu de go, de toutes les questions qui m'intéressaient et peuplaient mon univers. Entre deux bouffées, Phil martelait toujours la même réponse : « C'est ça, l'anthropologie ».

Comme la date limite d'admission pour une mineure était passée (je m'étais renseignée et je devais compléter quelques cours avant de pouvoir être admise à

¹ Je connais très peu la mythologie hindoue, mais j'ai découvert, lors de ma présence à Varanasi, qu'au mois de mars se passe Shivaratri, grande fête dédiée au Dieu Shiva. Varanasi étant la ville de Shiva, cela en faisait le lieu par excellence où être pour fêter Shivaratri.

² En particulier, un événement relativement quotidien pour les touristes « blanches » en Inde : je racontais dans mon courriel comment, après m'être fait toucher les fesses par un homme, je m'étais mise à crier contre lui en anglais, en lui disant qu'il n'avait pas le droit de faire ça, qu'il manquait de respect et que ce n'était pas ainsi qu'il fallait traiter les femmes. Me voyant faire cette scène dans la rue, un groupe de femmes Indiennes se sont approchées, et elles ont encerclé l'homme en question. Elles se sont mises à crier elles aussi, probablement en hindi de Varanasi (banarasi). Il m'est apparu à ce moment qu'elles s'étaient réapproprié le conflit : elles ne me regardaient plus et j'étais loin, à l'extérieur de leur cercle. J'ai senti que j'avais « catalysé », ou rendu possible, ce moment de prise de pouvoir des femmes sur « leurs » hommes, et qu'elles n'avaient plus « besoin de moi », si on peut le dire ainsi.

la maîtrise), Philippe me disait que « l'anthropo, c'est pas comme l'ergo : même si la date limite est passée, tu peux t'inscrire, ça change rien ». Sceptique, je suis allée rencontrer Monsieur Lanoue, responsable des études de premier cycle en anthropologie, et sa réponse me confirma que j'étais à la bonne place : « Va au registrariat, dis leur que tu as raté la date parce que ton chat est mort. Invente n'importe quoi, il n'y aura pas de problème ». Merci, Monsieur Lanoue.

S'il ne l'a pas encore compris, je remercie mon ami Philippe, pour ces heures interminables à me convaincre que j'étais une future anthropologue, et surtout, à m'écouter déblatérer mes questions dans le désordre. Sans lui, je ne me serais probablement jamais inscrite en anthropologie, du moins pas avec autant de certitude que c'était vraiment le bon choix.

Je remercie Roxane et papa, qui m'a enseigné dès mon jeune âge la curiosité pour le monde qui nous entoure, en mettant toujours en pratique sa croyance profonde en l'intelligence des enfants et en leur capacité de tout comprendre, si on se donne la peine de bien expliquer. Faire intervenir des concepts complexes dans la vie quotidienne demande une bonne dose d'imagination, qu'il n'a jamais hésité à déployer pour sa fille. Durant mes années d'études en anthropologie, papa m'a régulièrement posé des questions sur « mes anarchistes » et proposé ses hypothèses, toujours prêt à faire intervenir une possibilité improbable pour tester ce que j'avançais. Son intérêt incessant m'a motivée à poursuivre mon travail, ainsi que les questions, toujours fort à propos, de Roxane.

Denis et maman, toujours les pieds sur terre quand j'avais la tête dans les nuages. Leur persévérance et leur ambition ont été des guides pour moi. Ils m'ont appris par l'exemple qu'il faut mettre au service des autres son talent, et l'utiliser de façon intègre et juste : ceux qui *ont* beaucoup doivent aussi *donner* beaucoup. Cette générosité m'a toujours été donnée, sans compter. Tout au long de mes études de maîtrise, ma mère m'a souvent rappelé que j'étais chanceuse d'avoir les conditions matérielles qui me permettaient de passer autant de temps à me

poser d'aussi grandes questions. C'est vrai. Le souhait que je fais est que ces questions puissent éclairer le monde pratique, puisque j'y suis moi-même entièrement redevable : mes questions sont profondément ancrées dans ce monde, et je n'aurais pas pu les penser à l'extérieur de lui. Merci, pour ces « conditions matérielles », qui ne sont pas tombées du ciel mais qui sont venues de cette même générosité. Je suis devenue, dans les dernières années, à peu de choses près une *Tanguy*. Les hoquets en moins, je l'espère.

J'aimerais remercier Érica Lagalisse, qui a maintenant terminé sa maîtrise en anthropologie, et qui a été d'une grande aide à certains moments pour discuter de terrain. Anna Kruzinski m'a porté secours au début de mes recherches, et m'a donné des conseils judicieux pour l'entrée dans le terrain. Je n'aurais pas pu faire mon terrain sans le support et les bons mots de Francis Dupuis-Déri, qui a été ma bouée de sauvetage lorsque mon groupe pressenti pour le terrain a finalement refusé d'être mon sujet d'étude. C'est lui qui m'a mise en contact avec la Coalition Guerre à la guerre, et qui m'en a ouvert la porte. C'est aussi grâce à lui si j'ai pu rencontrer Louise-Caroline Bergeron, dont l'introspection m'a plus d'une fois éclairée pour mon travail mais aussi, sur un plan beaucoup plus personnel. Je tiens à remercier aussi Marc Joncas, Sophie St-Pierre, Carmen Diaz et Marie-Christine Pelland, pour leurs conseils toujours réfléchis, issus de leur connaissance pratique du milieu anarchiste de Montréal et des environs. Martin Michaudville a toujours su être là pour répondre à mes questions d'ordre légal, et m'a même donné son code criminel après sa réédition. Je le remercie pour sa disponibilité et son humour. Pour sa patience et son doigté, j'aimerais remercier Nathalie Leblanc, qui n'a pas hésité à prendre ses moments de dîner au travail pour m'aider à faire la mise en page de ce mémoire. Mychèle Hall a elle aussi mis à contribution ses connaissances pour la réalisation de quelques retouches de dernière minute, un vendredi soir juste avant cinq heures.

Je ne remercierai jamais assez Jorge. Pour son acceptation de me superviser, dès mes premières semaines en anthropologie, sa confiance et son indulgence, qui

ont supporté et encouragé mon travail du début à la fin. De mes réflexions qui explosaient dans toutes les directions, il est arrivé à dégager un fil conducteur qui était le mien, sans jamais chercher à m'imposer des auteurs, théories, approches ou idées. Bien des fois, je ne me sentais pas assez bonne ou fière de mon travail, et à chaque fois, il a su me rassurer et m'aider à me réajuster. Merci.

J'ai passé les trois dernières années à faire de grandes découvertes sur les humains. Mais j'y ai surtout fait la découverte de l'humain qui allait changer ma vie, Louis-Patrick. Pour lui aussi, le chemin qui l'a mené à l'anthropologie, à l'université de Montréal, a été tout sauf prévisible. Mais ça aussi, c'est une autre histoire. Sa patience infinie, son écoute et ses réflexions m'ont permis, je ne sais pas trop comment d'ailleurs, à construire petit à petit ce mémoire. C'est lui qui m'a donné le courage de commencer à présenter dans des colloques, congrès et conférences. Pour tous ses conseils, encouragements, lectures, corrections, traductions, je lui suis redevable. Louis-Patrick, qui a, depuis le début, une confiance en moi que je n'ai jamais eue encore, et qui a reconnu des milliards d'avancées dans ma réflexion, là où je ne voyais que jeu de colin-maillard à travers une forêt d'auteurs, de concepts, de terrain. Je te remercie, Louis-Patrick.

Pour terminer, ce projet n'aurait jamais pu être possible sans l'ouverture et la générosité des membres de la Coalition Guerre à la guerre, qui ont accepté que je participe à leurs réunions, et dont plusieurs ont accepté de répondre à mes questions en entrevue. J'ai essayé de faire une analyse anthropologique à partir de ce que j'ai vu et de ce que j'ai cru en comprendre, avec toute l'honnêteté que j'ai pu. Je leur exprime toute ma gratitude. Malgré l'ampleur de l'aide et du support que j'ai reçus autour de moi pour mener à terme ce projet, je reste la seule à porter l'entière responsabilité de toutes les pages qui suivent : toutes les erreurs qui peuvent s'y trouver n'engagent donc que moi.

Introduction

Anarchistes. Lorsqu'on entend parler des Anarchistes, on fait presque toujours référence à ces jeunes étranges, violents, qui préfèrent lancer des roches dans les vitrines des McDonald's plutôt que de s'intéresser aux enjeux politiques « réels ». L'« anarchie », quant à elle, représente le chaos, l'absence d'organisation, le monde animal et pulsionnel auquel nous serions tous condamnés si nous n'avions pas été sauvés *in extremis* par Hobbes. L'anarchisme, pour sa part, est l'objet de plusieurs études chez les politicologues, qui cherchent à démontrer que cette doctrine politique proposant un type d'organisation politique sans chef, promet d'amener l'autonomie individuelle et collective à des degrés d'extase inégalés par aucun autre système politique.

Comme pour n'importe quelle définition dans le monde social, celles-ci sont faites par des acteurs sociaux distincts, qui occupent des positions différentes de l'espace social. Elles ont toutes une valeur de vérité pour les groupes qui les mettent de l'avant, mais aucune ne fait consensus dans tous les groupes à la fois. Il existe plusieurs autres définitions du mot *anarchistes*, comme la chanson de David Rovics mise en exergue le montre.

La présence des anarchistes dans les sociétés complexes actuelles est connue par tous, surtout lorsqu'on « apprend » à la télévision ou dans le journal qu'« ils » ont *encore* généré de la violence dans une manifestation. L'histoire du renouveau du mouvement anarchiste datant déjà d'une quinzaine d'années, d'innombrables manifestations ont eu le temps d'être passées à travers le filtre du traitement journalistique pour se rendre dans les foyers de la population. Probablement tout le monde au Québec³, à peu d'exceptions près, a pu être *personnellement témoin*, devant sa télévision, de ces « violences » faites par ces

³ On pourrait peut-être même dire « tout le monde en Amérique du Nord ».

jeunes parfois masqués et souvent vêtus de noir. La répétition de ces images a pu permettre au fil du temps une association entre les anarchistes, ainsi nommés dans les médias, et la violence, si bien qu'il est devenu possible pour les journalistes d'attribuer n'importe quelle violence politique, sabotage ou vandalisme au fait d'anarchistes (Myles, *Le Devoir*, 2007). Ceci a la particularité de pouvoir être fait sans choquer ni troubler les récepteurs de cette « information », puisque la définition même d'anarchistes n'a existé et n'existe, pour la majorité du public, que par et à travers ce qu'en ont dit les médias. Les anarchistes sont donc devenus au fil du temps un acteur social apparaissant de temps en temps dans les médias, presque toujours de la même manière, soit en train de crier ou de briser des vitres. Leurs points de vue politique étant rarement questionnés, il est difficile de penser, pour les journalistes, qu'ils en aient réellement eu un.

Les anarchistes font donc partie de l'espace social, et sur eux, un savoir commun s'est élaboré, avec le lexique que cela implique. L'imaginaire faisant bien les choses, il est facile, après ce processus de production médiatique du réel, d'avoir en tête une image d'un anarchiste typique : jeune mâle vêtu de noir, aux allures vaguement punk, portant des *docks*, avec des *patches* épinglées à ses vêtements sur lesquelles on voit le poing levé ou le A encerclé. Il a souvent une roche à la main, dans notre tête.

Pour la plupart des gens, ce personnage mythique apparaît si différent qu'il est identifié comme déviant des normes sociales, c'est-à-dire comme transgressant ce qui est reconnu par la majorité des gens comme étant le « bien » (Becker, 1963 [1985] : p. 25). Ceci a laissé place principalement à deux types de travaux dans le monde intellectuel : ceux qui traitent des grands mouvements sociaux et marginalisent les militants les plus radicaux en ne parlant de ces derniers que sous une forme anecdotique (Sommier, 2003; Fillieule et Della Porta, 2006; Favre, 1991), et ceux qui, souvent réalisés par des intellectuels militants, tentent de créer un contre-discours, ou un anti-discours, donnant force et légitimité à la

politique anarchiste (notamment Barclay, 1996; 1997; Holloway, 2007; Dupuis-Déri, 2003; 2006; 2007; Day, 2005; Graeber, 2002; 2004; 2008). Malgré cet intérêt pour l'étude des mouvements contestataires radicaux, de la part de chercheurs en sciences sociales, qu'on ne peut qualifier d'absent, plusieurs questions restent sans réponse, à commencer par celle-ci, toute simple : Qui sont les militants anarchistes? Au début de ma recherche, je n'avais trouvé aucun travail ethnographique ayant posé un regard sur ces gens, pour arriver à mieux comprendre qui sont-ils, comment se reconnaissent-ils entre eux, et comment les frontières se tracent entre leur groupe et l'extérieur, l'article de Schepherd étant la seule exception⁴ (2007).

Négocié « mon » entrée dans le milieu

« Es-tu anarchiste? »

Je recule sur ma chaise pour prendre une pause. Dans ce petit bureau de professeur de l'Université de Montréal, l'éclairage est sombre. Seule une petite lampe posée sur le bureau permet de jeter un œil sur les affiches d'anciennes manifestations qui couvrent les murs. Dans la bibliothèque, des dizaines d'ouvrages d'auteurs anarchistes s'alignent : Bakounine, Kropotkine, Chomsky, Baillargeon, Bookchin, Proudhon... Sur le dessus des étagères, s'empilent dans des boîtes des centaines de fanzines⁵ et de journaux militants des dernières années. Certains ont été publiés au Québec, souvent à Montréal, d'autres viennent du Nord-est des États-Unis. De l'autre côté du bureau, sur son chandail noir, la professeure porte un petit macaron en forme d'étoile dont une moitié est

⁴ Que je n'ai d'ailleurs trouvé que récemment.

⁵ « A fanzine (see also: zine) is a nonprofessional publication produced by fans of a particular cultural phenomenon (such as a literary or musical genre) for the pleasure of others who share their interest. The term was coined in an October 1940 science fiction fanzine by Russ Chauvenet and first popularized within science fiction fandom, from whom it was adopted by others. Typically, publishers, editors and contributors to fanzines receive no financial compensation. Fanzines are traditionally circulated free of charge, or for a nominal cost to defray postage or production expenses. » (Définition disponible au : <http://en.wikipedia.org/wiki/Fanzine>, page consultée le 29 novembre 2007)

noire et l'autre, verte, signe que je reconnais comme faisant référence au drapeau des anarchistes écologistes (ou éco-radicaux). Je savais aussi déjà que le drapeau noir réfère aux anarchistes de façon générale, bien que son usage ne fasse pas consensus⁶.

Je venais voir cette professeure car j'avais entendu dire qu'elle avait formé un Collectif de recherche sur l'autogestion (qui a changé de nom depuis), et je pensais qu'il serait intéressant de travailler en collaboration avec ce groupe de recherche, puisque si peu de gens étudient le mouvement anarchiste. De plus, leur approche me semblait compatible avec la mienne, puisque leur projet était de produire des ethnographies de plusieurs des groupes autonomes qu'ils étudient.

Elle attendait une réponse, pendant que j'essayais d'en produire une qui serait sensée pour elle. Être anarchiste... Que voulait dire être anarchiste? Penser que l'État est la plus grande forme de violence? Être contre ce pouvoir de l'État? Penser que les êtres humains sont tous égaux? Être contre le racisme, le sexisme, l'homophobie? Être contre la guerre? Prendre le parti des plus opprimés? Participer à des manifestations? Faire de l'action directe? Apprécier la littérature, la musique et l'art anarchistes? Faire partie d'un groupe d'anarchistes? Organiser des événements anarchistes? Connaître d'autres anarchistes qui font partie du réseau? Avoir participé à certains événements marquants qui forment l'histoire du mouvement? Décorer mon appartement avec des affiches rebelles? M'habiller en noir, avoir des *piercings* au visage et porter des slogans anarchistes sur mes vêtements, ou à l'instar de mon interlocutrice, au moins un macaron? Fallait-il répondre oui à toutes, ou à certaines de ces questions, pour me dire « anarchiste »?

⁶ Le drapeau noir est un symbole bien connu de l'anarchisme, dont l'origine est nébuleuse. Plusieurs significations lui ont été attribuées dans l'histoire, dont la couleur du sang séché, un rappel des pirates sans patrie, ou encore la négation de toutes les autres couleurs (Baillargeon, 1999 : p. 9). Pour certains anarchistes, l'idée même d'avoir un drapeau est contestable, puisque le drapeau fait référence à une unité habituellement représentée par un chef et une élite, ainsi que par une tradition qui fait autorité, tout ceci allant à l'encontre de la liberté et de l'autonomie dont ils parlent continuellement.

Je ne savais trop quoi répondre... Personnellement, ces questions m'intéressaient peu; elles devenaient intéressantes seulement si, et parce qu'elles étaient si déterminantes pour eux, de la même façon que le dit Weber : « [l]e désir de délivrance, quelle que soit la forme qu'il adopte, ne nous intéresse ici, pour l'essentiel, que dans la mesure où il entraîne des conséquences pour l'*attitude pratique* adoptée dans la vie. » (2006 : p. 312, emphase originale). À plusieurs de ces questions je pouvais répondre « oui », mais cela faisait-il de moi une anarchiste, telle que définie par « eux »? Et justement, comment arrivaient-ils à reconnaître d'autres anarchistes comme faisant partie des leurs, comme étant *réellement* des anarchistes? Ces questions me préoccupaient beaucoup plus. À ce moment, je pensais que le Collectif de recherche, bien qu'ouvertement anarcha-féministe, se voulait être un espace critique pour discuter des groupes anarchistes, surtout que leur projet parlait d'ethnographies...

« Oui et non, en fait, je ne me définis pas vraiment en fonction de cette dualité anarchiste/non-anarchiste... »

Comme on pouvait s'y attendre, je n'ai pas pu faire partie de leur groupe de recherche sur les Collectifs anarchistes. Après coup, je me dis qu'il aurait été intéressant que je réponde « oui » à la question, ce qui m'aurait permis de voir quelle aurait été la suite de ses questions, qui auraient probablement cherché quelques preuves. Pour faire partie de ce Collectif, il aurait fallu que la professeure me pense suffisamment anarchiste, pour ensuite peut-être m'inviter à une réunion du Collectif. J'avais décidé de jouer la carte de l'honnêteté, en pensant que, puisque nous étions en milieu universitaire, cette « neutralité » serait reconnue et appréciée. J'avais mal évalué : elle n'était pas bienvenue, et était plutôt perçue comme une marque de mon extériorité au groupe. Il semblait être impossible de collaborer sans répondre « oui » à la question.

Je devais revivre ce même genre de situation à maintes reprises, par la suite. J'ai compris que pour la plupart des militants anarchistes, ne pas faire partie du milieu mais à la fois vouloir en étudier un groupe était une possibilité inexistante. L'erreur que j'ai commise dès le départ était de tenter de les convaincre de l'existence de cette possibilité, en leur expliquant ma démarche de recherche, et en croyant qu'ils sauraient reconnaître que je n'étais ni *contre* eux ni complètement à l'extérieur d'eux. Il aurait mieux valu de formuler ma demande de telle façon à ce qu'elle soit recevable pour eux, c'est-à-dire à la formuler dans les termes qu'ils posaient. Mais ceci impliquait pour moi de me trouver face à un problème éthique, celui de dire que j'étais anarchiste « pour leur faire plaisir », ce qui ne m'attirait pas. Bref, ce fut ma seule rencontre avec cette professeure, qui a été bien sympathique malgré tout et m'a invitée à revenir la voir si j'avais besoin de documentation.

À ce moment de la recherche, j'avais prévu étudier le Collectif du Salon du livre anarchiste, c'est-à-dire le groupe qui organise à chaque année et ce, depuis huit ans, l'événement du Salon du livre anarchiste de Montréal. Je connaissais suffisamment bien le milieu anarchiste, pour avoir eu plusieurs amis et connaissances s'y impliquant, pour savoir que les luttes pour définir qui était vraiment anarchiste ou non préoccupaient beaucoup les militants. Constamment, dans des discussions, il était possible d'entendre qu'untel n'est pas vraiment anarchiste parce qu'il est trop mou, trop *réfo*, parce qu'il pense qu'il peut changer les choses en travaillant « dans le Système », alors que les bases du Système sont fondamentalement mauvaises. Ou encore, que tel autre, qui se dit anarcho-communiste, n'est pas vraiment anarchiste parce que le communisme implique la présence d'un État et de chefs, alors que l'anarchisme se définit en opposition à l'idée même de chef. Ces discussions étaient constantes dans le milieu, et suscitaient mon intérêt au plus haut point.

À mon sens, un travail d'observation participante dans le Collectif du Salon du livre anarchiste était idéal pour observer comment se construit une définition

officielle de qui est anarchiste, par les processus de sélection des éditeurs et groupes autorisés à venir exposer leurs livres, pamphlets et autre matériel⁷. Par un processus de sélection nécessaire, seuls les exposants jugés suffisamment anarchistes par les membres du Collectif organisateur ont un kiosque, alors que d'autres se font bloquer l'accès. Ainsi, la définition de « qui est anarchiste » se réalise par cette sélection des participants à l'événement, qui a des conséquences directes sur la documentation et les rencontres de face-à-face auxquelles ont accès les visiteurs du Salon. Ainsi, cette unité, définie par le Collectif par la sélection des groupes, tend à maintenir une « définition de la situation », comme l'entend Goffman (1959), pour le public qui viendra visiter et prendre contact, certains pour la première fois, avec ce milieu militant. J'avais donc l'intuition que le processus de sélection des présentateurs, et le Salon du livre comme événement, participaient de façon centrale à la définition des frontières du milieu anarchiste montréalais.

Le Salon du livre anarchiste est un événement très important dans le milieu anarchiste montréalais, et aussi pour toute la région du Nord-est de l'Amérique. Il y a même des éditeurs de Californie qui sont venus exposer leurs livres et donner des ateliers l'an dernier. Le Salon du livre dure une fin de semaine, et clôt le festival de l'anarchie, qui a lieu durant les trois premières semaines du mois de mai à Montréal. La fin de semaine du Salon du livre, les histoires respectives des Collectifs convergent et se synchronisent, simplement pour la durée du Salon quelquefois, pour plus longtemps pour d'autres, alors que de nouvelles alliances se construisent entre les groupes.

J'ai donc tenté de faire partie du Collectif qui organise le Salon du livre pour l'édition 2007. Pendant plusieurs mois, j'ai échangé des courriels avec quelques membres, qui se relayaient pour communiquer avec moi. J'ai rencontré deux membres du Collectif, individuellement et à deux mois d'intervalle, pour échanger avec elles sur mon projet de recherche que je leur avais préalablement

⁷ Notamment des t-shirts, fanzines, macarons, posters, dépliants, collants.

envoyé par courriel. Durant ces rencontres, les deux fois la première question a été : « es-tu anarchiste? », question à laquelle j'ai répondu sensiblement la même chose que ce que j'ai décrit plus haut. À chaque fois c'était la même chose : chacune me disait que personnellement, elle n'avait pas de problème avec ma recherche, mais que c'étaient les autres membres qui « n'étaient pas à l'aise avec l'idée de se faire étudier ». Les deux militantes ont par ailleurs refusé mes offres de rencontrer le Collectif au complet, puisque l'organisation de l'événement demandant beaucoup de temps, ils n'en avaient pas à perdre pour discuter de ma recherche.

Après cette expérience de va-et-vient, j'étais plutôt découragée de la négociation de mon entrée dans le groupe, qui ne se passait pas comme je l'aurais voulu. Je comprenais ce que les professeurs et les auteurs que j'avais lus voulaient dire lorsqu'ils disaient que « le terrain ne se déroule jamais comme on le prévoit au départ ». Un de mes professeurs, Francis Dupuis-Déri, m'a alors invitée à entrer en contact avec la Coalition Guerre à la guerre, à Québec, pour voir s'ils seraient ouverts à m'accueillir dans leur groupe. Selon Francis, les militants de Québec allaient se montrer plus ouverts à ma demande que ne l'avaient été ceux de Montréal. Même si j'avais des engagements à Montréal qui m'empêchaient d'aller m'installer à Québec et de faire un terrain aussi extensif que je ne l'aurais souhaité, je n'avais toujours pas de groupe à étudier à Montréal, et le temps commençait à filer. Je n'avais rien à perdre. Francis a donc envoyé un courriel à la Coalition Guerre à la guerre, en y joignant un court résumé de mon projet qu'il m'avait demandé de composer.

de **Francis** adressecourriel@no-log.org
à listedecourriels@lists.resist.ca,
cc Michèle BD <adressecourriel@gmail.com>
date 17 avril 2007 09:50
objet Demande spéciale à la Coalition
envoyé par Francis adressecourriel@no-log.org

Salut Coalition,

Une étudiante (Michèle) en anthropologie, qui commence un mémoire de maîtrise⁸ sur le militantisme de tendance anar, aimerait «étudier» la Coalition, c'est-à-dire assister aux assemblées et, possiblement, à des réunions de comités, et réaliser quelques entrevues avec des membres. J'ai eu plusieurs rencontres avec Michèle, et je crois bien qu'on peut lui faire confiance. Évidemment, ça concerne surtout les gens de Québec.

Si vous acceptez, il est évidemment possible de lui demander, par exemple, de ne prendre que des notes (pas d'enregistrement) et de protéger votre anonymat (pas divulger les vrais noms), etc.

J'ai vu qu'à Québec, il y avait une assemblée en fin de semaine (mais je ne sais plus ou ni quand). Elle serait éventuellement intéressée à y aller. Y a-t-il une ou des objections?

francis

PS : Je transmets ce message à la coalition et une copie à Michèle, si vous voulez lui répondre directement.

PPS: Voici-ci dessous son adresse courriel et un court descriptif de son projet.

Michèle <adressedcourriel@gmail.com>

«Dans ce projet, j'aimerais réaliser une analyse anthropologique de la Coalition Guerre à la Guerre. Plus précisément, je m'intéresse à la constitution du groupe, à la définition de ses frontières, au fonctionnement du groupe au quotidien et durant les réunions ainsi qu'aux relations entre les membres. De plus, je voudrais analyser les parcours de vie qui ont mené les militants à faire partie de la gauche radicale, et plus spécifiquement de la Coalition. Finalement, je m'intéresse aux logiques qui sous-tendent les pratiques des militants de la Coalition, au sens donné aux actions par les membres. En somme, j'aimerais faire une ethnographie du groupe. David Graeber, anarchiste et anthropologue, me sera d'une aide précieuse pour éclairer mon propos: « Quand on réalise une étude ethnographique, on observe ce que les gens font, et on essaie ensuite de découvrir la logique symbolique, morale ou pragmatique implicite qui sous-tend

⁸ Dans les transcriptions de courriels et d'autre documentation écrite, j'ai fait le choix de laisser le contenu dans sa forme originale, impliquant parfois des fautes d'orthographe, de grammaire ou de syntaxe. Je me suis assurée à chaque fois que le contenu restait lisible et que l'intention y était claire.

leurs actions; on essaie de découvrir la logique derrière les habitudes et les actions des gens [...]. C'est précisément là un des rôles évidents d'un intellectuel radical » (2006: 22). Pour réaliser ce projet, la méthodologie consistera à faire une observation participante dans la Coalition durant les rencontres du groupe. De plus, j'aimerais réaliser entre cinq et huit entrevues, qui se feront sur une base volontaire. »

Suite au courriel de Francis, voici le suivi des réponses obtenues :

de **Christine** adressecourriel@resist.ca
à listedecourriels@lists.resist.ca,
cc Michèle BD <adressecourriel@gmail.com>,
date 17 avril 2007 11:06
objet Re: [Coalition-valcartier-2007] Demande spéciale à la Coalition

Moi à prime abord je n'ai pas envie de me faire analyser. C'est pas tant une question de sécurité (car de toute façon il ne se brasse pas grand chose de délicat aux AGs de Guerre à la Guerre, n'est-ce pas?) que d'inconfort personnel face aux intellectuels dits radicaux... ça c'est un peu mon problème alors je n'en ferais pas une opposition formelle mais je tiens à signaler quelques unes de mes préoccupations quand même. Je crains que la réflexion suscitée par la recherche de Michèle au sein du groupe ne nous déconcentre des tâches concrètes que nous avons à faire. Ses questionnements sont sans doute pertinents mais moi je sens que je vais me demander continuellement quelle logique profonde elle va trouver à mes propos et j'ai peur que ça m'empêche de m'exprimer spontanément en AG ou en comité. Bref, j'ai peur d'être intimidée par sa présence. Cela dit, j'ai déjà donné plusieurs entrevues pour des recherches de consoeurs anarchistes, mais là, live comme ça en plein coeur d'une mobilisation importante, je pense que l'heure n'est vraiment pas à la réflexion.

Cela dit, si je suis la seule à sentir un inconfort je vais prendre sur moi et calmer mes petites angoisses... mais j'invite quand même les gens à réfléchir avant d'accepter.

de **Johanne**⁹ <adressecourriel@gmail.com>
à adressecourriel@gmail.com, adressecourriel@no-log.org,
date 17 avril 2007 14:59

⁹ Johanne habite à Montréal, et était à cette époque membre de Bloquez l'empire Montréal (BLEM), qui fait partie de la Coalition Guerre à la guerre.

objet Re: [Coalition-valcartier-2007] Demande spéciale à la Coalition

Salut,

Je suis en train de peser les possibilités pour moi d'aller à cette réunion en fin de semaine. Elle a lieu en après-midi, ce qui me rend la pesée plus facile que la dernière fois ...

Toujours sans mon renouveau de permis, je dois me résigner à l'autobus, qui fait environ 75\$ aller-retour. Si la Coalition accepte la présence de Michèle, et que Michèle est propriétaire d'une voiture, et qu'elle n'est pas trop dérangée par une lectrice dans son siège de passager, ou une contribution à ses frais de voyages, alors j'oserais peut-être demander si je peux emprunter un «lift» jusqu'au lieu de la réunion... Ça pourrait aussi m'aider à le trouver, une fois à Québec...

Je vais envoyer ma confirmation à qqs personnes sur la liste et je peut te tenir au courant, Michèle, si tu préfères ne pas te pointer à la réunion toute seule ou si tu as un lift à me donner... sous condition d'être admise pour observation -- pour nous observer, je veux dire... ;-)

À dimanche peut-être !

Jo :-)

De **Michèle** <adressedcourriel@gmail.com>

à Johanne<adressedcourriel@gmail.com>,

listedecourriels@lists.resist.ca

date 17 avril 2007 16:40

objet Re: [Coalition-valcartier-2007] Demande spéciale à la Coalition

Salut,

ça tombe bien pour en fin de semaine, j'aurai une auto de disponible pour descendre à Québec. Donc Johanne, tu es invitée à lire et/ou jaser dans l'auto avec moi. D'ailleurs, s'il y a d'autres personnes qui ont besoin d'un lift de Montréal, il y aurait 3 autres places.

Laissez-moi savoir!

Michèle

De **Johanne** <adressecourriel@gmail.com>
à Michèle <adressecourriel@gmail.com>
date 18 avril 2007 10:25
objet Re: [Coalition-valcartier-2007] Demande spéciale à la
Coalition

Yeah! Youppi! :-)

Tu as bien noté que la réunion est ce dimanche, n'est-ce pas? C'est à 13hres, donc on aura le temps d'arriver sans se presser, et je pense qu'il n'y aura pas de problème pour ta présence, même que les gens vont probablement préférer te rencontrer avant de décider si on embarque dans l'étude.

À plus tard!
Jo :-)
p.s. J'habite dans Petite-Patrie, pour info.

de **Michèle** <adressecourriel@gmail.com>
à Johanne <adressecourriel@gmail.com>,
date 18 avril 2007 16:36
objet Re: [Coalition-valcartier-2007] Demande spéciale à la
Coalition

Bonjour Jo!

Contente de voir que tu es contente! Merci pour la date, non, je ne savais pas que la réunion était dimanche. Je te redonne des nouvelles pour confirmer le lift, car j'attends des nouvelles de la liste de groupe pour voir si les gens sont d'accord à ce que je vienne.

À plus tard!

Michèle

de **Francis** <adressecourriel@no-log.org>
à Michèle <adressecourriel@gmail.com>,
date 18 avril 2007 20:03
objet Re: Demande spéciale à la Coalition

J'ai reçu ca de la liste de la Coalition :

Je crois que la dite Michèle doit prendre le risque de venir à la prochaine A.G. pour se présenter. C'est peut-être un peu tôt, les gens veulent sûrement en discuter avant, mais de toute façon, les délibérations et décisions se feront probablement en son absence. Alors, je crois que cela vaudra quand même la peine qu'elle vienne ce dimanche vers 13 h à l'AgitéE.

de **Johanne** <adressecourriel@gmail.com>
 cc listedecourriels@lists.resist.ca,
 Michèle BD <adressecourriel@gmail.com>,
 date 20 avril 2007 16:11
 objet Re: [Coalition-valcartier-2007] Demande spéciale à la Coalition

Salut !

Je comprends les réserves données ci-bas... Cependant, c'est vraiment pas envahissant d'AVOIR DE TELS «OBSERVATRICES». C,EST UNE AUTRE PERSONNE QUI S'IMPLIQUE (OUPS, CAPS...) dans la réu et qui participe, mais je pense que ça vaut la peine d'essayer, tout au moins de rencontrer Michèle en personne et de la laisser observer. Si il y a des inconforts, on peut lui demander de ne pas prendre de notes ni de rien enregistrer.

De plus -- argument ultra convaincant pour moi, je sais pas pour vous... -- si elle vient à la réunion, elle peut me donner un lift jusqu'à Québec, ce qui serait plus sympa que l'autobus... Alors vous voyez, je ne suis pas très objective mais je tiens à rassurer un peu l'auteur du commentaire ici, c'est pas «si» intimidant que ça de se faire observer... et puis, autre argument creux, j'aime bien les anthropologues, moi, j'aime mieux leur regard sur les humains et le monde que celui des analystes, par exemple, ou de la médecine, ou la psychanalyse, etc.

Enfin, rassembler des données sur le monde militant, porter son regard sur celui-ci, c'est lui donner de l'attention, de l'attention qui n'est pas donnée ailleurs, et ça fait des écrits sur ce monde, ça le fait connaître, évoluer, se répandre, être mieux compris, plutôt que reçu avec plein de préjugés comme dans le monde actuel... Moi j'aime bien l'idée qu'on scruté ce milieu, car je crois qu'il est le «plus meilleur milieu du monde», qu'il gagne à être étudié, si on veut refaire cette société pourrie en qqch de sain, et qu'il est plein de gens

plein d'idées géniales... ! Je sais, dis comme ça, ça fait têteux. Mais je le pense vraiment...

On est libertaires : soyons exhibitionnistes ! ;-)))
Jo :-)

de **Johanne** <adressecourriel@gmail.com>
à Michèle <adressecourriel@gmail.com>,
date 20 avril 2007 16:18
objet Re: [Coalition-valcartier-2007] Demande spéciale à la Coalition

Allo michèle,

Il se peut que je ne puisse pas prendre mes courriels demain. Si tu viens à la réunion, et que tu peux tjrs m'embarquer, voici mes numéros : domicile : [information retirée / information withdrawn] et cell: [information retirée / information withdrawn] J'habite entre Métro beaubin et J-Talon. Je peux aller te rejoindre si tu peux pas apsser me prendre.

Je n'ai tjrs pas vu de réponse quant à ta présence à la érunion. Je pense que si y'a pas de décision formelle prise, tu devrais venir et te présenter et voir une fois rendue là... Je crois pas qu'on te refuserait au moins d'observer. Comme ça aussi, tu serais intégrées dès le début, et au moisn tu auras observé qqch. Je sais que je blague en disant que j'ai intérêt à ce que tu viennes pour le transport, mais ce n'est pas pour ça que je t'encourage à venir si tu ne reçois pas de refus formel et catégorique : n'importe qui peut se joindre à la coalition, et tu aurais pu t'y joindre PUIS demander à observer, mais tu as été plus «correcte» que ça et tu as demandé les avis... Je pense que ça vaut la peine que tu viennes voir et demander d'observer en personne.

En tout cas, SVP appelle-moi demain (samedi) pour m'en informer et coordonner le transport s'il y a lieu. D'ici là, bon soleil !

Jo :-)

de Sophie <adressecourriel@hotmail.com>
à listedecourriels@lists.resist.ca,
adressecourriel@gmail.com
date 21 avril 2007 11:14
objet RE: [Coalition-valcartier-2007] Demande spéciale à la Coalition

Michèle

Bon matin!

Je peux moi aussi comprendre que certaines personnes ne sont pas à l'aise avec l'observation. Toutefois, je crois bien des facteurs (qui ne mèneront eux jamais à un projet concret) sont dérangeants lors d'une réunion. Et on finit toujours par s'accomoder de toutes ces petites choses qui sont imparfaites lors de nos rencontres. Je crois que par ALTRUISME, par OUVERTURE D'ESPRIT et par PASSION des luttes anti-guerre nous devrions laisser Michèle l'anthropologue nous "utiliser".

Je suis d'avis que nous pourrions fermement poser nos conditions dès le départ. Nous pourrions lui expliquer ce qui nous dérange et de toute façon elle n'a pas avantage à ce que son cas à l'étude soit déconcentré ou importuné.

Je ne sais pas pour vous, mais combien de fois je me suis servi directement ou indirectement de données ramassées par des chercheurs en sciences sociales ou par le milieu militant. Il y a bien fallu que quelqu'un fasse un tite effort pour ouvrir sa bulle quelque part. Je passerai moi-même le mois d'août à faire une collecte de données au Venezuela pour mon mémoire, j'espère trouver moi aussi une SOCIÉTÉ CIVILE qui collabore! Par SOLIDARITÉ nous devrions le faire.

Malheureusement, il y en a pas des tonnes de mouvement anti-guerre dans la patrie de Charest et ses spires. Je ne vois pas beaucoup d'autres options pour l'observation d'un tel mvt. Laissons nous donc approcher; ça ne pourra qu'être positif pour nous maintenant et pour eux, demain.

Sophie

J'ai décidé, le dimanche, d'aller à Québec avec Johanne, et ai assisté à ma première assemblée générale. Il y avait un point à l'ordre du jour pour moi, et j'ai pu (nerveusement...!) présenter mon projet. Les militants ont posé quelques questions, mais personne ne s'est opposé formellement. Voici la partie du procès-verbal qui a suivi la réunion :

3. Demande pour maîtrise universitaire

Michèle, une étudiante au 2^e cycle en Anthropologie à l'université du Québec à Montréal (sic) fait sa maîtrise sur l'implication militante de tendance anarchiste. Elle désire étudier la Coalition.

Elle désire faire des entrevues individuelles. Elle amènera les documents lors des prochaines rencontres.

Éric s'offre pour consulter les documents produits par Michèle.

Il est proposé d'acquiescer à sa demande conditionnelle à une participation active de sa part dans la coalition. Les caméras et enregistreuses seront interdites lors des réunions de travail et assemblées générales.

La demande de Michèle est acceptée.

Morphologie de Guerre à la guerre

La Coalition Guerre à la guerre est très récente dans le paysage des groupes militants de Québec, et rapidement, elle a su se faire connaître dans les grands médias, partout au Canada. Cette Coalition a été formée en 2007, par des gens qui se connaissaient avant parce qu'ils avaient travaillé ensemble dans les mêmes groupes ou dans des luttes communes. La Coalition ne loue pas de local et n'est pas enregistrée légalement, mais elle a un compte en banque. Les membres ne paient pas de cotisation. Pour être membre, il fallait au départ avoir assisté à au moins une assemblée générale, mais ces critères ont été rediscutés quelques mois plus tard et ont été changés. Être membre implique d'être inscrit sur la liste de courriels de la Coalition, ce qui veut dire recevoir et pouvoir envoyer des courriels à tous les autres membres.

La Coalition compte environ une quinzaine de membres réguliers, une trentaine de membres occasionnels et une soixantaine de membres en tout, incluant des gens qui n'ont assisté qu'à une seule assemblée générale. Une informatrice a quitté la Coalition après la manifestation du 22 juin, qui était le but de son

implication. En effet, le terme « coalition » signifie le regroupement de plusieurs groupes afin de faire front commun dans une lutte qui les concerne tous. Un des militants interrogés est arrivé dans la Coalition au début du mois de juin, pendant les derniers préparatifs de la manifestation. Certains membres ont pris des « vacances » de militantisme durant l'été, et n'ont donc pas participé à l'organisation de la manifestation au Château Montebello contre la rencontre des chefs d'État du Canada, des États-Unis et du Mexique, Stephen Harper, George W. Bush et Felipe Calderon, qui avait lieu au mois d'août, et qui a été organisée entre autres par la Coalition Guerre à la guerre.

Les lieux plus fréquentés actuellement sont tout d'abord le café-bar l'Agitée, où plusieurs assemblées générales du Collectif ont lieu, et où certains des militants travaillent. L'Agitée est un café-bar situé dans le quartier Limoilou, organisé en coopérative de solidarité, où des spectacles de musique sont présentés, des conférences engagées sont organisées, des films et documentaires sont projetés, etc. D'autres lieux fréquentés par les militants sont les coopératives d'habitation dans lesquelles quelques-uns d'entre eux habitent. Pour l'instant, une seule coopérative est fréquentée (Les Pénates), puisque les deux autres en sont encore à l'état de projet (La Baraque, L'Escalier). Les appartements de certains militants plus anciens sont le lieu de fêtes, ou de réunions des sous-comités du Collectif. En fréquentant ces lieux, il y a des possibilités de devenir connu dans le milieu et de s'y faire tranquillement une place. Un nouveau doit quand même prendre des tâches en s'en acquitter de façon responsable pour maintenir sa place dans le réseau et créer une relation de confiance avec les autres militants, sans quoi il ne pourra être qu'un ami, ou même une simple « grande gueule qui ne fait rien », et non un militant à part entière.

La recherche et ses méthodes

La méthode qui a été privilégiée pour tout le processus de recherche s'est très largement inspirée de la perspective interactionniste préconisée par les auteurs

lus tel Howard Becker et Herbert Blumer, perspective qui a en même temps fourni beaucoup d'éléments théoriques sur la pratique de la recherche en sciences sociales. Cette conception implique trois choses : la méthodologie s'applique à l'ensemble de la quête scientifique; chaque partie de la quête scientifique doit pouvoir se vérifier dans le monde empirique; c'est le monde empirique, et non le modèle scientifique, qui a le dernier mot. En somme : « [m]ethods are mere instruments designed to identify and analyze the obdurate character of the empirical world, and as such their value exists only in their suitability in enabling this task to be done » (Blumer, 1969 : p. 27). Le travail présenté ici consiste donc en une ethnographie de la Coalition Guerre à la guerre.

Collecte de données et échantillon de recherche

Ce mémoire est basé sur des données amassées pendant sept mois d'observation participante (avril à octobre 2007) dans la Coalition Guerre à la guerre, à Québec, qui a pris la forme de participation à : cinq assemblées générales, quelques réunions avec des groupes et des gens de Montréal, une manifestation contre la guerre en Afghanistan, et l'inscription à la liste de courriels de la Coalition. L'autre source principale des données a consisté en 11 entrevues semi-structurées avec des membres réguliers de la Coalition (voir le *Questionnaire d'entrevue*, en annexe). La Coalition compte environ une quinzaine de membres réguliers, une trentaine de membres occasionnels et une soixantaine de membres en tout, incluant des gens qui n'ont assisté qu'à une seule assemblée générale (à chacune desquelles sont présentes entre 10 et 20 personnes environ).

Les entrevues réalisées ont été conduites auprès de 11 membres clés, qui assistaient régulièrement aux assemblées et aux réunions des sous-comités. Ces membres clés forment ce que j'appellerai les membres qui « militent activement » dans Guerre à la guerre, puisque ce sont eux qui organisent les

actions de la Coalition. Les autres membres participent aux actions le jour venu, mais font souvent peu de travail pour les organiser. Ces 11 membres clés sont en fait quatre femmes et sept hommes, et leur âge moyen est d'environ 26 ans. Trois des femmes ont entre 21 et 22 ans, et la quatrième ainsi que les sept hommes ont entre 26 et 29 ans. Dix de ces 11 entrevues ont été faites avec les membres les plus actifs de la Coalition. La onzième entrevue a été réalisée auprès d'une membre moins active dans Guerre à la guerre, mais plus active dans d'autres groupes. Neuf des 11 personnes questionnées proviennent de l'extérieur de la ville de Québec, soit des régions de l'Abitibi (1), du Lac St-Jean (2), de la Mauricie (2), du Bas-Saint-Laurent (2), de Charlevoix (1), de la Gaspésie (1), et deux proviennent de la ville de Québec. Un des deux membres originaires de Québec avait quitté la ville pour une dizaine d'années après ses études collégiales, et vient tout juste de revenir s'y installer.

Six membres sur 11 ont complété des études universitaires au moins de premier cycle en sciences sociales, principalement en science politique (5) mais aussi en anthropologie (1). Un autre a complété un baccalauréat en informatique, une en théâtre et un en enseignement au secondaire. Ce dernier est le seul à ne pas avoir complété ses études à l'Université Laval. Les deux autres ont fait des études collégiales, l'une dans un programme technique et l'autre, en communications et médias.

Un des membres travaille actuellement comme professeur au cégep, un autre travaille à temps plein pour la Fédération des travailleurs et travailleuses du Québec (FTQ)¹⁰, l'une travaille dans le domaine communautaire à temps partiel¹¹, l'un comme enseignant au secondaire, un autre travaille dans une

¹⁰ La FTQ est l'une des deux principales centrales syndicales au Québec (l'autre est la Confédération des syndicats nationaux, ou CSN), et compte plus de 500 000 membres. Information disponible au <http://www.ftq.qc.ca/modules/nouvelles/accueil.php?langue=fr&garde=0&vedette=1>, page consultée le 2 mai 2008.

¹¹ Comme il le sera présenté dans la section « Sortie de la Coalition et possibilités de carrière », travailler dans le communautaire, à temps partiel, équivaut souvent à un emploi à temps plein.

cuisine de *fast-food* et un travail au café-bar l'Agitée, coopérative autogérée. Les membres du groupe s'habillent dans un style ordinaire, portent souvent des jeans, et les hommes portent plus souvent que les femmes des t-shirts revendicateurs¹². Pour plusieurs, les vêtements choisis sont vieux ou usés, et affichent plus un style *grunge* que le style des anarchistes montréalais, qui privilégient beaucoup plus souvent le noir comme monochrome vestimentaire, en ajoutant aussi des piercings au visage et des tattoos. Les militants habitaient tous en appartement, soit en couple, seuls ou en colocation de deux ou trois personnes, mais jamais dans de grandes maisons partagées par une dizaine de personnes, comme celles où l'on retrouve des anarchistes dans les provinces de l'Ouest canadien ou encore dans certaines villes américaines (entrevue avec Gilbert Matto; Henderson : 2003).



Figure 1 : T-shirt typique porté par des militants anticapitalistes.¹³

Ainsi, « travailler à temps partiel » signifie seulement que le salaire alloué rend compte d'un horaire *prévu* à temps partiel, ce qui représente rarement le temps réellement travaillé.

¹² Par exemple, un t-shirt de la CNT, ou encore un t-shirt avec un drapeau américain dont les lignes rouges sont en fait des armes à feu, et dont les étoiles sont remplacées par des avions militaires, sur lequel est inscrit : *A nation of sheeps owned by pigs, ruled by wolves*.

¹³ *A nation of sheeps owned by pigs, ruled by wolves*. Sketchy Thoughts, April 27 2007, Disponible au : <http://sketchythoughts.blogspot.com/2007/04/nation-of-sheep-owned-by-pigs->

Toutes les entrevues sauf une¹⁴ ont été enregistrées puis retranscrites sur papier, alors que les notes et citations tirées des assemblées générales, échanges informels et manifestation sont des reconstructions faites *a posteriori* à partir de mes notes de terrain. Trois des entrevues ont été faites par téléphone, celles d'Éric, de Gilbert Matto et de Thomas, alors que toutes les autres se sont faites en situation de face à face, soit chez les militants ou dans un café. Tous les courriels sur la liste de la Coalition, les dépliants, affiches et articles produits par ses membres, ainsi que les entrevues à la radio ou à la télé ont été lus, écoutés, regardés, puis analysés.

L'usage des entrevues comme méthode de cueillette de données comporte une faiblesse, qui est de favoriser l'autointerprétation de l'histoire de la personne qui la raconte. Dans le cas de cette recherche, j'ai posé plusieurs questions aux répondants sur des événements passés, puisque je voulais comprendre comment ils en étaient venus à s'impliquer de façon plus active dans un groupe militant anticapitaliste. Ce n'était probablement pas la première fois qu'ils racontaient ces événements, ce qu'ils y avaient fait ou encore ce à quoi ils avaient pensé en les faisant. Maintenant que ces événements sont passés, les militants en ont parlé et reparlé entre eux, ont lu les journaux à ce sujet, bref, ont construit un certain savoir sur ces événements : une façon de rendre compte de ce passé et de le réactualiser dans le présent. Plus une personne développe l'habitude de raconter la même histoire, plus ce qu'elle raconte devient formalisé et semblable à travers le temps. C'est ce qu'on observe dans les groupes de thérapie, où les gens apprennent à « parler de leur vécu » et qui, d'une fois à l'autre, à partir d'anecdotes détachées, racontées pêle-mêle, en viennent à construire un récit cohérent, chronologique, avec les mêmes détails et les mêmes exemples d'une fois à l'autre. De plus, la personne reconstruit les événements qu'elle raconte de

[ruled-by.html](#), page consultée le 2 mai 2008. Selon le site, cette photo aurait été publiée dans le magazine canadien *Adbusters* (mais je n'ai pas réussi à la retracer sur le site internet d'*Adbusters*, <http://www.adbusters.org/home/>, le 2 mai 2008).

¹⁴ Je n'avais pas mon enregistreuse lors de l'entrevue téléphonique avec Thomas. J'ai pris des notes durant l'entrevue, et les ai complétées tout de suite après.

façon à ce qu'ils soient recevables pour le chercheur, c'est-à-dire qu'elle répond aux attentes du chercheur, telles qu'elle se les imagine. Dans certains cas, le moment de l'entrevue peut être utilisé pour faire valoir certains aspects de l'histoire, qui n'ont pas nécessairement été déterminants au moment où les événements se sont produits mais qui le sont devenus dans la reconstruction de l'histoire après coup.

Un autre problème dans les entrevues qui ont pour objectif de comprendre un processus par lequel une personne s'est mise à adopter certaines pratiques est celui de la notion du sens commun de « l'histoire de vie », qui implique tout un ensemble de présupposés, dont celui que :

« « la vie » constitue un tout, un ensemble cohérent et orienté, qui peut et doit être appréhendé comme expression unitaire d'une « intention » subjective et objective, un projet : la notion sartrienne de « projet originel » ne fait que poser explicitement ce qui est impliqué dans les « déjà », « dès lors », « depuis son tout jeune âge », etc., des biographies ordinaires, et dans les « toujours » (« j'ai toujours aimé la musique ») des « histoires de vie ». [...] Le récit, qu'il soit biographique ou autobiographique, comme celui de l'enquêté qui « se livre » à un enquêteur, propose des événements qui, sans être tous et toujours déroulés dans leur stricte succession chronologique [...], tendent ou prétendent à s'organiser en séquences ordonnées selon des relations intelligibles. » (Bourdieu, 1986 : p. 69)

Le risque peut être limité si le chercheur reconnaît cette logique attribuée rétrospectivement, et arrive à construire la trajectoire :

« comme série des *positions* successivement occupées par un même agent (ou un même groupe) dans un espace lui-même en devenir et soumis à d'incessantes transformations. [...] Les événements biographiques se définissent comme autant de *placements* et de *déplacements* dans l'espace social » (Bourdieu, 1986 : p. 71)

La notion de trajectoire permet donc de rompre avec l'idée commune d'histoire de vie, en rendant possible la reconstruction sérielle des positions objectives occupées par la personne dans le temps et dans l'espace social.

Éthique de la recherche

Le nom original du groupe a été conservé, la Coalition Guerre à la guerre. Puisque c'est le seul groupe de la ville de Québec qui se dit anticapitaliste et qui a organisé une manifestation contre le départ des troupes de Valcartier en Afghanistan le 22 juin 2007, il m'est apparu futile d'utiliser un pseudonyme. Le même choix a été fait pour référer aux autres groupes militants. Par contre, les noms des individus ont tous été remplacés par des pseudonymes. La plupart ont été choisis par les militants eux-mêmes lors des entrevues. Cette démarche a l'avantage de permettre au lecteur de mieux situer les groupes dans l'espace social réel, tout en conservant la confidentialité des individus. J'ai retrouvé cette tendance à utiliser des pseudonymes pour les individus et à conserver les noms réels des groupes chez plusieurs auteurs qui discutent de groupes anticapitalistes ou anarchistes (Dupuis-Déri, 2003; 2006; 2007; Day, 2005; Graeber, 2002; 2004; 2008; Lagalisse, 2007). En conséquence, ne pas fournir les noms réels des groupes aurait empêché de lier mes travaux avec ceux déjà existants en sciences sociales. Finalement, tous les militants vus en entrevue ont signé un formulaire de consentement (voir l'annexe 1).

Chronologie des prochains chapitres

Le chapitre 1 présente les bases théoriques générales sur lesquelles s'appuie cette recherche. Les concepts essentiels pour la compréhension de la recherche sont expliqués, ainsi qu'une brève articulation théorique entre ces derniers et les différentes approches des auteurs impliqués. Plus précisément, il est montré comment les groupes anarchistes ont jusqu'à maintenant été étudiés en sciences sociales, et quelles approches peuvent aussi être utilisées pour comprendre ces groupes.

Les chapitres qui suivent sont fondés sur l'étude de terrain réalisée auprès de la Coalition Guerre à la Guerre, et cherchent à mettre en relief comment les éléments théoriques avancés dans le premier chapitre s'articulent dans la vie quotidienne des militants. Ainsi, le chapitre 2 commence avec une présentation de la construction dans le temps des différents groupes par les militants, en montrant à la fois les trajectoires de ces derniers. Un certain nombre de schémas et de tableaux sont discutés, qui explicitent les relations entre les groupes et les migrations des personnes à travers le temps. Puis, le chapitre se poursuit en tentant de dessiner une trajectoire typique des agents qui sont devenus membres de la Coalition Guerre à la guerre, et se termine avec la présentation de l'influence symbolique particulière qu'exerce un des militants sur les autres. Par la suite, le chapitre 3 répond à la question : comment devient-on un membre actif d'un groupe anticapitaliste? En effet, une fois qu'une personne occupe une position où il lui devient très probable de s'impliquer dans un groupe politique, elle s'engage dans un processus de socialisation et d'apprentissage, à travers lequel plusieurs de ses conceptions du monde se transforment. Ce processus est nécessaire, mais non suffisant, pour que la personne reste dans un groupe militant. Certaines conditions sociales doivent également être présentes, qui sont mises en relief à la fin de ce même chapitre.

Par une approche ethnographique, Le chapitre 4 tente de mettre au jour *ce que veut dire* être un militant anticapitaliste : Quelles conduites faut-il adopter? Quel lexique faut-il utiliser? Quel sens doit-on attribuer aux mots, aux idées? En somme, quel est l'univers de sens sous-entendu dans le milieu des militants anticapitalistes? La relation de la littérature anarchiste et de ses auteurs, anciens ou contemporains, avec les militants, est aussi examinée, puisqu'elle constitue un savoir qui, sous certaines conditions, fait autorité dans les milieux anarchistes. Puis, le chapitre 5 a pour double objet d'étude les pratiques spécifiques des militants et les activités publiques, principalement des manifestations, qu'ils organisent. Comment se passe une réunion de militants (assemblée générale, aussi appelée AG)? Quelles sont les stratégies mises en

pratique par les militants? Selon quelle(s) logique(s) sélectionnent-ils les actions auxquelles ils prennent part? Comment s'organise et se déroule une manifestation? Les relations entretenues avec les médias sont aussi explorées dans ce chapitre. Finalement, la conclusion tente de proposer quelques remarques finales sur l'expérience de recherche et de représentation que le travail ethnographique, réalisé pour la première fois par l'auteure, a suscitée.

Chapitre 1 : Bases théoriques

L'approche tant théorique que méthodologique qui a été choisie pour étudier la Coalition Guerre à la guerre est l'ethnographie. En me basant sur l'exemple classique de Geertz (1973 : p. 5-10), je tenterai moi aussi de faire une description dense (*thick description*) de ce qui se vit dans le groupe. Comme Geertz, je pense que comprendre une culture donnée permet d'en dissoudre l'opacité, et aussi de rendre le sens qui est donné aux choses à l'intérieur d'elle accessible à ceux qui sont issus d'un autre système de référents :

« Understanding a people's culture exposes their normalness without reducing their particularity. [...] It renders them accessible : setting them in the frame of their own banalities, it dissolves their opacity » (1973: p. 14).

D'autre part, comme le démontrent Berger et Luckmann (1966), la réalité sociale est construite, et c'est cette construction de la réalité, dans la vie quotidienne des anarchistes, que je m'attarderai à comprendre. Cette réalité se bâtit toujours en interaction entre les agents sociaux du groupe entre eux, mais aussi avec l'extérieur. C'est ainsi que des limites se créent entre l'intérieur et l'extérieur du groupe. Pour Blumer (1969), il est important de bien connaître le monde empirique sous étude avant de s'impliquer dans le travail d'observation. Si le chercheur n'a aucune idée de ce qui constitue la base des échanges et du monde symbolique pour ses sujets, il est bien difficile de pouvoir interpréter quoi que ce soit. Blumer montre bien ce qu'il faut étudier en tant qu'anthropologue :

« the research scholar [...] should trace the formation of the action in the way that it is actually formed. This means seeing the situation as it is seen by the actor, observing what the actor takes into account, observing how he interprets what is taken into account, noting the alternative kinds of acts that are mapped out in advance, and seeking to follow the interpretation that led to the selection and execution of one of these prefigured acts. » (1969 : p. 57).

C'est en procédant de cette façon, qui est à la fois une recommandation théorique et une piste méthodologique, qu'il est possible de rendre compte de la formation des actions, dans une analyse interprétative. Ainsi, une description pure n'existe pas : elle est toujours interprétative et incomplète (Becker, 2002 [1998] : p. 134-135). Geertz ajoute même que plus elle est profonde et détaillée, moins elle peut être complète. L'interprétation que réalise le chercheur en sciences sociales est aussi un processus social, ce que Bourdieu nomme « une construction sociale d'une construction sociale » (2001). Afin de mettre à l'épreuve les concepts pour s'assurer de leur bien fondé, Becker recommande de trouver l'échantillon toujours le plus varié, en recherchant les exemples surprenants qui invalident les modèles théoriques (2002 [1998] : p. 148). Pour lui, un seul contre-exemple suffit à remettre tout le modèle conceptuel en question. Ainsi, plus il y a de cas particuliers et parfois extrêmes inclus dans les modèles théoriques, plus les concepts et les généralisations qui s'ensuivent peuvent être clairs, précis et solides. À partir des observations, il faut pouvoir tirer des conclusions plus générales, qui ont des implications plus larges que le cas analysé.

Geertz fait mention de quatre caractéristiques d'une description ethnographique : elle est interprétative, son objet d'interprétation est les mouvements du discours social (« the flow of social discourse »), l'interprétation consiste à récupérer ce qui a été dit dans les moments éphémères des discours pour les fixer en des termes qui restent et finalement, une bonne description ethnographique est microscopique (1973 : p. 20-21).

Pour discuter des militants anticapitalistes de la Coalition Guerre à la guerre, quelques précisions conceptuelles doivent être faites. Tout d'abord, on doit faire des distinctions importantes, tant du point de vue méthodologique que théorique, entre « être anarchiste » et « être membre d'un groupe anarchiste », d'une part,

et d'autre part, entre « être membre d'un groupe anticapitaliste » et « être membre d'un groupe anarchiste ». Sur le plan conceptuel, « être *anarchiste* » est difficile à définir sans l'obligation de rendre la définition normative. Il est possible de le faire, comme les militants le font eux-mêmes, mais cela revient plus à une politique de représentation qu'à une définition scientifique.

Mieux vaut, comme le propose Becker, voir les gens comme s'occupant à réaliser des activités, observables et plus faciles à définir, que de classer les personnes en types, catégories sur lesquelles il devient trop aisé de débattre longuement de la validité (2002 [1998] : p. 86-90). En s'attardant plus aux activités qu'aux types de personnes, il est plus facile de généraliser : « Dans une situation de type X, soumis à tels types de contraintes, et avec tels types de possibilités d'action s'ouvrant à eux, les gens agissent de telle manière » (p. 87). Ceci aide à ne pas présupposer qu'il existe des types de gens susceptibles de devenir anarchistes, par exemple, mais plutôt de comprendre les types de conduite auquel les gens sont susceptibles de se livrer lorsque certaines circonstances sont réunies (p. 88). C'est ainsi que l'expression « devenir membre d'un groupe anarchiste » a été préférée à celle de « devenir anarchiste », mais n'exclut pas la possibilité de parler des anarchistes lorsque les personnes se définissent ainsi. Ceci permet de limiter la portée de l'étude seulement aux anarchistes qui font partie de groupes militants, et élimine le problème de représenter, dans l'échantillon de données, la population des anarchistes qui ne s'impliquent pas dans des groupes¹⁵. En effet, il y a peut-être beaucoup¹⁶ de gens qui se disent anarchistes et qui ne font partie d'aucun groupe anarchiste.

Comme on le verra, définir « qui » est anarchiste est un processus permanent dans le milieu anarchiste, c'est pourquoi il m'apparaît plus important de mettre

¹⁵ Il aurait effectivement été nécessaire, dans une étude prenant pour objet « les anarchistes », de représenter les anarchistes qui ne s'impliquent pas dans des groupes militants, puisque de passer sous silence leur existence en posant comme prémisse que tous les anarchistes font nécessairement partie d'un groupe aurait été un biais majeur à l'étude. Ceci est vrai même dans le cas d'études « qualitatives ».

¹⁶ Il est, pour des raisons pratiques évidentes, bien difficile de quantifier ce nombre.

au jour ce processus plutôt que de proposer une définition additionnelle de ce qu'est être anarchiste. J'ai rencontré beaucoup de militants qui se disaient anarchistes, mais qui me disaient dans un même souffle que plusieurs militants autour d'eux ne les considéraient pas comme tel et les taxaient de « *réfo*¹⁷ », pour diverses raisons (qu'ils connaissaient, la plupart du temps).

En second lieu, pour régler la question de la distinction entre « anarchiste » et « anticapitaliste », c'est l'expérience de terrain qui a posé ses conditions. En effet, à Montréal, il est assez facile de trouver des groupes et des militants qui se disent anarchistes, ce qui n'est pas le cas à Québec. En fait, moins de la moitié des militants de la Coalition Guerre à la guerre se disaient « anarchistes ». Mes formulaires de consentement ayant été bâtis pour le Collectif du Salon du livre de Montréal, pour les raisons expliquées plus haut, ils ont suscité les questions des militants de Guerre à la guerre : « Je ne suis pas vraiment sûr si je m'identifie à l'anarchisme, est-ce que je peux quand même répondre à tes questions? ». Ce qui faisait consensus dans la Coalition Guerre à la guerre était d'être anticapitaliste. Ceci avait pour conséquence d'ouvrir le groupe à un plus grand nombre d'intéressés que s'il avait fallu être anarchiste. En somme, pour les militants de Guerre à la guerre, être anticapitaliste était une version moins restrictive de celle d'être anarchiste, et permettait de mobiliser plus de personnes intéressées par les enjeux, même si ce n'était pas formulé aussi explicitement.

Une autre distinction que j'ai faite est celle entre « être un membre actif » et simplement « être un membre » du groupe anticapitaliste, pour marquer la distinction entre les membres qui organisent les événements par rapport aux

¹⁷ *Réfo*: réformiste. On dit de quelqu'un ou de quelque chose qu'il est *réfo*, que c'est *réfo*. Insulte très fréquente dans le milieu anarchiste, aussi souvent utilisée pour parler des autres militants (ceux que l'on trouve « *réfo* ») en leur absence. Être *réfo* signifie ne pas être assez radical, vouloir des réformes plutôt qu'une révolution. Évidemment, rares sont ceux qui se trouvent eux-mêmes *réfo*. Quoique la plupart des anarchistes aient abandonné l'idée d'une grande révolution où le monde changerait spontanément radicalement et deviendrait parfait, l'idée du « grand soir », ils continuent de mépriser tout ce qui peut être catégorisé *réfo*. Bien sûr, en abandonnant l'idéal du grand soir, les actions politiques possibles doivent avoir de plus petits objectifs et donc, deviennent toutes potentiellement *réfo*.

membres qui ne font qu'y participer, souvent de manière irrégulière. Cette distinction est davantage implicite chez les membres, et se traduit par la quantité de tâches que les membres actifs accomplissent, leur assiduité aux réunions, leur présence sur la liste de courriels. Ce sont aussi eux qui parlent le plus, et le plus souvent, durant les réunions.

Plus souvent, j'ai utilisé la première expression, « être un membre actif », particulièrement dans le chapitre 3, parce que les 11 entrevues que j'ai faites étaient toutes avec des membres qui ont participé activement à l'organisation de la manifestation du 22 juin (souvent appelée *manif du 22* par les militants). Ceci permet également de se distancier de la définition plus officielle de « membre » pour la Coalition, qui était au départ d'avoir participé à au moins une assemblée générale (AG), et aussi, implicitement, d'avoir donné son adresse de courriel pour être mis sur la liste et ainsi recevoir les informations. La définition de membre pour le groupe a été redéfinie quelques mois après la *Manif du 22*, lorsque les responsables de la liste de courriels amenèrent en assemblée générale que la liste comptait plus d'une soixantaine d'adresses de courriel, dont plusieurs étaient celles de gens qui n'étaient venus qu'à une AG au tout début de la Coalition (à l'hiver ou au printemps). Il n'était peut-être plus pertinent d'envoyer les messages de la liste à toutes ces personnes. Christine a été déléguée en AG pour écrire un courriel pour « faire le ménage » de la liste. Voici une partie du courriel qu'elle a envoyé à tous :

« Avis à tous les sympathisants et sympathisantes de Guerre à la Guerre sur cette liste,

Suite à la dernière assemblée générale de la Coalition, j'ai été mandatée pour faire le ménage de cette liste de courriel afin qu'elle devienne exclusivement une liste de travail pour les personnes encore actives dans Guerre à la Guerre. Ainsi, au-delà de votre volonté d'être tenus au courant, la condition pour que vous restiez sur cette liste c'est que vous manifestiez votre volonté de participer à un comité ou du moins de vous présenter à une prochaine assemblée générale.

Les personnes qui ne m'auront pas confirmé leur volonté de rester actives d'ici une semaine seront supprimée de la liste. Toutefois, nous garderons vos adresses courriel pour vous tenir au courant de nos mobilisations à venir. [...] »

Donc, pour répondre à la question de départ : Qui sont les militants anarchistes?, devenue : Qui sont les membres actifs d'un groupe anticapitaliste? il est important de situer la Coalition Guerre à la guerre dans l'archipel des groupes militants qui sont en interaction entre eux. Je tenterai de comprendre les relations pratiques et empiriques entre ces groupes, en insistant sur les trajectoires des militants, parce que c'est par elles que les trajectoires des groupes peuvent être comprises. Pour illustrer cette topographie des groupes militants dans l'espace social, ainsi que les mouvements typiques des agents entre et à travers ces groupes, le concept de trajectoire de Bourdieu sera utilisé (1986). Une fois les trajectoires des personnes et des groupes mises en relation, il reste encore à comprendre : comment ces personnes ont-elles construit un système de sens qui rende légitime et nécessaire l'implication active dans un groupe anticapitaliste?

Interactionnisme symbolique

Afin de documenter cette question, la perspective théorique la plus éclairante est à mon sens celle de l'interactionnisme symbolique. En effet, les études d'Howard Becker sur les utilisateurs de marijuana et les musiciens de jazz (1963 [1985]), ainsi que les travaux d'Erving Goffman sur la présentation de soi (1959), donnent plusieurs explications sur comment on devient un membre actif d'un groupe anticapitaliste, en plus de fournir de solides pistes méthodologiques et pratiques permettant d'appréhender les sujets de l'étude.

L'interactionnisme symbolique est une démarche empirique, qui met l'accent sur le travail de terrain ainsi que sur la conception de la société comme ensemble

d'actions collectives. Ces deux courants de pensée se sont construits d'une part par l'influence de Robert Park, qui fonda l'École de Chicago autour des années 1920, puis d'Everett C. Huges et d'autre part, par George Herbert Mead puis d'Herbert Blumer. Park a été journaliste une grande partie de sa carrière, et eut l'idée d'utiliser en sociologie les méthodes du journalisme d'enquête. Il incita ses étudiants à ne pas se limiter aux données statistiques officielles mais à faire aussi un travail de terrain, d'observation et d'entretiens, habitude que poursuivit Huges plus tard. L'apport philosophique de Mead à l'interactionnisme symbolique s'est fait par le biais de l'enseignement de Blumer à l'Université de Chicago. La conception centrale de l'approche de Mead est l'analyse de l'action collective, vue comme une démarche accomplie par les acteurs sociaux, à laquelle ces derniers accordent un sens particulier. C'est Blumer qui explicita une théorie de l'interactionnisme symbolique, dans laquelle il définit comment les humains agissent en interaction :

« Human beings act towards things on the basis of the meanings that the things have for them [...] the meaning of such things is derived from, or arises out of, the social interaction that one has with one's fellows [...] the meanings are handled in, and modified through, an interpretative process used by the person in dealing with the things he encounters. » (1969: p. 2)

Cette perspective implique de bien connaître le monde empirique sous étude avant de s'impliquer dans le travail d'observation. En effet, interpréter adéquatement les interactions entre les gens et la vie de leur groupe nécessite de comprendre le sens que ces personnes donnent à leurs activités et à leur environnement (1969 : p. 38). C'est pourquoi j'ai choisi un terrain d'étude que je connaissais déjà, ayant depuis plusieurs années eu beaucoup de contacts avec diverses personnes du milieu anarchiste montréalais. L'environnement et les objets se définissent en fonction du sens qui leur est accordé dans un groupe, et n'existent pas autrement; ainsi, l'environnement est seulement constitué des objets qui sont reconnus par le groupe :

« objects must be seen as social creations – as being formed in and arising out of the process of definition and interpretation as this process takes place in the interaction of people » (p. 11).

Une autre remarque sur l'interactionnisme symbolique peut être faite, celle de l'importance accordée aux processus et non aux états, c'est-à-dire à la dimension temporelle dans laquelle s'articule l'expérience de la personne. C'est cette conception en termes de processus qui donne toute sa force au concept de *carrière*, mis de l'avant dans plusieurs des travaux des auteurs interactionnistes. Ce concept a d'abord été élaboré dans les études de professions, mais peut très bien, comme l'a montré Becker, être repris dans d'autres types d'étude. Le concept de carrière réfère à :

« la suite des passages d'une position à une autre accomplis par un travailleur dans un système professionnel. Il englobe également l'idée d'événements et de circonstances affectant la carrière. Cette notion désigne les facteurs dont dépend la mobilité d'une position à une autre, c'est-à-dire aussi bien les faits objectifs relevant de la structure sociale que les changements dans les perspectives, les motivations et les désirs de l'individu. » (Becker, 1985 [1963] : p. 47).

J'utiliserai le concept de carrière pour comprendre le processus selon lequel les personnes deviennent des membres actifs d'un groupe anticapitaliste, sans mettre l'emphase, comme Becker le fait, sur l'idée de carrières « déviantes ». Il ne m'apparaît pas utile sur le plan conceptuel de poser la Coalition Guerre à la guerre comme groupe déviant. Comme le démontre très bien Becker, la déviance se construit en interaction entre une personne qui transgresse, réellement ou non, une norme sociale acceptée par tous, et ce groupe qui définit les normes. Le concept de carrière sera suffisamment éclairant pour comprendre comment les militants en sont venus à organiser eux-mêmes des activités politiques.

Donc, cette approche se différencie d'une approche psychosociale, telle que privilégiée par exemple par Klatch (1999), qui cherche une étiologie de

l'implication dans les groupes politiques de droite et de gauche dans les années 1960 aux États-Unis, en établissant des traits communs partagés par les militants. La présence, l'absence ou la combinaison de ces traits chez un militant pourrait servir à prédire le type d'implication politique. L'approche anthropologique privilégiée ici consiste plutôt à comprendre le processus séquentiel et ordonné de l'apprentissage à devenir membre d'un groupe anticapitaliste. Le fait que la séquence soit ordonnée n'implique pas qu'elle soit unidirectionnelle ou encore téléologique : l'ordre signifie simplement que les différentes « causes » n'agissent pas toutes en même temps, et que ce n'est pas leur présence ou leur absence qu'il faut chercher mais bien à quel moment chacune d'elles sera déterminante pour la continuation du processus. Chacune des causes, nécessaire à un certain moment du processus, peut s'avérer inutile dans une autre phase.

Dans l'analyse des sociétés complexes, un double défi se pose à l'anthropologue. Le premier est lié à l'interprétation à plusieurs niveaux que peuvent énoncer les *natifs* étudiés, interprétations qui se superposent aux observations du chercheur et qui rendent l'analyse plus ardue. Ceci est particulièrement vrai dans le cas des militants anticapitalistes, qui ont tous une éducation au-dessus de la moyenne, et ont souvent étudié en sciences sociales. Ce qui fait qu'ils ont, dans leur monde de sens, incorporé des notions théoriques académiques qui chevauchent souvent celles qu'on pourrait vouloir appliquer sur « eux », les sujets d'étude. Le travail d'analyse est augmenté de la difficulté de prendre une distance confortable qui permette un regard *sur* les pratiques et non conditionné *par* ces pratiques. Le deuxième est qu'en général, l'anthropologue provient lui-même d'une société complexe, donc occupe une position située dans le même espace social que les gens qu'il étudie : il fait donc partie de son objet d'étude, parce qu'il a incorporé un certain nombre de pratiques et d'habitudes qui ont un sens implicite autant pour lui que pour les militants. Ces difficultés ont été très brièvement abordées par Geertz (1973) et par Hannerz (1992); en fait, ils ne les ont que nommées, sans en discuter plus longuement dans leurs ouvrages.

Le monde anarchiste actuel s'est construit sur une histoire qui date de la Révolution Française en Europe, et qui n'est pas sans ses auteurs et ses expériences phares, comme toute tradition: *Dieu et l'État* de Mikhaïl Bakounine, *L'Entraide*, ou *La morale anarchiste* de Petr Kropotkine, *Ni Dieu ni Maître : Anthologie de l'anarchisme* de Daniel Guérin, *Qu'est ce que la propriété? Ou recherches sur le principe du droit et du gouvernement* de Pierre-Joseph Proudhon, ou encore *Enquiry Concerning Political Justice* de William Godwin, sont des classiques¹⁸. Pour les plus intéressés par la littérature anarchiste, d'autres auteurs se présentent, tels Emma Goldman, première anarchaféministe, et son autobiographie bien connue « *Living my Life* », ou Élisée Reclus et ses écrits poétiques sur la nature. Des expériences libertaires telles la Commune de Paris et la guerre d'Espagne comptent pour leur part leur pléthore de livres et d'articles qui les décrivent, expliquent comment les gens se sont organisés, pourquoi les entreprises ont échoué, etc.

Elles forment une mémoire commune de laquelle les militants peuvent discuter, à laquelle ils peuvent référer entre eux et lorsqu'ils échangent avec des personnes extérieures au milieu, comme leur famille ou d'autres amis. Comme pour l'expérience des victoires, les échanges avec d'autres militants et la lecture sur des événements qui sont vus comme des grandes victoires de l'anarchie sur des systèmes politiques injustes et cruels contribuent au maintien de la personne dans le milieu anarchiste.

Ces lectures se recommandent d'un militant à l'autre, souvent d'un plus ancien vers un plus nouveau, et souvent suite à une discussion. De façon typique, un nouveau pose des questions à l'ancien, qui lui recommandera certaines lectures à l'issue de la discussion. Outre les auteurs historiques anarchistes, il y a aussi un certain nombre d'auteurs et d'intellectuels contemporains qui écrivent sur l'anarchisme et tentent d'articuler un contre-discours politique au discours

¹⁸ Pour une histoire plus complète de la tradition anarchiste, voir Baillargeon, 1999.

dominant. Parmi eux, on compte notamment Francis Dupuis-Déri, John Holloway, Richard Day. Pierre Clastres, Harold Barclay et David Graeber sont aussi des auteurs contemporains qui théorisent l'anarchisme, et qui partagent la particularité d'être des anthropologues. Toutefois, il m'est apparu, après toutes mes lectures, que mon projet était sensiblement distinct des leurs, en ce que je ne cherche pas à faire une « anthropologie anarchiste » mais bien une « anthropologie des anarchistes ».

Chapitre 2 Trajectoires des personnes et des groupes

« Ici, à Québec, [...] le monde est tellement petit que tu te côtoies pareil tout le temps... Dans les activités de financement, c'est tout le temps le même monde, tout le temps tout le temps. »
(François)

Introduction

La plupart des militants de la Coalition Guerre à la guerre proviennent des programmes universitaires en sciences sociales, surtout en science politique, et ont commencé à militer dans les associations étudiantes de leur département. Ce n'est donc pas parce qu'ils font des études en sciences sociales qu'ils s'impliquent politiquement, puisqu'il y a des associations étudiantes dans tous les programmes d'études. Mais par leur intérêt et leurs connaissances sur le monde social et politique, il y a plus de chances que les étudiants de ces domaines réfléchissent sur les structures des organisations dans lesquelles ils s'impliquent et poursuivent leur implication par la suite. De plus, comme plusieurs militants de Guerre à la guerre se sont rencontrés dans le cadre de leurs études universitaires, différents types de relations se sont établies entre eux (collègues dans l'association étudiante, connaissances pour discuter au café chez Paul¹⁹, présence aux *partys*, amitié, relations de couple). Plusieurs de ces relations ont persisté dans le temps, et les étudiants ont continué de militer ensemble. Dans ce chapitre, je tenterai donc de présenter les trajectoires des militants qui font partie de Guerre à la guerre, pour montrer comment ils ont construit différents groupes à travers le temps, et comment ils ont circulé entre ces groupes. La trajectoire des groupes se dessinera donc en même temps que celles des militants, puisque les groupes se construisent par les alliances entre les militants, qui se transforment dans le temps. La notion de trajectoire utilisée sera celle qui a été définie plus haut par Bourdieu.

¹⁹ Café étudiant du département de science politique de l'Université Laval.

Je tenterai donc, à partir de cette définition, d'illustrer les trajectoires des militants, lorsqu'ils occupent des positions transitoires (entrée et sortie du groupe) ou qu'ils travaillent activement à maintenir une position à l'intérieur du groupe. De plus, à la sortie du groupe, différentes possibilités de carrière sont envisageables pour un militant, tant lorsqu'il quitte le groupe que lorsqu'il a terminé son parcours académique et qu'il se cherche un travail, même s'il reste encore dans le groupe. Ce sont donc ces aspects, et la façon dont ils s'articulent entre eux, que j'aborderai ici. La démonstration se fera entre autres par des schémas, puisqu'ils sont la façon la plus synthétique de présenter certaines des données.

Trajectoires des groupes militants temporaires

« Le principe de base d'une convergence anticapitaliste est qu'elle accepte dans ses rangs quiconque pouvant travailler en accord avec ses principes. Jusqu'à maintenant, les principes qui sont revenus le plus souvent sont l'anticapitalisme, le respect de la diversité des tactiques, le refus de la hiérarchie et la volonté de combattre toutes les formes d'oppression et de domination, qu'elles soient fondées sur le genre, la race, la culture, etc. » (Fortin, 2005 : p. 55).

La ville de Québec est la capitale de la province de Québec et compte environ 750 000²⁰ personnes. Elle est située à environ trois heures de voiture de Montréal, la plus grande métropole du Québec. Plusieurs informateurs disent de Québec que c'est une ville d'« immigrants ». Ils précisent : d'immigrants « intra-Québec ». Je me suis fait expliquer que beaucoup de jeunes des régions plus éloignées, après leurs études secondaires ou collégiales, quittent leur région d'origine pour poursuivre leurs études en ville. Pour les habitants de la plupart des régions, Québec est presque toujours la grande ville la plus près de chez eux. Dans plusieurs de ces régions se trouvent des campus universitaires, mais pour différentes raisons, beaucoup de jeunes se dirigent vers les Universités des plus

²⁰ Statistique Canada, recensement 2001.

grandes villes²¹. La grande ville la plus proche des régions est bien souvent Québec. Les jeunes provenant des régions optent donc pour l'unique Université de cette ville : l'Université Laval. Certains se sont sentis sous-stimulés par le nivellement par le bas des élèves dans les établissements scolaires de leur région d'origine, d'autres ont eu l'impression d'être les seuls à s'intéresser à ce qui se passait à l'extérieur des limites de leur village; presque tous les militants de Guerre à la guerre rencontrés venant des régions ont découvert à leur arrivée à Québec une ouverture sur le monde qui leur était inaccessible à partir de leur région natale.

La figure 2 présente les trajectoires spatiales des étudiants qui allaient plus tard devenir membres de la Coalition Guerre à la guerre. Neuf militants, sur les 11 interrogés, ne viennent pas de la ville de Québec et sont nés en région. Un de ces neuf militants (Marc-Antoine) est déménagé à Québec avec ses parents vers l'âge de 12 ans. Les huit autres y sont venus pour poursuivre leurs études collégiales ou universitaires. La figure 3 montre, sur une ligne du temps, tous les groupes desquels a fait partie chaque militant et les actions auxquelles ils ont participé. Puis, les figures 4 et 5, toujours sur une ligne du temps, montrent les trajectoires des groupes créés par les militants, que j'ai qualifiés de « temporaires », pour les différencier des groupes « permanents » telles les associations étudiantes, qui sont représentés dans la figure 6. Alors que les groupes permanents dépendent très peu des *habitus*²² des agents, les groupes

²¹ Les différentes raisons qui poussent les jeunes à aller étudier à l'extérieur de leur région d'origine peuvent être liées au choix limité ou à l'absence même du programme d'études qui les intéresse à leur Université locale, tant au premier cycle qu'aux cycles supérieurs, à la plus grande reconnaissance des diplômes des institutions des grandes villes ou encore au désir de découverte et de voyage.

²² « L'*habitus* est un mécanisme structurant qui opère de l'intérieur des agents, bien qu'il ne soit à proprement parler ni strictement individuel ni à soi seul complètement déterminant des conduites. [Il est] le principe générateur des stratégies qui permet aux agents d'affronter des situations très diverses. Produit de l'intériorisation des structures externes, l'*habitus* réagit aux sollicitations du champ d'une manière grossièrement cohérente et systématique. En tant que collectif individué par le biais de l'incorporation ou individu biologique « collectivisé » par la socialisation, l'*habitus* est une [...] structure profonde qui est une matrice générative historiquement constituée, institutionnellement enracinée et donc socialement variable. L'*habitus* est un opérateur de rationalité, mais d'une rationalité pratique, immanente à un système historique de rapports sociaux et donc transcendante à l'individu. Les stratégies qu'il « gère » sont systématiques et

temporaires en sont presque exclusivement le produit. Finalement, la figure 7 présente les actions collectives auxquelles ont participé au moins un des militants. Je ne pense pas que ce schéma soit exhaustif, puisque les militants participent à un très grand nombre de marches et d'actions qu'ils finissent par oublier, ou par mélanger entre elles. Très souvent, dans les entrevues, les militants se trompaient d'année lorsqu'ils me parlaient d'événements passés, et fréquemment, ils ne se souvenaient même plus de l'objet de l'action. Dans la section qui suit, j'explique et complète les schémas en montrant comment les militants ont construit les groupes, et comment les transitions se sont faites entre ces groupes.



Figure 2 : Trajectoires spatiales des militants de Guerre à la guerre avant leur arrivée à Québec.

cependant ad hoc dans la mesure où elles sont « déclenchées » par la rencontre avec un champ particulier. L'habitus est inventeur, créatif, mais dans les limites de ses structures. » (Wacquant, 1992 : p. 25-26).

Figure 3
Trajectoires militantes des membres de la Coalition Guerre à la guerre

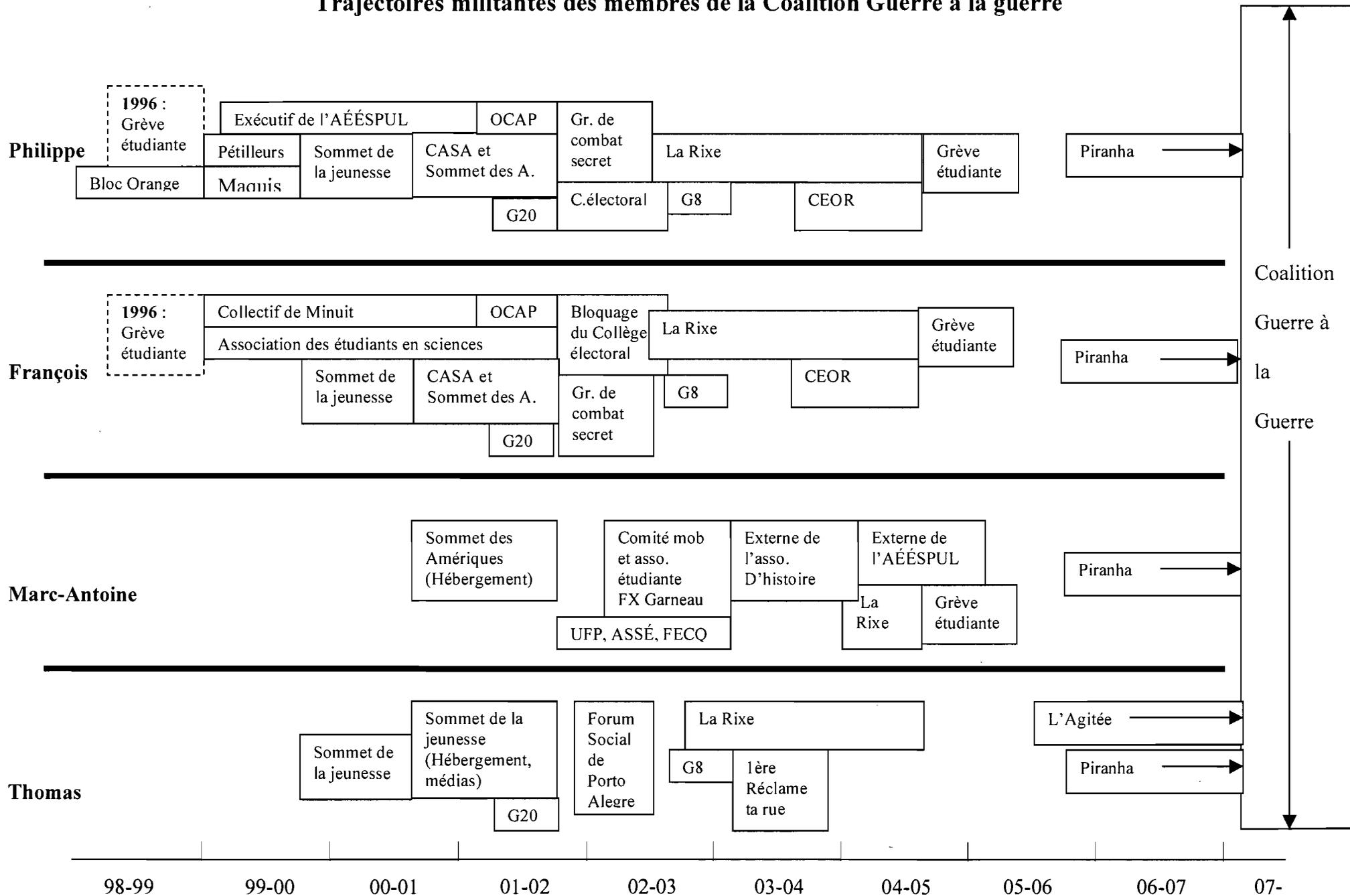


Figure 3 (suite)

Trajectoires militantes des membres de la Coalition Guerre à la guerre

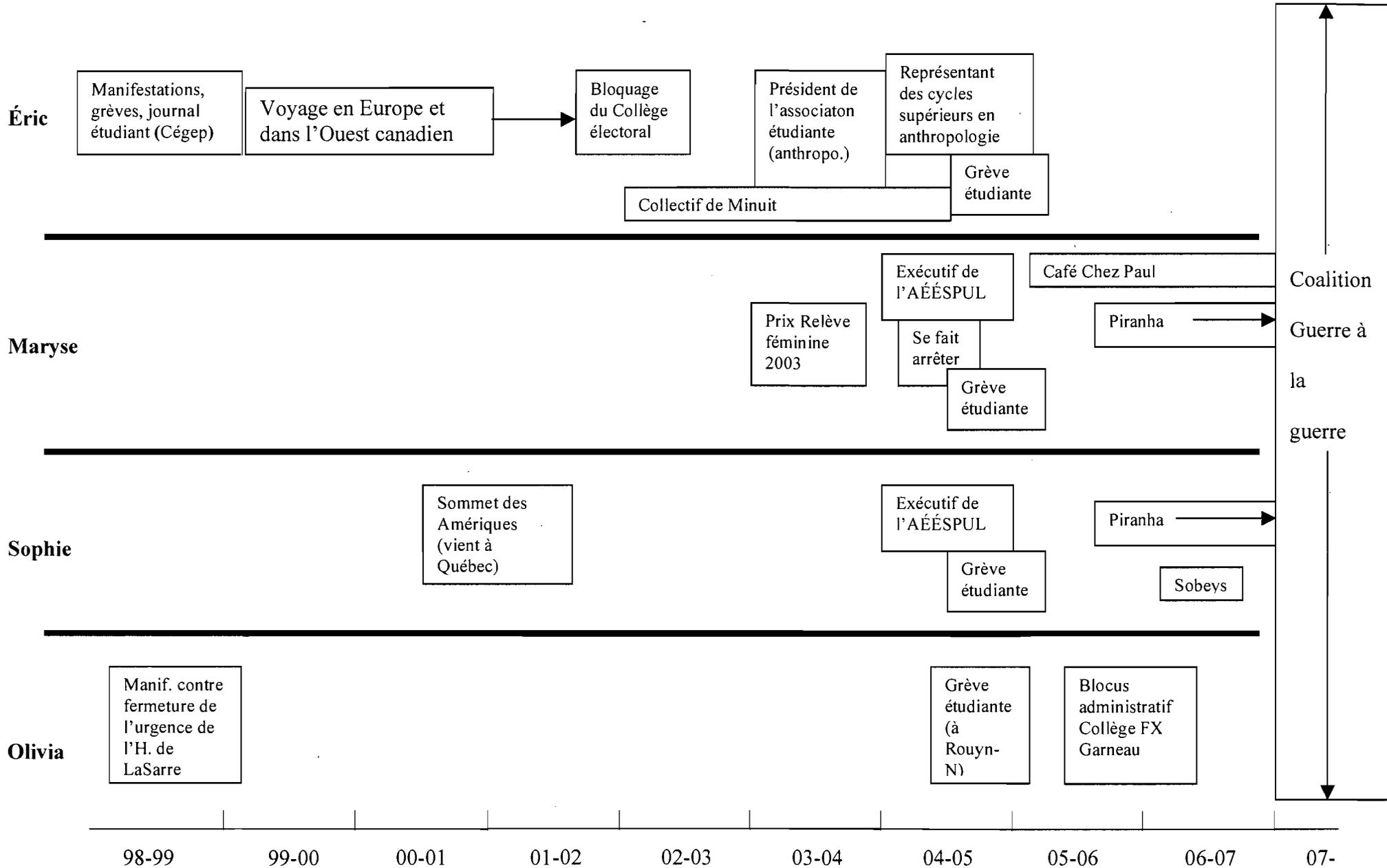


Figure 3 (suite)
Trajectoires militantes des membres de la Coalition Guerre à la guerre

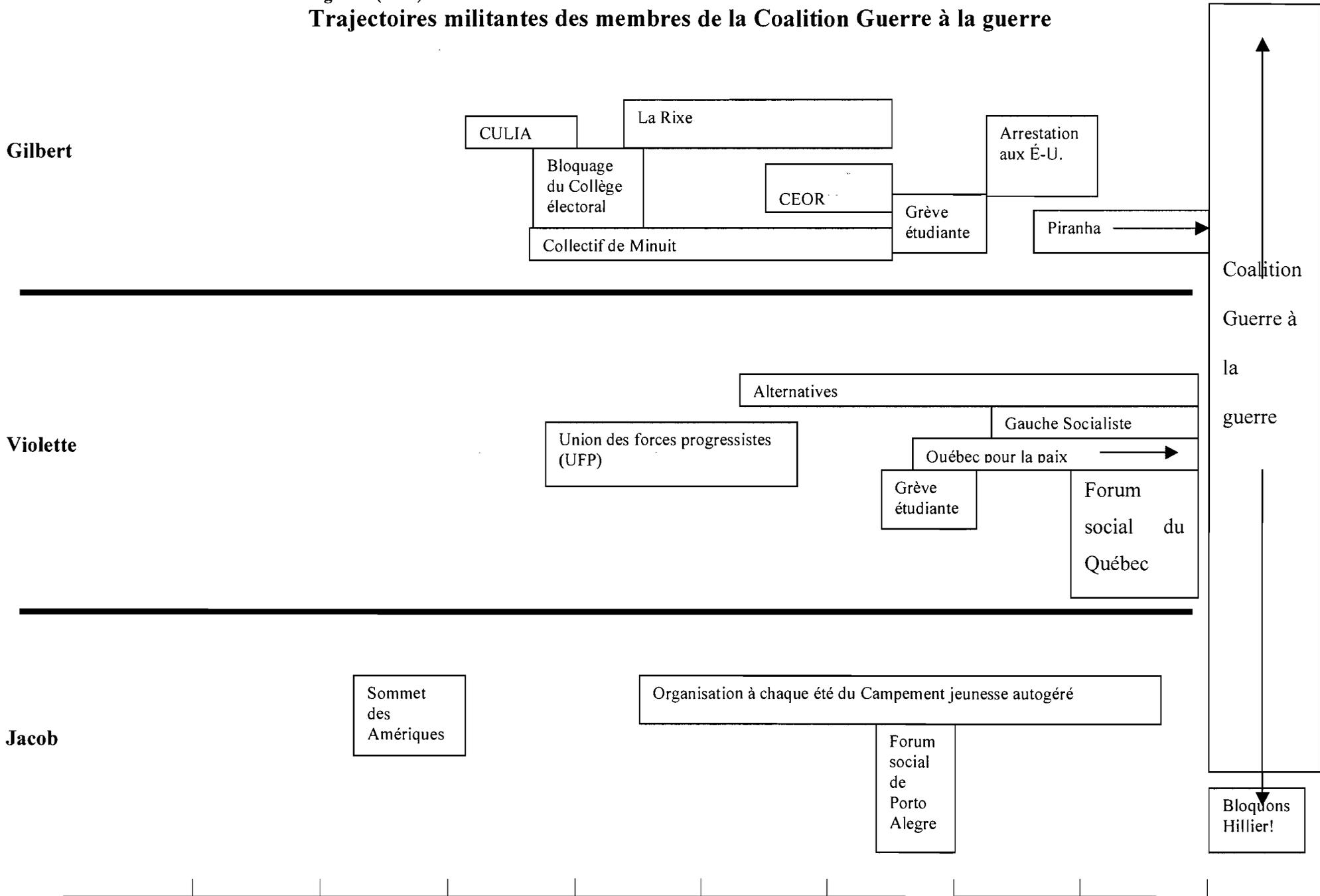


Figure 4
Groupes « temporaires » créés par les militants

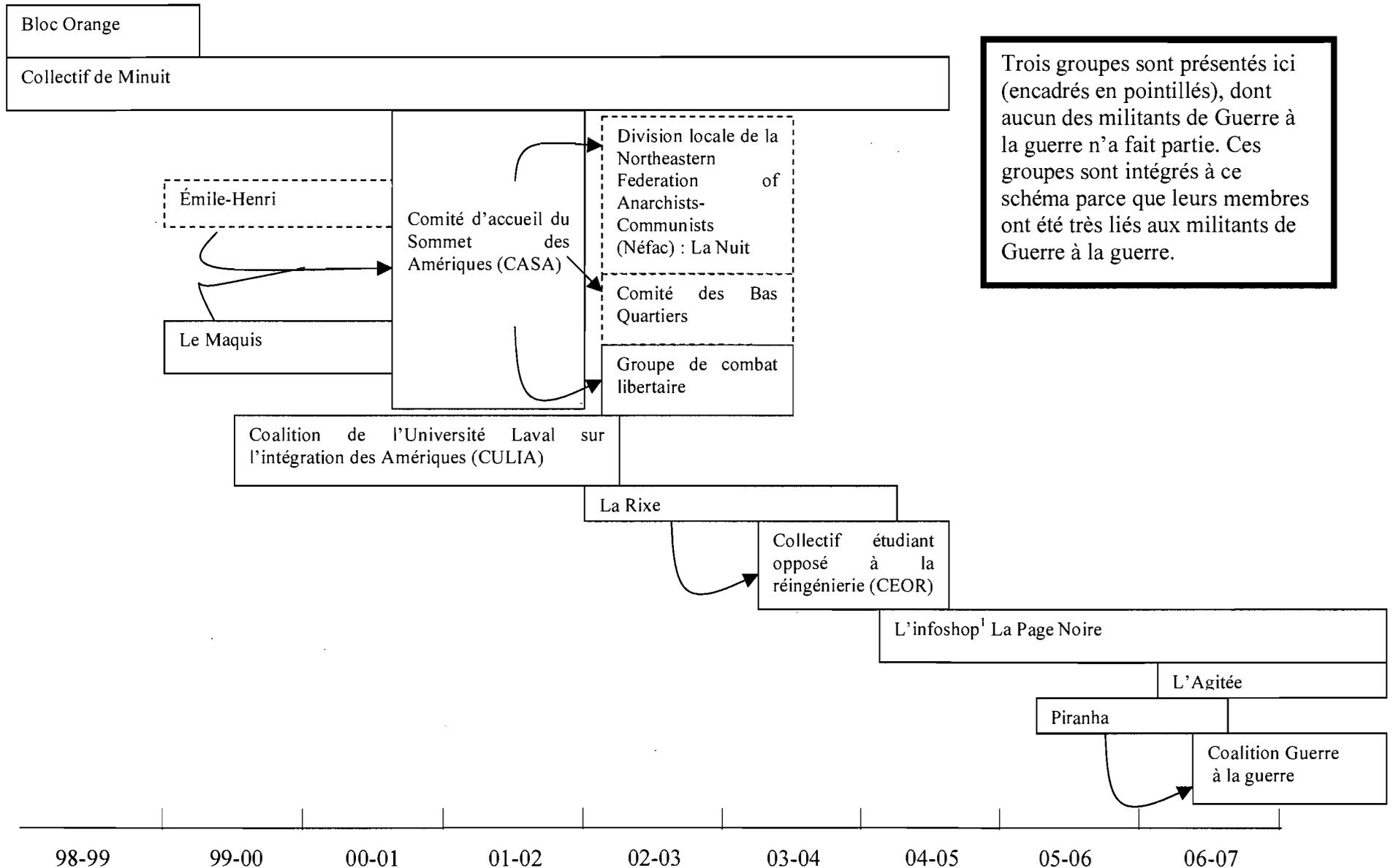


Figure 5
Membres des groupes « temporaires » créés par les militants

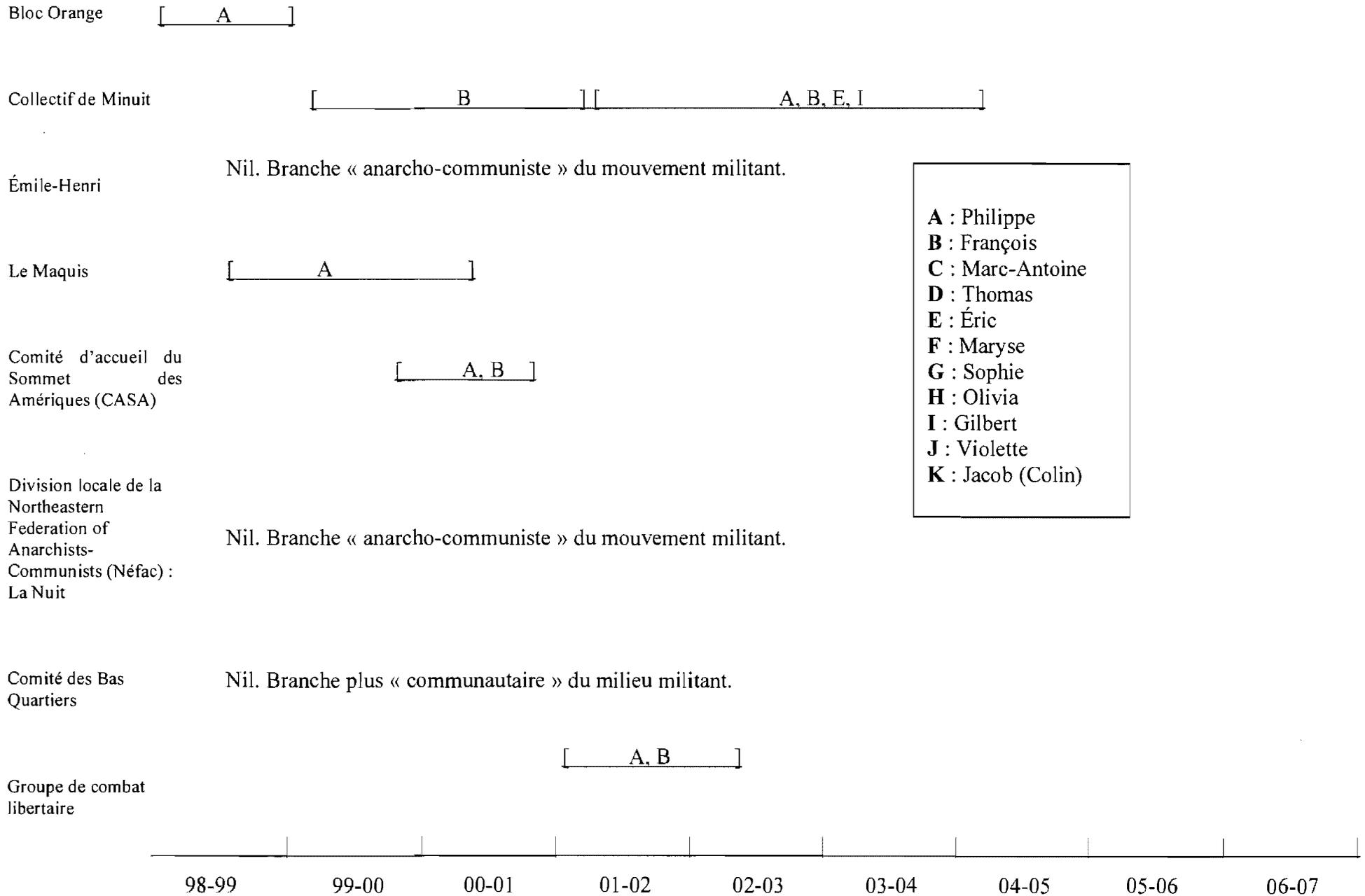


Figure 5 (Suite)
Membres des groupes « temporaires » créés par les militants

Coalition de
 l'Université Laval sur
 l'intégration des
 Amériques (CULIA)

[I]

La Rixe

[A, B, D, I] [C]

Collectif étudiant
 opposé à la
 réingénierie (CEOR)

[A, B, D, I]

L'infoshop¹ La Page
 Noire

[A] [C, I, F]

L'Agitée

[D]

Piranha

[A, B, C, D, F, G, I]

Coalition Guerre
 à la guerre

[A, B, C, D]
 [E, F, G, H, I]
 [J]
 [K]

- A : Philippe
- B : François
- C : Marc-Antoine
- D : Thomas
- E : Éric
- F : Maryse
- G : Sophie
- H : Olivia
- I : Gilbert
- J : Violette
- K : Jacob

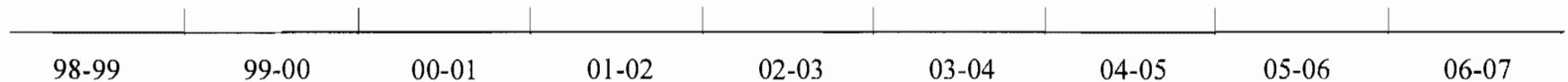


Figure 6

Associations étudiantes et groupes « permanents » desquels ont fait partie les membres de la Coalition Guerre à la guerre

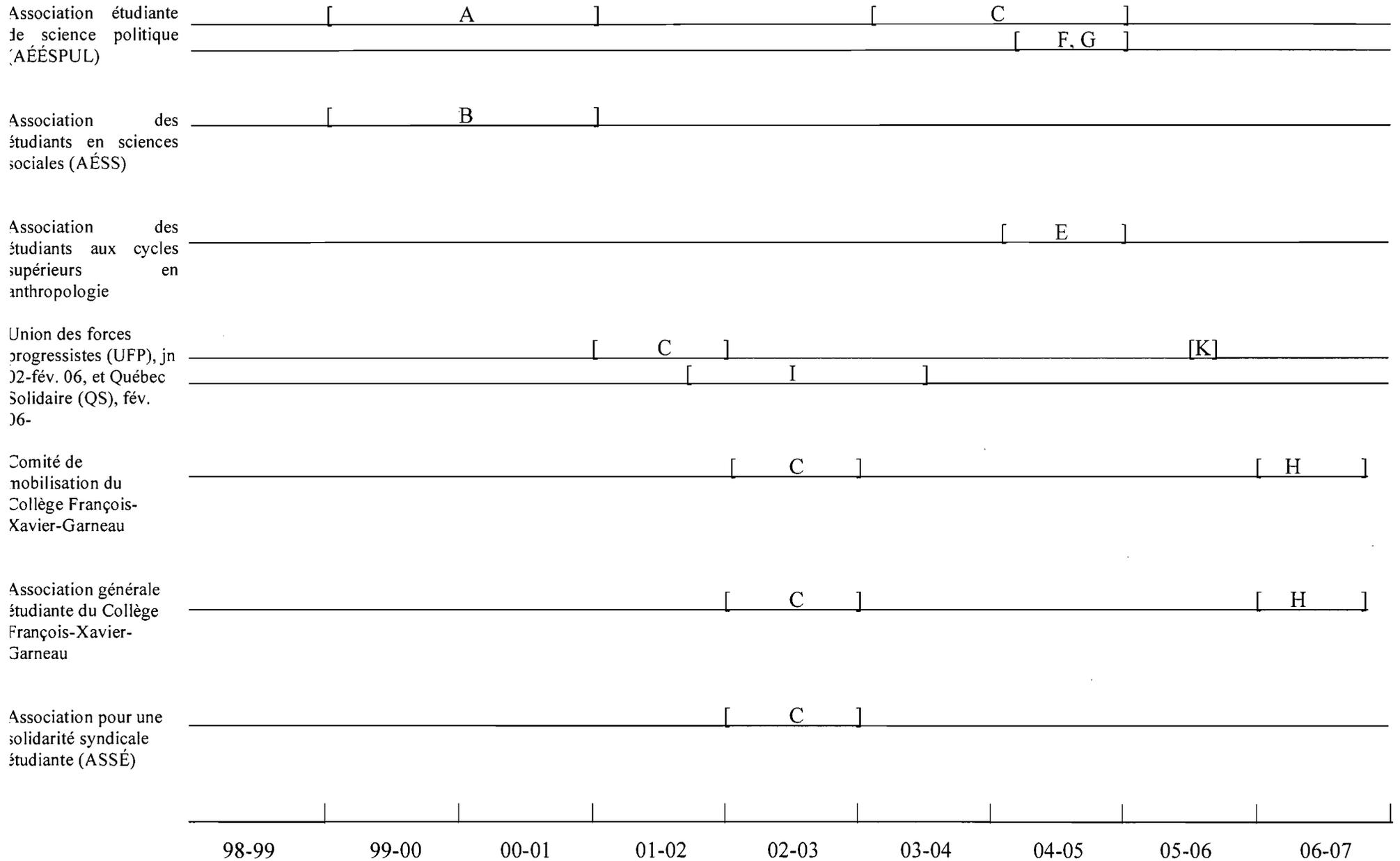
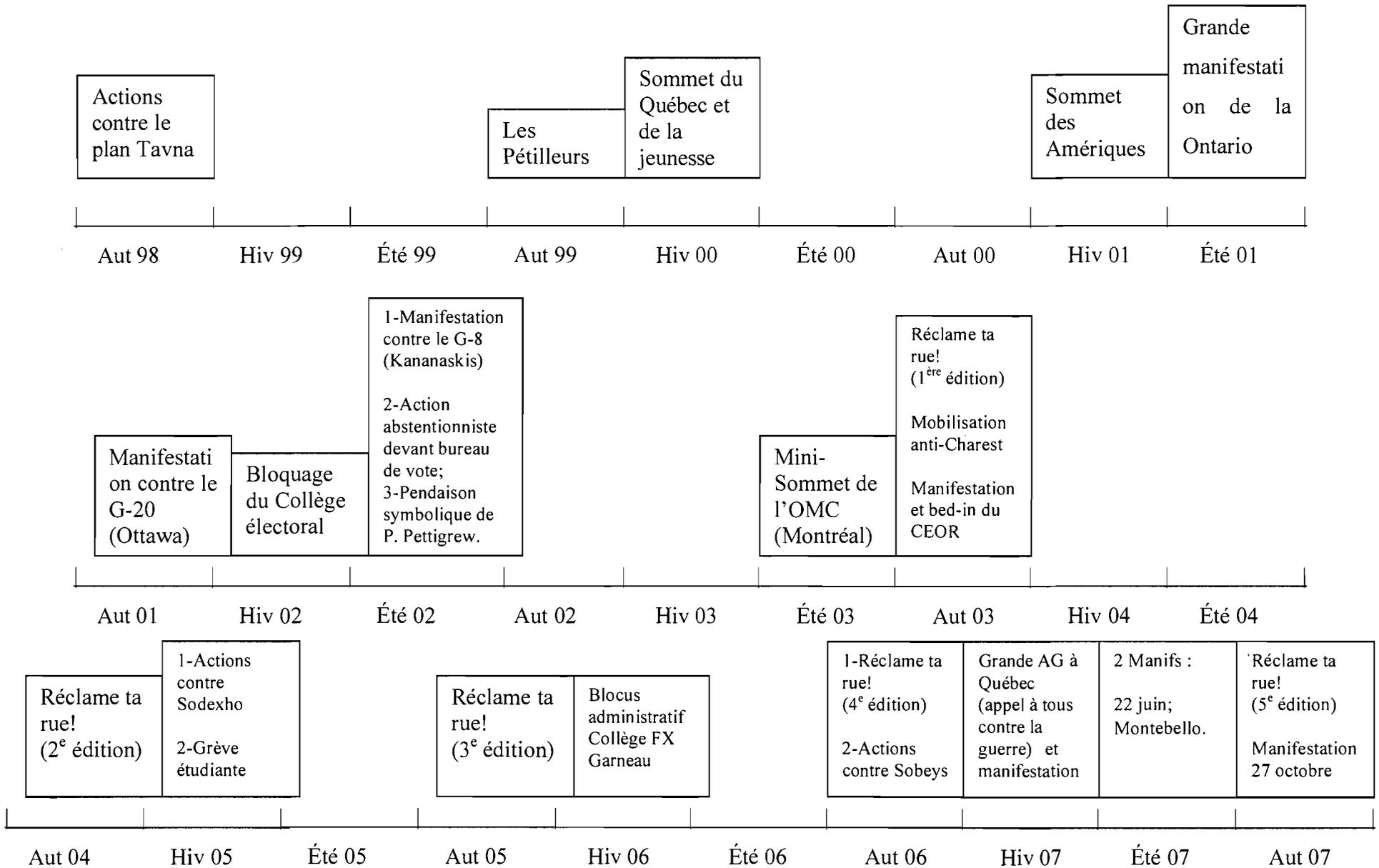


Figure 7

Répertoire des actions auxquelles a participé au moins un des militants de la Coalition Guerre à la guerre



L'automne 1998 est la première rentrée universitaire pour Philippe et François. Amis de longue date, ils sont arrivés du Lac St-Jean pour venir poursuivre leurs études à l'Université Laval, à Québec. En 1996, ils ont participé à la grève étudiante dans leur cégep, et ils entreprennent maintenant les deux un baccalauréat en science politique. Dès la rentrée, François commencera à lutter contre la multinationale Sodexho, qui l'empêche de réaliser son premier projet : fournir des déjeuners pas chers aux étudiants, pour qui le début de l'année est un moment financier difficile²³. La compagnie Sodexho, liée à la chaîne d'hôtels Marriott, détient un très grand nombre de cafétérias institutionnelles, dont des cafétérias universitaires. Avec deux autres personnes, François fonde le Collectif de Minuit, qui se donne comme mission de fournir des repas gratuits à l'Université. Durant toute l'existence du Collectif de Minuit, jusqu'à l'hiver 2005, une lutte persistante les oppose à Sodexho, qui les accuse de leur faire une concurrence déloyale puisqu'ils installent leur kiosque juste en face de la cafétéria. Les membres du Collectif sont supportés par les étudiants en théâtre, qui font du théâtre invisible pour dénoncer la multinationale. De même, des étudiants en cinéma ont tourné un documentaire, « La Reprise », sur la reprise des institutions alimentaires par les étudiants. Plusieurs fois durant ces années d'existence, les gardes de sécurité de l'Université ont été appelés par les employés de Sodexho pour déloger les étudiants. Puis, en 2005, c'est la police qui s'est présentée. Je reviendrai plus tard sur cet événement.

Durant cette année scolaire 1998-1999, Philippe a fait partie, « sans être un des leaders du truc », de la Coalition Orange, qui était une Coalition d'associations étudiantes et d'individus qui s'opposaient au « plan de coupures drastiques » du recteur François Tavna. À la fin de cette année, deux des leaders de l'association étudiante en science politique ont fait circuler l'idée qu'ils voulaient monter une

²³ Au début de l'année scolaire, les étudiants doivent payer les frais de scolarité et les livres, ce qui leur occasionne des coûts de plus de 1000\$. De plus, beaucoup d'étudiants doivent travailler à temps partiel pour payer leurs études, et ils n'ont pas toujours trouvé cet emploi dès le mois de septembre, surtout s'ils viennent de déménager d'une région.

asso²⁴ de gauche pour l'année suivante, et en ont parlé à un ami de Philippe, qui le lui a dit. Philippe lui a répondu qu'il était intéressé. À l'automne 1999, les administrations universitaires du Québec commencent à penser qu'il serait une bonne chose pour augmenter le financement des Universités de signer des ententes d'exclusivité avec des compagnies de boissons gazeuses. Les membres de l'association de science politique veulent contester cette initiative. Il est décidé que Philippe ira porter une canette de Pepsi au ministre de l'éducation François Legault lors de la soirée d'inauguration officielle d'un nouveau pavillon de l'Université, le pavillon Palasis-Prince : « Mais on n'approche pas un ministre comme on veut : j'ai été plaqué dans le mur, j'ai été sorti *manu militari* du pavillon, ils ont appelé la police... ». Sous la pression créée par ces étudiants, la Confédération des associations d'étudiants et d'étudiantes de l'Université Laval²⁵ (CADEUL) tient une assemblée générale, et réussit à obtenir de la direction de l'Université qu'ils retirent leur appel d'offre si les étudiants se prononcent majoritairement contre cette démarche, ce qui est arrivé.

Philippe et François participent à d'autres actions au courant de cette année universitaire, dont à la manifestation contre le Sommet du Québec et de la jeunesse, dont il sera question plus en détails plus loin. Thomas aussi participera à la manifestation contre le Sommet du Québec et de la jeunesse, qui est pour lui sa première manifestation. Quelques semaines plus tôt, en décembre, des photos dans le journal de la manifestation de Seattle lui avaient donné le goût de faire partie de ce mouvement de contestation.

Pendant que Philippe est « sur l'exéc de science po²⁶ », François est externe puis président de l'association étudiante des sciences sociales, et est dans le Collectif de Minuit. Philippe fait partie d'un groupe qui publie un « journal étudiant

²⁴ Asso : association étudiante.

²⁵ L'équivalent de la Fédération des associations étudiantes du campus de l'Université de Montréal (FAÉCUM).

²⁶ Être « sur l'exéc de science po » : être membre du comité exécutif de l'association étudiante de science politique.

radical » qui s'appelle Le Maquis²⁷, « d'inspiration assez situationniste, qui partait beaucoup de la société de spectacle, dans le style, la forme... L'aspect aussi un peu intello, pis « on parle pis on s'en calysse que 80% des personnes ne comprennent pas notre texte ». » C'est un mois après la manifestation contre le Sommet de la jeunesse que les médias annoncent la tenue du Sommet des Amériques dans la ville de Québec, en avril 2001.

OQP est contre la violence?: Formation de la CASA

« Avant la mobilisation de Québec 2001, les tendances anticapitalistes des mouvements contestant la mondialisation avaient plutôt tendance à se fondre dans des coalitions réformistes ou à s'isoler pour pouvoir continuer de travailler dans le respect de leurs principes. Choisir entre la compromission ou l'isolement, voilà le choix déchirant devant lequel nombre d'anticapitalistes se retrouvaient. » (Fortin, 2005 : p. 51).

Le comité d'accueil du Sommet des Amériques (CASA) a été un groupe de contestation du Sommet des Amériques, qui s'est tenu en avril 2001, et s'est défini en se différenciant du groupe plus modéré Opération Québec Printemps 2001 (OQP). Les militants qui ont créé la CASA voulaient affirmer leur proximité idéologique avec la Convergence des luttes anti-capitalistes de Montréal (CLAC)²⁸, comme l'explique Philippe :

« On voulait mobiliser pour le Sommet pis on trouvait que tout ce qui allait se faire était trop *réfo*. On voulait faire comme la CLAC à Montréal : la CLAC avait dit : « nous on va mobiliser pour le Sommet dans une optique radicale, sans discours réformiste, nous on veut vraiment un discours anti-capitaliste ». Nous on s'est dit qu'on voulait la même chose, mais à Québec. Au départ on voulait s'impliquer dans OQP, pis assez tôt on s'est rendu compte que les

²⁷ Prendre le maquis : Sous l'occupation allemande, lieu peu accessible où se regroupaient les résistants. Par ext., Organisation de résistance armée. (Petit Robert, 1986)

²⁸ La CLAC s'est formée dans le milieu anarchiste montréalais en avril 2000: « la CLAC est une organisation anti-autoritaire qui réunit [11] groupes autonomes actifs dans diverses luttes sociales. [...] La CLAC est active [...] à Montréal et dans la région du Nord-Est et organise plusieurs campagnes et projets selon une perspective et une analyse anti-capitaliste et anti-autoritaire. Elle utilise et respecte une diversité des tactiques qui vont de l'éducation populaire à l'action directe. » (disponible au : <http://www.ainfos.ca/04/nov/ainfos00102.html>, page consultée le 18 décembre 2007.)

anarchistes²⁹ étaient pas les bienvenus, quand ils ont pris leur position sur la non-violence... »

Thomas définit OQP comme étant « plus *clean*, communautaire et large... Ils se voulaient rassembleurs, pour que les gens embarquent », alors que la CASA était formée de gens avec une « culture anarchiste et punk ». François, Philippe et les autres membres du Maquis, ainsi que les membres du Collectif Émile-Henri, se sont regroupés pour fonder la CASA :

« Dans Démanarchie, qui était un journal anarcho-punk de Québec, t'avais JF Pelletier pis d'autre monde, pis eux ont fondé Émile-Henri. La CASA est née de la fusion de 2 groupes libertaires d'horizons totalement différents, Émile-Henri, qui était un collectif anarcho-communiste, révolutionnaire, avec des *anars*³⁰ soit liés à l'ancien milieu anarcho-punk qui était très fort dans les années 1990 à Québec ou qui étaient impliqués dans le communautaire ou dans le social, comme du monde du Comité populaire Saint-Jean-Baptiste. Là-dedans t'avais aussi Thibodeau, Annie, la blonde de Stéphane... Il y avait Émile-Henri et le Maquis. Moi, j'étais dans le Maquis. »

Pendant le Sommet des Amériques, les cégeps de Québec s'étaient organisés pour fournir de l'hébergement aux militants de l'extérieur qui avaient besoin d'un endroit où rester durant le Sommet. Les associations étudiantes des cégeps ont coordonné l'hébergement pour tous ces gens. Marc-Antoine, qui était alors au cégep François-Xavier-Garneau, s'est un peu impliqué dans les assemblées générales, la mobilisation et les tournées de classes. Thomas, étudiant au cégep en communication à ce moment, a participé à la couverture médiatique des événements entourant le Sommet, qui se faisait à partir du local de son association étudiante. Ce local tenait également lieu de quartier général pour l'organisation OQP. À ce moment, Thomas se considère encore comme « à l'extérieur » du monde militant, mais il contribue tout de même à l'organisation de l'hébergement des 800 personnes venant de l'extérieur de Québec. Parmi ces militants, Thomas raconte qu'il y avait beaucoup de gens de Montréal, mais

²⁹ Philippe est l'un des trois membres de Guerre à la guerre qui se considère et se dit ouvertement anarchiste (les deux autres sont Gilbert Matto et Marc-Antoine).

³⁰ Anarchistes. Je discuterai plus loin de l'usage de l'abréviation « *anar* ».

aussi 150 personnes d'Halifax, des militants d'Angleterre, du Chili, de la France... Durant tout le déroulement des activités du Sommet, un doute persiste pour Thomas : Et si l'exploitation du Sud dont on parle ici n'existait pas?

Un de ses professeurs du cégep, un Paraguayen d'origine, avait organisé un projet pour que les étudiants aillent visiter le Paraguay, projet qui allait avoir lieu en mai et juin, tout de suite après le Sommet. Ainsi, pendant que Thomas faisait la couverture médiatique du Sommet, il préparait en même temps ce voyage au Paraguay. Il était stressé « d'aller là pis de voir que tout ce qu'on fait ici c'est de la *bullshit* »... Mais en même temps, il était content de savoir qu'il pourrait voir le Sud de ses yeux et décider de lui-même s'il y avait vraiment lieu de se battre. Voir des McDonald's et des publicités de Coca-Cola dès son arrivée le lui ont confirmé : il existait bel et bien une relation de domination entre le Nord et le Sud. Il est revenu, prêt à se battre plus que jamais contre le pouvoir du Capitalisme.

Quelques mois après le Sommet des Amériques, les membres de la CASA se sont réunis pour une fin de semaine bilan dans un chalet de la région de Valcartier. Philippe raconte :

« La CASA, qui était l'équivalent de la CLAC, ça a vraiment rassemblé pas mal tous les activistes radicaux de Québec, pas mal de tendance libertaire... Ça a été une force de frappe incroyable, phénoménale! Le monde en ont tellement pris sur leurs épaules, il y avait un contexte d'urgence, pis avec le stress... Tu lâches du lest, et par après, quand on s'est posé la question : est-ce qu'on continue? C'est vraiment à ce moment-là qu'on a constaté qu'au niveau théorique il y a des tangentes différentes qui étaient en train de se prendre pis que ça allait pas être possible de continuer dans la même organisation. La NEFAC³¹ de plus en plus se structurait... »

Les militants de la CASA se sont donc divisés en trois groupes « avec des tangentes théoriques différentes » : le Collectif anarcho-communiste La Nuit, lié

³¹ Northeastern Federation of Anarchists-Communists.

à la NEFAC, qui rassemblait plusieurs des membres du Collectif Émile-Henri, le Comité des bas quartiers, groupe qui travaillait dans une perspective radicale sur les enjeux locaux (entre autres sur le logement) et un « groupe de combat libertaire, dans un trip insurrectionnel » secret et sans nom, qui a réuni Philippe, François et d'autres militants, la plupart venant aussi du Lac St-Jean. Même si des tangentes politiques différentes se prenaient par les groupes, durant cette fin de semaine bilan, les militants ont discuté d'essayer de s'organiser en réseau, pour maintenir une force commune malgré les différences :

« Dans la fin de semaine de réflexion dont je t'ai parlé, on s'est rendu compte qu'on allait dans des directions différentes, mais on s'est dit « ce qu'il faut faire, c'est que 5-6-7 personnes se forment en collectifs, pis si y a 4 groupes qui se forment, on se structure en réseau de 4 collectifs dans une assemblée... » Mais ça, c'est jamais arrivé. C'est ça le problème, la sortie de crise qui aurait été possible, on l'a un peu manquée. »

Par la suite, les militants sont restés chacun dans leur groupe, en conservant tout de même des liens entre eux. Le groupe de combat libertaire fondé entre autres par François et Philippe a duré un an, et, comme le raconte Philippe :

« Nous notre collectif est mort l'été d'après, à cause de tensions internes... On s'est rendu compte que c'est moins l'action directe qui est importante. On était en train de se décomposer, pis on se disait qu'il faut qu'il y ait un travail politique de fait. »

À l'automne 2001, Philippe et François sont allés à Toronto, dans une manifestation de plusieurs milliers de personnes contre la pauvreté organisée par *l'Ontario Coalition Against Poverty* (OCAP), qui réunissait dans une convergence plusieurs groupes « qui allaient des radicaux aux syndicalistes et aux modérés ». Les autobus pour s'y rendre ont été payés avec l'argent qu'il restait de la CASA, nouvellement défunte. Mais parce que la manifestation se passait peu de temps après le 11 septembre 2001, raconte encore Philippe :

« tous les syndicats sont partis à la dernière minute en disant que c'était pas le temps idéal pour la contestation, ce qui fait qu'une manifestation qui aurait dû paralyser le centre-ville de Toronto avec 10 000 personnes est devenue une mobilisation qui a quand même paralysé le centre-ville mais avec 2 000 personnes. Y a eu beaucoup de syndicats *mainstream* qui ont abandonné. »

Ceci n'a pas aidé aux tensions montantes entre les radicaux et les modérés. Après le 11 septembre, les élites, dans leurs réunions internationales, se sont mises à se rencontrer en des lieux plus difficiles d'accès pour les manifestants, qui se demandaient alors : « comment on fait? ».

En novembre 2001 a eu lieu à Ottawa une manifestation contre le G-20, à laquelle Philippe et François³² sont allés. Thomas est aussi allé à cette manifestation. À l'hiver 2002, s'est passé à l'Université Laval le Blocage du Collège électoral, auquel ont participé François, Philippe, Éric et Gilbert Matto : « l'ancien recteur est mort, fait qu'il fallait qu'ils se votent un recteur... Le collège électoral, c'est constitué de 70 administrateurs, de 3 étudiants pis de 20 profs, pis y faut que les administrateurs se votent un chef. Fait que c'est pas légitime du tout », explique Gilbert Matto. À ce moment, il était dans la Convergence de l'Université Laval sur l'intégration des Amériques (CULIA), groupe qui s'était formé avant le Sommet des Amériques, par des étudiants de l'Université Laval, mais qui avait perdu beaucoup de membres après le Sommet. C'est par la CULIA que Gilbert Matto a appris qu'il y aurait ce blocage.

Gilbert Matto a quitté le bas St-Laurent à l'été 2001 pour aller terminer ses études collégiales à Québec. À l'hiver 2002, il entre à l'Université Laval au baccalauréat en informatique. À ce moment, le milieu anticapitaliste de Québec était dans un « down post-Sommet », et la CULIA vivotait. Quelques personnes avaient décidé d'essayer de la faire revivre, en se disant que le combat valait la peine d'être mené, dont le colocataire actuel de François. Gilbert Matto s'est

³² François a été arrêté dans cette manifestation.

joint à ces quelques personnes, mais ils n'ont pas réussi à réanimer la CULIA. Participer dans la CULIA a quand même permis à Gilbert Matto de rencontrer des militants anticapitalistes, mais c'est aussi parce qu'il fréquentait le Café chez Paul qu'il a rencontré beaucoup d'étudiants en science politique, qui s'impliquaient politiquement. Gilbert Matto est entré dans le Collectif de Minuit, dont les membres passaient aussi beaucoup de temps au Café chez Paul. Un autre membre du Collectif de Minuit était Éric, qui étudiait alors au baccalauréat en anthropologie. Éric a fait partie de ce Collectif pendant trois ans, et était aussi membre de l'exécutif de son association étudiante. C'est au Café chez Paul que les dates des prochains *partys* circulaient de bouche à oreille, et qu'ils étaient affichés.

Quelques mois plus tard, à la manifestation contre le G-8 en juin 2002 à Kananaskis, ont participé François, Philippe et Thomas. C'est au cours de cette manifestation et de son organisation que Philippe et François ont rencontré Thomas :

« Après la mob pour le G8 on s'est rendu compte qu'il y avait du nouveau monde qui était crinqué. [...] On s'est dit que ce qui manquait à Québec actuellement c'était un collectif anticapitaliste qui aurait pas une fonction spécifique. C'est là que la Rixe a été mise sur pied. »

Effectivement, les groupes qui avaient eu une « fonction spécifique » ou qui étaient prévus pour un événement particulier, comme la CASA, avaient beaucoup de difficulté à survivre après que l'événement ait eu lieu.

Dans le temps où ça bougeait : La Rixe³³

François et Philippe ont fait l'appel pour La Rixe à l'été 2002. Ils en ont parlé avec des amis militants, dont Thomas et Gilbert Matto. La Rixe est constituée

³³ Rixe: Querelle violente accompagnée de menaces et de coups.

d'environ 25 personnes : c'est un grand groupe comparativement aux Collectifs habituellement retrouvés dans le milieu anticapitaliste. Pour tous les militants interrogés, la Rixe est la première expérience de création d'un groupe anticapitaliste autonome, sans fonction particulière, qui persiste dans le temps entre des actions. Gilbert Matto raconte les débuts de la Rixe :

« On a essayé de fonder un groupe anticapitaliste comme la CLAC, c'était ça l'objectif. Mais moi, à l'époque j'étais pas du tout théorique. J'arrive d'informatique, j'ai jamais lu un livre de sciences sociales, j'arrivais vraiment de nulle part! Mais j'avais arraché des pancartes électorales à loisir, j'arrivais avec un espèce de *background* mais absolument pas théorique... On était au moins 25, pis on essayait de se donner des principes anticapitalistes... C'était un groupe où les personnes arrivaient avec des niveaux de *backgrounds* théoriques absolument divergents. On a finalement réussi à se voter des principes, ça a pris 3-4 mois pour qu'on se vote des principes, des modes de prise de décision, pis des structures qui nous ont permis de faire des actions... »

Pendant l'été, les membres de La Rixe organisent une action abstentionniste devant le bureau de vote : ils détruisent un mouton en pinata pour signifier qu'ils ne sont pas des moutons, et organisent une pendaison symbolique du ministre Pierre Pettigrew dans le Vieux-Québec. À l'été 2003 la Rixe lance une Coalition anti-OMC, qui monte une mobilisation contre le mini-Sommet de l'Organisation mondiale du commerce (OMC) à Montréal.

Le CEOR, ou la fin d'une histoire

La Rixe a fondé le Collectif étudiant opposé à la réingénierie (CEOR), qui voulait faire de la mobilisation anti-Charest, et qui a réussi à réunir plusieurs milliers de personnes dans une grande manifestation, précédée d'un *bed-in*. Marc-Antoine a commencé à s'impliquer dans la Rixe un peu plus tard, mais il avait plusieurs amis qui s'y impliquaient et il « tournait déjà autour de la Rixe » depuis un an. Pendant l'été 2004, il ne se passe plus rien dans la Rixe. À l'automne, une Assemblée générale a été faite pour la relancer, mais « ça n'a pas

levé ». Plusieurs militants avaient terminé leur baccalauréat, et plusieurs ont donc quitté le groupe, dont toutes les femmes. Les hommes restants se sont remis en question suite à ces départs, comme le dit Philippe :

« Il y en a qui ont quitté pour des raisons, tsé, disons Caroline est partie parce qu'elle partait enseigner, je pense que Caroline c'était un gros morceau dans la Rixe... Aussi, Émilie est partie à plein temps à Montréal travailler sur l'exéc de l'ASSÉ, pis elle a vraiment passé une année de fous sur l'exéc de l'ASSÉ, je pense que ça lui a pris un an à s'en remettre... Jasmine est partie... Toutes les filles sont parties en même temps, ça a créé une grosse commotion... La question c'était : est-ce que les filles partent parce qu'elles trouvent qu'il y a une ambiance patriarcale, ou pour des raisons complètement extérieures? Moi j'ai eu des échos que les filles s'étaient plaintes que les gars avaient trop de leadership, mais jamais ça a été amené publiquement. J'ai entendu qu' « il y a des luttes qu'on peut pas mener avec la Rixe »... Peut-être, mais... Il y a eu un gros départ de filles, puis de gars... On s'est retrouvés quelques gars à vouloir faire quelque chose... Pis c'était la grève étudiante, fait qu'on s'est comme pitchés dans les comités de mobilisation... »

Grève étudiante de 2005

En septembre 2004 arrivaient au baccalauréat en science politique Maryse, jeune femme de Charlevoix qui s'était impliquée pendant quelques années dans les groupes de femmes de sa région, et qui y avait même récolté le prix « Relève féminine », et Sophie, qui venait de la Gaspésie et qui avait déjà beaucoup milité là-bas, même très jeune, avec ses parents engagés politiquement. Sophie est arrivée dans la région de Québec pour ses études collégiales, quelques années plus tôt. Maryse et Sophie sont rapidement devenues membres de l'exécutif de l'Association des étudiants et étudiantes en science politique de l'Université Laval (AÉÉSPUL), et aussi de très bonnes amies. À ce moment, Marc-Antoine est aussi dans le comité exécutif de l'asso, et Maryse et lui ont commencé à se fréquenter. Pour sa part, Sophie a commencé à fréquenter un ami de François et Philippe.

Durant la grève, la mobilisation s'est d'abord organisée par les associations étudiantes, puis rapidement, les étudiants ont commencé à travailler en comités d'intérêts et à délaissier les pratiques politiques habituelles des associations. Tous les militants de Guerre à la guerre interrogés se sont impliqués dans la grève étudiante de 2005, sauf Thomas et Jacob. Thomas n'était plus étudiant et Jacob était en voyage. Olivia s'est impliquée mais elle ne connaissait pas encore les militants de Québec, puisqu'elle habitait encore en Abitibi. Durant la période de la grève, le Café chez Paul était un endroit que les militants qualifient de « névralgique », puisque c'était le lieu de rencontre principal des étudiants.

« Il se passe rien à Québec » : Piranha

Un soir de l'été 2005, François et Philippe prenaient une bière chez Gilbert Matto, et ils discutaient tous ensemble. Ils se disaient qu'il « se passait plus rien à Québec » : en fait, il manquait un groupe radical qui aurait comme objectif de s'attaquer à la montée du conservatisme à Québec. En échangeant, ils ont monté une liste de militants à qui envoyer l'appel pour la création de ce groupe. L'appel à une première assemblée générale a donc été fait, de bouche à oreille et aussi par courriel. Dans le Collectif Piranha, les membres sont : Philippe, François, Marc-Antoine, Thomas, Maryse, Sophie et Gilbert Matto, ainsi que d'autres militants avec qui je n'ai pas fait d'entrevues, dont Christine et Andréanne. Durant la même période, Thomas et d'autres militants préparent la mise sur pied d'un café-bar autogéré, L'Agitée. La Coalition Guerre à la guerre a été lancée par Piranha, « quand BLEM nous ont écrit parce qu'ils voulaient faire de quoi contre la guerre en Afghanistan. Ils réfléchissaient à ça, pis nous aussi depuis un petit bout de temps. Alors ça a comme donné l'impulsion », raconte Maryse.

La Guerre à la guerre, c'est la seule qu'il faut faire!

La Coalition Guerre à la guerre a été officiellement lancée à l'hiver 2007. Plusieurs campagnes ont été menées par la Coalition : manifestation contre la

guerre en mars 2007, distribution de lettres aux militaires les incitant à se désister de la mission en Afghanistan en juin (voir en annexe), manifestation d'environ 700 personnes contre l'envoi des troupes en Afghanistan le 22 juin, manifestation au Château Montebello contre le Partenariat pour la sécurité et la prospérité (PSP) en août, manifestation contre la guerre en octobre. À l'heure actuelle, des actions se préparent pour le 400^e anniversaire de la ville de Québec, pour souligner « 400 ans de militarisme », dans le cadre d'un regroupement qui organise « L'autre 400^e ».

Des 11 militants interrogés dans la Guerre à la guerre, sept faisaient déjà partie de Piranha, qui a lancé la Coalition. Quatre n'en faisaient pas partie : Olivia s'est présentée à la première assemblée générale et a commencé à s'impliquer dans la Coalition à ce moment; Violette, qui était dans la Coalition pour la paix et dans Gauche Socialiste, est venue aux assemblées générales comme déléguée de Québec pour la Paix pour essayer de rapprocher les deux coalitions et arriver à travailler ensemble dans l'organisation de la mobilisation pour le 22 juin³⁴; Éric connaissait déjà plusieurs membres de Piranha et finalement, Jacob s'est joint à la toute fin de la mobilisation, au mois de juin, parce qu'il avait plusieurs amis dans BLEM, qui travaillait déjà conjointement avec Guerre à la guerre pour l'organisation des actions. Originaire de Québec, Jacob avait déménagé à Montréal pour faire ses études en enseignement au secondaire à la fin des années 1990. À l'été 2007, il retournait s'établir à Québec.

³⁴ Les relations étaient déjà « tendues » entre plusieurs membres de chaque coalition. Tout d'abord, plusieurs militants se connaissent, parce qu'ils ont déjà participé à des manifestations ensemble. Certains militants de Québec pour la Paix n'ont pas envie de collaborer avec les militants de Guerre à la guerre, parce qu'ils sont en désaccord avec des actions qu'ils avaient posées dans le passé, comme lancer des balles de neige sur les policiers. Aussi, en lançant la Coalition et l'appel à la manifestation, les militants de Guerre à la guerre « court-circuitaient » Québec pour la Paix, qui avait aussi prévu faire de la mobilisation pour le 22 juin, mais qui n'en était pas encore rendu là dans son échéancier de travail : Guerre à la guerre les forçait donc à se positionner face à eux.

Entrée dans la Coalition

Lorsqu'une nouvelle personne cherche à devenir membre du groupe, parce qu'elle se sent interpellée par ses actions, elle devra passer par un processus souvent long de construction de son capital militant pour gagner la confiance des autres. La plupart du temps, l'information sur le groupe lui sera arrivée par des amis d'amis (bouche à oreille), ou principalement, par la présence à une action telle une manifestation. À la fin des manifestations, en général, les organisateurs crient la date et l'heure de la prochaine assemblée générale pour inviter les gens présents. Mais il ne suffit pas de se présenter à une seule réunion et d'y assister de façon passive pour être reconnu comme militant anticapitaliste. Gilbert Matto explique le long processus par lequel passent les nouveaux :

« Souvent, les nouveaux arrivent pis ils sont racistes, disons envers les Indiens, pis là ils se font taper dessus. Mais quand ils se font taper dessus, c'est par des individus, pas par un groupe au complet... Alors après, ils en reparlent avec un autre, qui lui dit « ben, t'aurais peut-être pas du dire ça, c'est normal que ça l'ait fâché... » pis il lui explique pourquoi... [...] Les individus qui prennent des tâches et qui les font finissent par avoir un certain sentiment d'appartenance, parce que quand les gens te respectent parce qu'ils savent que tu vas faire ce que tu dis que tu vas faire, ben, il y a une dynamique de respect qui se crée, une espèce d'alliance qui se crée entre les individus. »

Pour Jacob :

« Ça demande de déconstruire les relations qu'on a avec la police, avec l'État, les relations personnelles hommes/femmes, et plein d'autres automatismes qu'on a... Dans les dernières années, ça a été intense les remises en question que je me suis faites, j'ai remis en question beaucoup de choses... C'est remettre en question la trajectoire qu'on s'était donné, « bon je vais finir l'Université pis je vais me trouver une job, m'installer, avoir une job *steady* ». J'avais pas encore vu à quel point vivre selon ses valeurs ça pouvait vraiment te remettre en question. Il y a beaucoup de choses qui sont vues comme normales dans la société en général, par rapport au travail... (Comment ça se passe la déconstruction dont tu parles?) J'ai remarqué que quand il y a quelque chose qui devient une

évidence pour toi, les gens sont tannés de le répéter. Ça fait que tu vois des gens qui ont des comportements que tu comprends pas trop, pis là il y a des situations où moi j'aurais aimé qu'on verbalise plus, que les gens disent « moi je fais telle chose parce que j'ai telle valeur ». Au début, c'est beaucoup d'observation, de lecture, de discussions. Il y a des gens radicaux qui sont prêts à entrer en contact avec les nouveaux. »

Découvrir ce monde de sens très politisé, pour Jacob, comme pour plusieurs autres militants, a impliqué une série de remises en question sur des pratiques quotidiennes intériorisées depuis longtemps. Par ailleurs, l'expérience de Jacob pour intégrer la Coalition Guerre à la guerre montre que la « nouveauté du nouveau » ne se définit pas uniquement en relation avec le groupe que le nouveau cherche à intégrer, mais surtout avec le milieu militant radical en général. L'expérience de militantisme que Jacob avait accumulée à Montréal avant d'entrer dans la Coalition a été déterminante dans la poursuite de son implication :

« Je fais pas partie du milieu étudiant de Québec, je participe à la Coalition depuis que je viens d'arriver. Je vois dans ce groupe-là des dynamiques incroyables, moi ça me fait capoter, c'est lourd, on dirait qu'il y a des dynamiques personnelles accumulées... Pour un nouveau, ça doit pas être facile de rentrer... Moi je suis pas un vieux qui connaît tout, mais quand même, je pense que j'aurais crissé mon camp de ce groupe-là si j'avais pas eu une certaine expérience avant. Les AG sont lourdes, même pendant la marche, ça a été l'enfer... Beaucoup de gens disent que Québec c'est un petit milieu, ça doit pas aider... »

Ainsi, Jacob a su s'intégrer très rapidement au Collectif, grâce à son capital accumulé à travers sa participation à d'autres groupes antérieurement, qui lui a aussi permis d'être reconnu comme un militant efficace. Comme François le montre, lorsqu'un nouveau arrive, il est important qu'il démontre sa fiabilité :

« Certains militants vont être là de façon plus sérieuse que d'autres, certains ont plus de crédibilité que d'autres. C'est plate, mais c'est souvent basé sur l'expérience du passé, la personne est-elle

strictement une grande gueule qui jase, fera-t-elle ses mandats... Tsé, mettons que le gars si y a quelque chose qui brasse pis qu'il brasse, tu le vois, c'est pas de la *bullshit*. »

En somme, lorsqu'un nouveau entre dans un groupe de militants anticapitalistes, il apprend des militants plus anciens les problèmes récurrents au groupe et les stratégies pour y faire face. De plus, par l'expérimentation des manifestations, de la mobilisation, des assemblées générales, la lecture des courriels transitant sur la liste, le nouveau développe un goût et des habiletés pour certaines tâches, par exemple les médias, les communications, les finances ou la mobilisation. Les plus anciens viennent à connaître leurs préférences, et n'acceptent plus n'importe quelle tâche comme ils le faisaient au début. Donc, au départ, moins de choix s'offre au nouveau : il doit d'abord faire ses preuves.

Sortie de la Coalition et possibilités de carrières

Pour presque tous les militants, être membre d'un groupe anticapitaliste ne constitue pas l'occupation ni le rôle principal. Ainsi, l'implication politique est soumise aux aléas des demandes exercées par l'occupation principale, généralement le travail. Lorsque le militant est étudiant, il lui est beaucoup plus facile de laisser ses cours de côté durant une période de temps définie pour se consacrer uniquement à l'organisation d'un événement, par exemple lors des grèves étudiantes, que lorsqu'il a des responsabilités (et surtout un horaire) de travailleur. De plus, en général, lorsque les études sont terminées, le militant « doit » devenir autonome financièrement pour subvenir à ses besoins, s'il ne l'est pas déjà. Ceci ayant pour conséquence que, quand la fin des études se présente, soit l'étudiant cesse de militer, souvent par manque de temps, soit il développe une perspective sur les différents emplois corrects pour un militant. Dans la Coalition Guerre à la guerre, quatre différentes possibilités de carrière sont disponibles et investies par les militants : 1) le travail à l'extérieur du monde militant : deux possibilités : A) travail valorisant, qu'on aime, ou bien B)

travail temporaire qu'on se permet de quitter dès que des demandes de militantisme deviennent pressantes; 2) le travail à l'intérieur du milieu militant : deux possibilités : A) le travail politiquement orienté (communautaire, syndical); B) le travail dans une coopérative autogérée. Les divisions auraient pu être faites autrement car, comme nous le verrons, plusieurs zones de tensions se font sentir entre plusieurs frontières, qui se chevauchent, notamment : communautaire/radical, autogestion/communautaire, travail = militantisme/travail \neq militantisme, etc. Je pense toutefois que cette classification reste la plus simple et permettra d'illustrer les différentes zones de conflits.

Tout d'abord, la possibilité de travail à l'extérieur du monde militant est la plus fréquente. Pour tous les militants qui sélectionnent cette possibilité, sauf pour Gilbert Matto, qui est le seul exemple de la possibilité B, ce choix revient à trouver un emploi dans leur domaine d'études. Pour les militants qui veulent continuer à s'engager personnellement dans leur travail, les options à l'intérieur du monde militant sont de travailler dans le communautaire, ou de travailler dans une coopérative autogérée. Le communautaire, qui offre en général des conditions de travail moins enviables et plus difficiles, est souvent critiqué par certains militants qui travaillent à l'extérieur du monde militant parce que cette possibilité implique la plupart du temps de cesser de militer dans les groupes anticapitalistes. Je reviendrai sur les zones de tension entre le communautaire, le travail à l'extérieur du monde militant et le travail en coopérative autogérée dans le chapitre 4. Pour l'instant, il importe seulement de jeter un regard sur les différents moments possibles de sortie du groupe et les possibilités de carrières.

Nombre de personnes quittent le milieu militant parce qu'ils s'y sont épuisés : ils sont entrés dans le milieu militant avec l'idée de changer le monde, et ont travaillé des dizaines d'heures par semaine pour organiser des manifestations et autres actions pendant quelques mois ou quelques années. Puis, ils se retrouvent physiquement fatigués, en déprivation de sommeil, complètement épuisés, et

constatent en même temps que leurs efforts n'ont, au mieux, presque rien changé. C'est pourquoi une des mises en garde que les plus anciens militants font aux nouveaux est d'apprendre à gérer leur temps, gérer leur énergie et prioriser les actions. Ainsi, ils doivent apprendre à tracer une ligne entre le militantisme « qu'il faut faire parce qu'on n'a pas le choix » et celui qui entraînera une fatigue et un épuisement qui n'en valent pas la peine, comme le montre Violette :

« Y a du monde que j'ai vus qui ont comme commencé à militer pis ils sont partis en fous, tout à coup ils voulaient tout le temps faire toutes les tâches, pis, moi je me souviens d'avoir dit à du monde : « C'est pas important de tout faire maintenant, ce qui est important c'est de militer longtemps ». Pis il y a du monde qui se sont brûlés, du monde qui se sont écoeurés parce que ça avançait pas assez vite par rapport à l'énergie qu'ils mettaient... Pis ça, je pense que c'est dommage, à la fois pour eux ... qui vont s'être brûlés pis qui j'imagine garderont pas les plus beaux souvenirs de ça... Pis ils sont désillusionnés pis c'est pas le fun d'être déçu... Fait que après des gros *rush* comme après le Sommet des Amériques, y a beaucoup de monde qui était vraiment brûlé... Pis, peut-être que c'était nécessaire d'en faire autant... certainement que c'était nécessaire, mais, moi je me dis toujours que c'est quand même possible de... je sais pas, de bien gérer tout ça... »

Souvent, cette fatigue physique est exacerbée par les « *downs* » qui sont vécus collectivement après les gros événements, comme après le Sommet des Amériques, ou même après le 22 juin. Plusieurs militants ont exprimé en entrevue, comme le fait ici Philippe, que lorsqu'il n'y a pas d'action collective à organiser, les gens dépriment et deviennent « cannibales » :

« quand y a un ennemi à combattre, on est très solidaires, et quand la nécessité de s'unir est plus là, le milieu devient cannibal... Y a des chicanes, des conflits... Tout ça c'est lié au fait que surtout, l'année du Sommet, les activistes radicaux se sont beaucoup unis, au sens où on étudiait ensemble, on travaillait ensemble, on militait ensemble, on couchait ensemble, vivait, sortait... C'était trop de proximité, qui a fait que quand les conflits ont commencé à éclater, ça a été une escalade : lui est trop mou, l'autre est pas assez cohérent, patriarcal... Y a des amitiés qui se sont brisées... »

D'autres considérations peuvent faire en sorte que des militants sortent du milieu militant. L'une d'entre elles est lorsque les conséquences des actions des militants deviennent plus sérieuses. Pour François, c'est la provenance socioéconomique des militants qui indique qui sera fiable ou non dans les moments critiques :

« Tu te rends compte que dans les milieux anars³⁵ t'as des anars hyperscolarisés, hyperculturellement développés, hyperréseautés, fait que même si tu fais ton show de boucane pis que tu te fais arrêter, il y a pas *full* de stress, c'est papa-maman qui vont te sortir de taule. Ça c'est le genre de truc... C'est pas tout le monde qui est comme ça, mais c'est un peu une dynamique comme ça. Nécessairement quand t'as un capital un peu plus développé, c'est ça que je critique un peu dans le milieu *anar*, c'est pas un problème en soi, d'avoir de la culture pis des moyens financiers, j'ai aucun problème avec ça, mais c'est que quand tu vois qu'il y a de la pression intense, tu vois, à partir de la provenance sociale, qui qui casse, qui qui casse pas. »

Il y a donc plusieurs moments de tension où des membres finissent par quitter le milieu militant, et il devient plus complexe de comprendre comment les personnes arrivent à y rester. Hannerz apporte un point très pertinent, qui pourrait peut-être expliquer pourquoi les personnes qui s'impliquent dans le milieu anarchiste sont jeunes et que pour la plupart, ils cessent de s'impliquer lorsqu'ils ont des enfants. Il avance que « [...] the stronger, more inclusive subcultures are those who can draw on, and integrate, larger segments of the role repertoire, [...] some subcultures remain weak because they draw on a shared involvement only in some limited field of activity » (1992 : p. 72-73). Effectivement, la participation dans le milieu anarchiste se base sur un répertoire d'activités assez étroit, et intègre peu de rôles du répertoire typique ou attendu

³⁵ Diminutif d'« anarchistes ». Utilisé comme nom ou adjectif (« Les *Anars* », ou « La communauté *anar* »), toujours en référence à des personnes et rarement à des noms communs (on dira « une fête *d'Anars* » et rarement ou jamais « une fête *anar* »), par des militants du « milieu *anar* » entre eux (et jamais par des militants de l'extérieur). C'est donc un terme avec une connotation positive, qui marque l'acceptation dans le groupe de celui dont on dit qu'il est « *anar* ». Il peut même, pour les nouveaux, représenter un idéal à atteindre, de faire dire de soi qu'on est « *anar* ».

d'un travailleur en société. Donc, la pratique anarchiste devient une activité secondaire aux occupations nécessaires à la survie dans une société complexe, et il est très souvent possible qu'une personne n'arrive plus à maintenir une telle pratique lorsque sa quantité de temps libre diminue. Néanmoins, pour certains militants, l'implication politique constitue l'activité principale, autour de laquelle les autres sont agencées.

Le militant *hardcore*

Dans Guerre à la Guerre, Gilbert Matto exerce une influence symbolique significative sur les autres militants. Ceci ne veut pas dire qu'il soit le « chef » du groupe, ni même un *leader* charismatique³⁶, mais simplement, que chaque membre du groupe interrogé a spontanément fait allusion à lui en entrevue. Il représente le militant pur et dur, le « vrai anarchiste », qui peut être admiré, critiqué, craint, où encore dont l'implication est vue comme difficile à réaliser. Dans le prochain passage, Philippe explique comment il a choisi son emploi lorsqu'il a terminé sa maîtrise en science politique, et comment la perspective de Gilbert Matto sur le travail a transformé la sienne :

« J'avais 3 objectifs, avoir une job qui allait pas trop me placer en contradiction avec mes convictions, que j'allais pouvoir faire ma job la conscience tranquille, d'être heureux dans ma job, pis d'avoir du temps. Pis je m'étais dit sinon, je me trouve une job poche, qui me demande pas trop de temps, pis qui me laisse faire ce que je veux à l'extérieur. Gilbert Matto, c'est comme ça qu'il vit ça. Les jobs qu'il a eues dans les dernières années c'est de l'ostie de marde, le gars est végétarien pis il passe son temps à servir des *smoked meat*... En

³⁶ Cette distinction entre « influence symbolique » et chef ou *leader* est faite expressément parce que les militants anticapitalistes s'opposent à toute domination : la présence de chef est ce qu'ils cherchent à combattre. Par contre, ils sont très sensibles (et ce, au moins depuis la publication du texte historique de Jo Freeman, *The Tyranny of Structurelessness*, 1970) à la présence de « pouvoir informel », qui est justement le pouvoir exercé par un individu sur les autres sans qu'il occupe officiellement une position de pouvoir. Ainsi, cette relation particulière entre Gilbert Matto et les autres membres du groupe gagne, à mon sens, à être définie comme une influence symbolique plutôt que comme un pouvoir informel, dont la connotation péjorative empêche de voir les effets réels de l'implication politique de Gilbert Matto (le travail acharné permettant d'accomplir beaucoup de travail dans les périodes critiques en est peut-être le principal).

même temps, il attend tellement rien de sa job, que s'il veut pas y aller, il y va pas. Si y a besoin de crisser sa job là parce qu'il veut avoir 4 semaines pour mobiliser corps et âme, il va le faire. En fait Gilbert Matto le vit d'une façon tellement *hardcore* que tu peux pas demander ça à tout le monde. Des fois tu en viens à un stade où tu voudrais gagner plus que 15 000\$ par année. Le monde qui veulent avoir des enfants... Gilbert Matto et sa copine³⁷, le mode de vie qu'ils ont, tu peux pas demander ça au monde... Eux, le militantisme... Moi c'est une dynamique que j'ai vécue mais à certaines périodes. Avant le Sommet, ben tout passe après le Sommet : les études, l'amour... Pis le 22 juin, c'était un peu ça aussi... »

Gilbert Matto a terminé un baccalauréat en informatique, et il pourrait se trouver rapidement un emploi très payant. Pourtant, il travaille à temps plein dans une cuisine de *fast-food*. Pour Gilbert Matto, il est impératif de ne pas aimer sa *job*, et même dangereux de le faire :

« Si je consomme, que je travaille 40h semaine, que je bois, ou fume pour oublier mes problèmes, je fais juste donner encore plus d'argent à un État qui va devenir de plus en plus totalitaire, donc ça fait aucun sens pour moi. Je veux pas vivre dans une société comme ça, l'organisation sociale est censée être quelque chose qui aide les individus, pas qui les détruit, je pense que l'être humain mérite mieux que ça. [...] Je trouve que c'est juste incohérent d'aimer sa *job*, c'est un non-sens, trouver une *job* confortable, ça fait que tu veux pas la lâcher, tu as de l'argent pis tu sais plus quoi en faire, pis il y a des besoins que normalement tu comblerais avec du temps que là tu combles avec de l'argent. Je trouve vraiment que ça donne beaucoup de force au capital de trouver une *job* à temps plein [...] C'est la moindre cohérence théorique de vouloir travailler un [minimum] pour pouvoir militer un maximum. Philosophiquement, ça fait plus de sens de vouloir détruire un système que de l'encourager. »

À l'été 2005, Gilbert Matto est arrêté dans une manifestation aux États-Unis. Il passe quelques jours dans une prison américaine, et fait violemment l'expérience de ce que veut dire « totalitaire » :

³⁷ Je n'ai malheureusement pas réussi à obtenir d'entrevue avec cette militante, Christine, qui était plutôt réticente à mon entrée dans le groupe.

« Le milieu carcéral américain, c'est de la torture, point... Il y a pas de siège rembourré dans aucune des cellules, ils ferment pas les lumières la nuit, l'air climatisé est à 18, tu gèles ben raide, ils t'enlèvent tes souliers parce que tu pourrais te pendre avec les lacets, ils t'enlèvent tout, ils se ramassent pour que tu sois complètement nu, c'est juste une torture. Je parlais pas très bien anglais, et quand les policiers posent une question et que tu réponds pas la bonne chose, et que tu reçois des coups de poing sur la gueule, c'est un peu frustrant, tu les mérites pas vraiment et tu comprends même pas... Je savais même pas de quoi ils m'accusaient... C'est un État beaucoup plus totalitaire que n'importe où dans le monde, loin du fascisme mais tout de même totalitaire. Quand les policiers qui te tapent sur la gueule te rient dans face, te menotent pour te taper dessus... »

Pour la plupart des militants, l'implication politique reste une activité secondaire et subordonnée aux impératifs de leur occupation principale (études ou travail), alors que pour Gilbert Matto, militer est l'activité principale à laquelle doivent se soumettre le travail et toutes ses autres activités.

Gilbert Matto apparaît comme le cas typique de militant *hardcore* dans le milieu anticapitaliste de Québec, parce qu'il organise sa vie autour de l'action politique. À Montréal, on retrouve ce type de militants dans une plus grande proportion. En effet, en me basant sur mon expérience personnelle d'amitié avec certains membres du milieu, je constate qu'il y a quelques militants qui placent l'activisme au centre de leur vie et qui, à partir de là, calculent le nombre d'heures minimal qu'ils doivent travailler pour couvrir leurs dépenses. Ces dernières comprennent principalement le loyer³⁸ et la nourriture. Pour les militants « encore plus *hardcore* », ils pratiquent le *dumpster-diving*³⁹, qui est

³⁸ Les anarchistes montréalais vivent pour la plupart en appartement, qu'ils partagent souvent à plusieurs (parfois jusqu'à 5 ou 6 personnes).

³⁹ *Dumpster-diving* : pratique qui consiste à visiter les poubelles des fruiteries, marchés et épiceries, ainsi que les grands dépôts de fruits et légumes tel le marché central à Montréal, pour en retirer la nourriture encore comestible. 50% des denrées alimentaires produites sur Terre seraient jetées, ce qui constitue un gaspillage intolérable pour les militants, connaissant les famines et les crises alimentaires dans le monde. La majorité des aliments trouvés dans les grands containers dans lesquels plongent les militants est encore comestible. Bien sûr, la récolte de ces denrées périssables nécessite une organisation collective : bien connaître les horaires de mise aux ordures des aliments de chaque magasin, pour aller les chercher dès qu'ils y sont mis, planifier un trajet ordonné de récolte qui assure un maximum de fraîcheur mais aussi d'efficacité dans les

gratuit, mis à part les coûts liés à l'usage d'une voiture pour se rendre. Chez les militants pour qui l'activité militante est la priorité, j'ai pu observer deux tendances dans leurs pratiques de travail rémunéré. La première est celle de Gilbert Matto, qui occupe un emploi non-spécialisé qu'il peut quitter à tout moment. Beaucoup de militants de Montréal ont des emplois saisonniers, notamment la cueillette de fruits dans l'Ouest canadien. Cette tendance ressemble beaucoup à celle des étudiants, qui travaillent à temps plein durant l'été et qui accumulent durant cette période une bonne partie de l'argent nécessaire pour couvrir leurs dépenses de l'année à venir. La deuxième tendance est celle par laquelle le militant calcule, à partir des revenus nécessaires pour payer ses dépenses, le nombre d'heures qu'il doit travailler par semaine. La régularité de l'horaire dans cette tendance peut rapidement devenir chez certains une contrainte pour leurs activités politiques, et certains transféreront alors vers la première tendance pour rester maîtres de leur horaire.

Conclusion

Ce chapitre a tenté de répondre aux questions suivantes : comment les militants en sont-ils venus à s'impliquer dans la Coalition Guerre à la guerre? Comment les groupes temporaires ont-ils été créés? Pour analyser cette interrogation, des schémas ont été présentés, qui montrent les pratiques militantes des personnes et leurs transformations dans le temps, ainsi que la formation des groupes. On a pu constater que quelquefois, les groupes anticapitalistes sont formés en se différenciant de groupes que les militants jugent trop mous ou trop *réfos* (CASA vs OQP). Plus souvent, ils se sont formés entre des militants qui se connaissaient déjà et qui voulaient combler l'« absence de perspective radicale à Québec » (La Rixe, Piranha).

déplacements, connaître les risques de certains endroits et les stratégies pour les minimiser (aller le soir, toujours en groupe, ...). L'hiver et les saisons fraîches sont de meilleurs moments pour la pratique du *dumpster-diving*, puisque les aliments se conservent plus longtemps.

À travers les trajectoires décrites dans ce chapitre, il a été possible de comprendre quelles ont été les positions objectives occupées dans l'espace social militant, pour reprendre une expression de Bourdieu, par les militants de Guerre à la guerre. La succession logique des positions occupées permet de voir comment les militants de sont « radicalisés », en passant de groupes plus institutionnalisés comme les associations étudiantes scolaires, à des groupes moins institutionnalisés mais toujours situés dans une institution, comme le Collectif de Minuit, à finalement des groupes temporaires situés cette fois à l'extérieur du milieu institutionnel, comme la CASA, Piranha ou la Coalition Guerre à la guerre. Par la participation à ces mêmes groupes, les militants en sont venus, dans le temps, à se construire un répertoire de sens commun.

La trajectoire typique des militants consiste à être originaire d'une région et d'avoir déménagé à Québec pour étudier au cégep ou à l'Université. Ensuite, l'étudiant s'implique dans son association étudiante ou dans des groupes déjà organisés et souvent institutionnalisés contre des événements ponctuels particuliers, tels le Sommet des Amériques de 2001 ou encore les grèves étudiantes (1996, mais surtout celle de 2005). Dans ces grands événements, ce ne sont pas seulement les futurs membres de Guerre à la guerre qui s'impliquent, mais bien une grande partie des étudiants. À travers l'organisation de ces mobilisations, certains étudiants passent beaucoup de temps ensemble, créant ainsi des alliances très fortes entre eux. Comme Philippe le dit, ils deviennent amis, forment des couples, sont colocataires, étudient ensemble, etc. Lorsque les actions prennent fin, ayant particulièrement aimé l'expérience, ils commencent à s'ennuyer, et ont envie de continuer à militer. L'expérience qu'ils ont acquise dans les groupes plus permanents et par la pratique des activités militantes est réinvestie dans la création de nouveaux groupes autonomes, cette fois non liés à l'institution scolaire qu'ils fréquentent, bien que la plupart des militants se soient rencontrés préalablement dans ce contexte.

Une des particularités des militants anticapitalistes de Guerre à la guerre est qu'ils voient leur lutte toujours dirigée contre le même ennemi, qui a plusieurs avatars, mais qui est toujours perçu comme étant la souche unique des problèmes : le Capitalisme. Comment les militants construisent-ils le Capitalisme comme source unique des problèmes? Comment en viennent-ils à définir certains types d'actions comme étant « radicales », et comme constituant des solutions adéquates et qui ont pour effet de détruire (ou du moins nuire) au Capitalisme? Les militants apprennent à voir le monde en ces termes d'opposition au Capitalisme par un processus interactif d'apprentissage, processus qui sera l'objet du prochain chapitre.

Chapitre 3 Transformation de soi et radicalisation politique

Habituellement, les nouveaux, souvent, quand ils arrivent, ils sont juste un peu naïfs. Je dirais qu'il y a un long processus d'apprentissage, parce que l'anarchie, c'est une idéologie qui est très très très très très demandante... Il y a vraiment beaucoup de critères à respecter, beaucoup de choses à apprendre... C'est vraiment un long processus de formation...
(Gilbert Matto)

Introduction

Donc, dans ce chapitre, je montrerai tout d'abord qu'un processus de radicalisation politique s'est opéré chez les membres de la Coalition, dont j'analyserai les trois étapes en m'appuyant sur les travaux de Becker (1963 [1985]). Ce processus consiste en fait en une construction nouvelle de sens, qui a permis aux membres de la Coalition de développer les croyances, le vocabulaire et les pratiques significatives nécessaires à leur pleine présentation de soi comme militants anticapitalistes (Goffman, 1959). Puis, je tenterai de répondre à la question : quel *type* de personne est susceptible de vivre ce processus de radicalisation politique? Pour ce faire, l'accent sera mis sur la trajectoire typique des agents sociaux étudiés, qui forme la condition objective la plus probable de l'expérience du processus de radicalisation politique, qui n'est pas réparti « également » dans la population. Par la suite, le processus d'entrée dans le groupe, pour l'aspirant militant, sera exploré, en montrant d'abord comment l'intérêt pour entrer dans le groupe se construit, puis en cernant mieux les pratiques de recrutement, de sélection et de rétention des nouveaux par les plus anciens, tel que le montre Jancowski (1991 : p. 47-59). Les pratiques de différenciation de certaines catégories de membres seront également abordées.

Selon Berger et Luckmann, devenir membre d'un groupe militant anticapitaliste est un processus de socialisation secondaire, qui est la résultante d'une distribution sociale du savoir et qui se trouve donc dans les sociétés où l'on retrouve une certaine division du travail :

« secondary socialization is acquisition of role-specific knowledge, the roles being directly or indirectly rooted in the division of labor. [...] Secondary socialization requires the acquisition of role-specific vocabularies, which means, for one thing, the internalization of semantic fields structuring routine interpretations and conduct within an institutional area. At the same time « tacit understandings », evaluations and affective colorations of these semantic fields are also acquired. The « subworlds » internalized in secondary socialization are generally partial realities in contrast to the « baseworld » acquired in the primary socialization. » (1967 : p. 138)

Mais l'acquisition de la socialisation secondaire n'a souvent pas besoin d'un très haut niveau d'engagement affectif de la part de la personne : en fait, très souvent, ces processus secondaires de socialisation permettent l'apprentissage rationnel et pragmatique d'un ensemble de savoir nécessaire au rôle à accomplir. Quelquefois, par contre, des techniques particulières doivent être développées pour créer ce que les auteurs appellent « a higher degree of identification and inevitability » (p. 144), nécessaire pour certains types de rôles, tel celui du révolutionnaire professionnel. Pour les auteurs, la nécessité de cette identification tient à l'importance de l'engagement personnel requis pour le mouvement. Ils avancent que la socialisation secondaire, dans un tel cas, comme dans celui du personnel religieux, tend à répliquer le caractère de la socialisation primaire, en faisant des membres initiateurs des *significant others* au même titre que ceux imposés à la personne au cours de sa socialisation primaire. La charge affective vécue envers eux a l'effet d'augmenter l'engagement, en rendant possible le don de soi à l'activité politique (p. 145). Une des circonstances pouvant rendre nécessaire cette intensification de l'engagement dans un processus de socialisation secondaire est pour Berger et Luckmann la « competition between the reality-defining personnel of various institutions. In the case of revolutionary training the intrinsic problem is the socialization of the individual in a counter-definition of reality-counter, that is, to the definitions of the « official » legitimators of the society » (p. 145).

Processus de radicalisation politique

Les militants de Guerre à la guerre sont passés par trois étapes d'apprentissage, à travers lesquelles ils ont incorporé, entre bien autres choses, les croyances et le vocabulaire, et ont développé l'habitude des pratiques militantes. À la façon de Becker (1963 [1985]), je propose un cheminement par étapes pour expliquer la transformation de la personne et son intégration vers le milieu anticapitaliste de la ville de Québec. L'explication de la transformation de soi par le passage par une phase liminale, tel que théorisé par Turner (1969), ne m'apparaît pas rendre compte adéquatement du processus vécu par les militants anticapitalistes. En effet, les entités liminales, pour Turner, ne possèdent rien, n'ont ni statut, ni rôle, adoptent un comportement passif et humble, obéissent implicitement aux demandes de la situation de transition et développent entre eux une camaraderie et un égalitarisme intenses (p. 95). De plus, la phase liminale est un moment *in and out of time* (p. 96). Pour les militants, la transition se fait sur une période de temps en général beaucoup plus longue, et la transformation s'opère à travers les rôles qu'ils occupent et les activités qu'ils font durant cette période. De plus, il n'y a pas que deux états possibles, qui seraient *avant* et *après* une phase liminale assurant la transition entre les deux. Devenir militant anticapitaliste, et membre d'un groupe anticapitaliste, est un processus social d'apprentissage et d'interaction. À la limite, on pourrait peut-être dire que les moments dont parle entre autres Philippe, c'est-à-dire les mois ou les semaines qui précèdent les grands événements et où les militants font tout ensemble, sont des moments « à l'extérieur du temps » caractéristiques d'une certaine phase transitionnelle ou liminale. Ceci pourrait aussi permettre de penser le groupe comme une *Communitas* existentielle, dont les frontières sont produites par une nécessaire définition d'une menace et d'un danger externes à combattre (p. 154). Quoiqu'il en soit, le processus séquentiel d'apprentissage de carrière décrit par Becker m'apparaît plus éclairant pour fournir des pistes de réflexion pertinentes sur les trajectoires des militants.

Comme le montre Becker, les individus qui deviennent fumeurs de marijuana ne sont pas des types de personnes particulières présentant des prédispositions ou encore qui seraient animées par des motivations psychologiques qui expliqueraient leur comportement déviant. Pour lui, il faut poser l'hypothèse qu'il existe un type de conduite auquel les gens sont susceptibles de se livrer lorsque certaines circonstances sont réunies. D'ailleurs, ces propositions psychologiques ne rendent pas compte de façon satisfaisante des variations dans le temps de l'usage de la marijuana par une même personne, ni des comportements des personnes ne présentant pas le trait psychologique supposément distinct (p. 66-67). Ce que propose l'auteur est que les personnes deviennent fumeuses de marijuana parce qu'elles passent par un processus d'apprentissage, après avoir été en mesure d'essayer la drogue une première fois par des contacts sociaux dans un groupe où la drogue était disponible. Contrairement à ce qui est couramment répandu, l'usage de la marijuana pour planer est la conséquence d'un apprentissage, où la personne doit apprendre la technique pour fumer, apprendre à percevoir les effets de la drogue et finalement, apprendre à en apprécier les effets. Les séquences de comportements se développent dans le temps, en fonction d'étapes définies, et les causes des comportements n'opèrent pas toutes en même temps. Sans cette séquence d'apprentissage, il est peu probable qu'une personne fume de la marijuana pour le plaisir (Becker, 1985 : p. 64-82).

De la même manière, devenir membre d'un groupe anticapitaliste nécessite un apprentissage social qui permet à la personne de penser que l'action politique privilégiée par le groupe est la plus efficace pour atteindre l'effet de détruire, ou du moins de nuire, au capitalisme. Ce processus d'apprentissage est essentiel pour que les militants jugent prioritaire de se libérer du temps pour accomplir le travail nécessaire à la réalisation de leurs activités. Contrairement à ce qu'on peut penser, les militants anticapitalistes fournissent un nombre d'heures considérable dans le milieu, que ce soit pour la préparation d'actions par la

fabrication d'affiches, ou encore l'affichage, la préparation de réunions, la réalisation de sites internet, les contacts avec d'autres groupes, la participation à des réunions interminables, les déplacements entre différentes villes pour participer à des réunions ou participer à des manifestations en solidarité avec d'autres groupes, l'écriture de pamphlets et dépliants informatifs, leur impression et distribution, la préparation et la réalisation d'ateliers d'éducation populaire, d'entrevues avec les médias, les contacts avec les médias, l'organisation et la participation à des soirées-bénéfices en solidarité avec des groupes d'ailleurs, la projections de films et documentaires, l'organisation et la participation à des conférences données par des militants ou professeurs, ou à des spectacles de musique, etc. Sans compter les déplacements entre tous les lieux impliqués, qui comptent eux aussi pour une partie du temps consacré à la militance, et qui peuvent parfois être assez longs, considérant que la plupart des militants ne disposent pas de voiture.

Donc, le processus d'apprentissage social que je propose se fait, à l'instar de celui de Becker, en trois étapes, et il m'apparaît nécessaire pour qu'une personne s'implique de façon assez importante pour organiser des activités politiques (par opposition à simplement participer à une activité politique, par exemple une manifestation). Ce processus n'est ni linéaire, ni téléologique : à chacune des étapes, la personne fait des choix, négocie avec elle-même si elle continue dans son apprentissage ou si elle quitte la séquence. Il est toujours possible de quitter cet apprentissage en s'éloignant des membres plus anciens, ou encore en restant ami avec eux mais en conservant des désaccords sur certains sujets, qui empêchent l'implication de la personne dans les activités du groupe. D'autres raisons peuvent expliquer les départs, tel le manque de temps. Même si les étapes sont ordonnées et ne peuvent être agencées dans une autre séquence que celle que je propose, l'apprentissage réalisé lors d'une étape ne garantit en rien que la personne en viendra à faire partie du noyau organisateur d'un groupe anticapitaliste. De plus, chacune des étapes est essentielle à un certain moment de la trajectoire, mais une fois que l'apprentissage de cette étape est fait, elle

n'est plus un enjeu pour la poursuite du processus. Comme on le verra dans le chapitre suivant, l'apprentissage de cette séquence d'étapes est une condition nécessaire mais non suffisante pour expliquer l'implication militante assidue. Par ailleurs, ces étapes ne se présentent pas nécessairement au même moment dans la trajectoire d'une personne, et il n'y a pas non plus de durée fixe pour le passage à travers une étape. Ceci implique à la fois que les étapes peuvent se succéder très rapidement à l'intérieur d'un court laps de temps, ou encore s'enchaîner sur plusieurs années. Aussi, la fin d'une étape n'est pas très précise dans le temps, et se confond souvent avec le début de la suivante, ceci étant vrai seulement dans les cas où il y a effectivement passage à l'étape subséquente. Dans les cas où la personne abandonne le processus, on pourrait comprendre qu'elle n'a pas incorporé suffisamment le monde de sens sous-tendu par cet apprentissage.

Dans les entretiens que j'ai réalisés, j'ai centré mon attention sur l'expérience personnelle des militants, afin de comprendre comment ils en sont venus à développer le monde de sens qui rendait possible leur implication active dans l'organisation d'activités militantes radicales. J'ai aussi cherché à comprendre comment se définissait une activité militante radicale, et comment elle se distinguait d'une activité non-radical pour eux, ce qui fera l'objet du chapitre quatre.

J'ai utilisé, pour construire ce processus en trois étapes, la méthode de l'induction analytique, telle que la définit Becker (2002) :

« Cette méthode exige que *chaque cas* recueilli dans l'enquête confirme l'hypothèse. Si le chercheur rencontre un cas qui ne la confirme pas, il doit reformuler l'hypothèse pour qu'elle concorde avec le cas qui a infirmé l'idée initiale. » (p. 67)

Becker va même plus loin :

« Il n'est pas nécessaire de voir concrètement un cas négatif pour l'utiliser ainsi. [...] il suffit alors de pouvoir le penser. Si l'on se trompe, [...] ce n'est pas un drame. Il vaut mieux y avoir pensé [...] C'est la raison pour laquelle Hugues⁴⁰ et d'autres lisaient des romans avec une telle avidité. [...] il est possible qu'à la lecture d'une de leurs descriptions méticuleuses nous trouvions un exemple qui contredise l'une de nos théories. » (2002 : p. 320)

Ainsi, « un seul cas déviant est aussi efficace qu'une centaine pour démontrer que la théorie n'a pas pris en compte certaines possibilités importantes » (Becker, 2002 : p. 300) a été le leitmotiv qui a accompagné la création du processus pour apprendre à devenir un membre actif d'un groupe de militants anticapitalistes.

L'action comme possibilité

Beaucoup de gens ne pensent pas qu'il peuvent, par leurs actions, avoir un impact sur le monde. En conséquence, il est impossible pour eux de penser que de s'impliquer dans un groupe de militants est une activité qui en vaut la peine, et qui mérite que l'on y consacre du temps. La première étape nécessaire pour devenir membre d'un groupe de militants anticapitalistes consiste donc à apprendre qu'il est possible d'agir sur le monde par l'action politique. C'est une condition nécessaire, mais non suffisante, pour arriver un jour à s'impliquer dans un groupe anticapitaliste. Cet apprentissage peut se faire de diverses manières, et à des moments très divers dans leur parcours de vie. Pour la plupart, le processus commence lorsqu'ils sont à l'école secondaire ou au cégep, lorsqu'ils se découvrent un intérêt ou des habiletés pour les activités d'implication parascolaires. Cette expérience, nouvelle pour certains, se manifeste par une rupture avec un sentiment d'impuissance. Ils comprennent alors que l'implication est possible et, pour certains, qu'elle peut les faire se sentir mieux. Une militante de 22 ans, Maryse, étudiante au baccalauréat en science politique à l'Université Laval, raconte :

⁴⁰ Everett C. Hugues.

« Au secondaire, j'ai fait une grosse dépression, et c'est l'implication qui m'a permis de revivre. À ce moment-là j'étais vraiment très impliquée dans plein d'affaires. C'est vraiment en secondaire 5 que j'ai commencé. J'ai fait beaucoup d'impro, beaucoup de théâtre, j'ai été présidente de l'entreprise étudiante, j'ai été engagée un certain temps au PQ⁴¹, mais c'était beaucoup moins significatif que le théâtre ou l'impro. Au début mon implication était plus socioculturelle que militante comme telle. »

Pour Marc-Antoine, 26 ans, étudiant au baccalauréat en science politique à l'Université Laval, et copain de Maryse, cette même transition entre un sentiment d'impuissance et l'expérience de l'action s'effectue durant son passage au cégep. On voit bien l'expérience de son sentiment d'impuissance dans le rapport au monde qu'il avait plus jeune :

« Dans mon adolescence, j'étais très *grunge*. J'aurais pu maintenant être un « *Emo* », quelque chose comme ça. (Un quoi?) « *Emo* », quelqu'un qui est triste dans la vie, qui s'habille en noir, qui écoute de la musique un peu... mais c'est pas la même chose que gothique. (C'est comme ceux qui se font des tattoos en forme de larmes sur les joues?) Ah, oui, c'est exactement ça... Tu es dans un monde néolibéral, tu sais que t'aimes pas le monde dans lequel tu vis, mais tu te sens incapable d'agir dedans, d'avoir du pouvoir sur ta propre vie, outre fumer de la drogue, boire de la bière et lire des romans. J'ai jamais été motivé dans la vie avant de voir que je pouvais faire autre chose. »

Marc-Antoine a vu qu'il pouvait faire autre chose au printemps 2001, lorsque le Sommet des Amériques eut lieu à Québec. Il en était alors à sa troisième année d'études au cégep François-Xavier-Garneau. Des étudiants de son cégep avaient organisé l'hébergement de quelque 800 personnes venant de partout dans le monde (Europe, Amérique du Sud, États-Unis, etc.) pour manifester, et Marc-Antoine avait contribué à cette organisation. C'était pour lui une première expérience d'action. Puis, durant l'été 2001, il a été chef de camp dans une colonie de vacances, où il avait déjà travaillé comme moniteur plusieurs étés

⁴¹ PQ: Parti Québécois.

auparavant. C'est suite à cet été-là que Marc-Antoine a décidé de prendre une année sabbatique du cégep. À son retour au cégep l'année suivante, il s'est impliqué plus activement dans le mouvement étudiant :

« J'ai été dans le comité de mobilisation et l'asso⁴² étudiante, j'ai commencé à travailler autour de l'ASSÉ⁴³, de la Fédération étudiante, et je suis devenu membre au cours de cette session de l'UFP⁴⁴, pendant leur processus de formation. [...] En s'engageant, c'est sûr que tu te trouves quand même une raison d'être, il faut se l'avouer. Je ne pense pas que je sois le seul comme ça, mais je ne peux pas généraliser. ⁴⁵ »

Pour d'autres, cet apprentissage s'est réalisé dès la jeune enfance, en grandissant dans une famille où les parents militaient eux-mêmes. Par l'exemple de leurs parents, ces enfants devenus adultes ont appris très jeunes qu'il était possible, et même bénéfique, d'agir dans sa communauté. C'est le cas d'Éric, étudiant à la maîtrise en anthropologie à l'Université Laval, qui a réalisé cet apprentissage par l'observation du rythme de vie de ses parents à la maison :

« Mon père, c'était et c'est encore un militant de tous les jours : il est tout le temps dans une manif, et même son boulot rémunéré, organisateur communautaire, est un travail politique. [...] Je milite pas depuis que je suis tout jeune, mais j'ai été en contact avec ça très très jeune. J'observais mon père, je le voyais aller. Il en parlait pas nécessairement, mais en habitant avec lui c'était difficile de rater cet aspect-là de lui. Tu sais qu'il est parti à une manif, tu sais qu'il est

⁴² Asso: association.

⁴³ ASSÉ: Association pour une Solidarité Syndicale Étudiante. organisation de type syndical qui regroupe, à l'échelle du Québec, plusieurs associations étudiantes à la fois collégiales et universitaires.

⁴⁴ UFP: Union des forces progressistes. Parti politique de gauche qui a existé au Québec de 2002 à 2006, qui regroupait le Rassemblement pour l'alternative progressiste (RAP), le Parti de la démocratie socialiste (PDS, autrefois le Nouveau Parti démocratique du Québec) et le Parti communiste du Québec (PCQ). En 2006, l'UFP fusionne avec le mouvement Option Citoyenne pour fonder le parti Québec Solidaire (QS).

⁴⁵ « Représenter », au sens de la représentation politique, exprime tout le contraire de la pensée anarchiste, dans laquelle chacun est libre de se représenter soi-même. Pour les militants, il faut se méfier de n'importe qui voulant représenter d'autres personnes : pour eux, personne ne peut en représenter d'autres, car inévitablement, cette personne fera passer ses intérêts avant ceux de ceux qu'elle représente. C'est pourquoi toute tentative de parler au nom des autres est le plus souvent possible évitée par les militants, phénomène que j'ai vu se manifester à maintes reprises au cours de mon observation participante et de mes entrevues.

dans un syndicat, le monde qui appelle chez nous, les réunions qu'il y avait chez nous, il y avait beaucoup de monde qui venait chez nous. On m'a rien enseigné, mais j'ai été en contact avec un exemple de militantisme. »

Pour Sophie, 22 ans, étudiante au baccalauréat en science politique à l'Université Laval, l'implication a commencé très jeune :

« Mes deux parents luttent chacun de leur côté depuis qu'ils sont jeunes, mon père pour l'environnement et ma mère pour les femmes. J'ai des photos de quand j'avais six ans, avec une pancarte de *Femmes en mouvement* dans une manifestation. Déjà quand j'étais jeune j'ai tout de suite été socialisée à ça : c'est quoi une manifestation, c'est quoi une réunion de cuisine pour organiser la manifestation. J'ai fait toutes sortes d'affaires, ma mère me demandait de faire des discours, j'étais la porte-parole, même quand j'étais très petite. »

Tous les militants ont passé par une étape où ils ont appris qu'il était possible d'agir sur le monde qui les entourait; pour certains, c'était par l'implication socioculturelle d'abord, alors que pour d'autres, c'était directement par l'implication politique. Mais le processus reste le même : ils ont reconnu qu'ils avaient certaines possibilités d'actions, jugées valables et jusqu'à un certain point efficaces, pour agir sur les problèmes, souvent politiques, qu'ils identifiaient. Si une personne n'arrive pas à apprendre qu'il lui est possible d'agir sur le monde, que ses actions peuvent avoir des conséquences qu'elle désire, elle ne pourra pas passer à l'étape suivante. Il n'est pas nécessaire que la personne soit totalement convaincue qu'elle peut changer les choses (c'est même peu probable à ce point); seulement de croire qu'il lui est *possible*, qu'elle a un *certain* pouvoir de le faire. Ceci reste vrai peu importe les actions réellement entreprises et leurs conséquences objectives : si la personne n'associe pas les conséquences à son action, il lui sera impossible de s'impliquer activement dans un groupe de militants anticapitalistes. Il faut que la personne se reconnaisse explicitement un pouvoir d'agir sur le monde et ce, qu'elle en ait fait l'expérience directe ou non.

Rompre avec l'État

Une fois que le militant reconnaît qu'il a un pouvoir d'agir sur les problèmes politiques qu'il identifie, il devient possible pour lui de faire partie d'un groupe plus organisé de militants. Il est au moins autant probable, sinon plus, qu'une personne reconnaisse son pouvoir d'agir sur le monde, mais qu'elle ne désire pas ou qu'elle soit dans l'impossibilité, pour diverses raisons, de s'impliquer dans un groupe militant plus organisé. Certains peuvent penser que leur action se fait par leur travail, et qu'ils en font bien assez dans ce cadre. Toujours est-il que pour qu'une personne s'implique dans un groupe militant organisé, il faut qu'elle croie avoir un certain pouvoir de changer les choses.

Pour plusieurs, ce sera d'abord par l'implication dans les structures militantes étudiantes, c'est-à-dire les associations étudiantes départementales des cégeps ou des Universités, que l'implication politique débutera. Pour effectuer la transition entre l'implication militante dans ces structures hiérarchiques conventionnelles et celles, que ceux-là mêmes qui la pratiquent qualifient de « radicale », un processus de redéfinition doit absolument prendre place. Une nouvelle attribution de sens, avec une reconfiguration de l'univers symbolique, notamment dans la définition de la position occupée dans l'espace social, l'identification des ennemis à combattre ainsi que les stratégies et tactiques qu'il faut adopter pour y parvenir, permettent ce changement de perspective.

À travers l'interaction avec de nouveaux « *significant others* », la réalité subjective se transforme :

« [t]he old reality, as well as the collectivities and significant others that previously mediated it to the individual, must be reinterpreted *within* the legitimating apparatus of the new reality. [...] This involves a reinterpretation of past biography *in toto*, following the formula « Then I *thought*... now I *know* ». Frequently this includes

the retrojection into the past of present interpretative schemas (the formula for this being, « I already knew then, though in an unclear manner... » and motives that were not subjectively present in the past but that are now necessary for the reinterpretation of what took place then (the formula being, « I *really* did this because... ». [...]) The biographical rupture is thus identified with a cognitive separation of darkness and light. » (Berger et Luckmann, 1967 : p. 159-160).

L'hypothèse que je pose est que pour s'engager vers cette nouvelle prise de position politique, il faut d'abord avoir vécu une expérience intime de décalage avec les valeurs et croyances tenues pour acquises par le sens commun au sujet de l'État, la police, les médias, et les structures hiérarchiques en général. Ainsi, exactement comme le montrent Berger et Luckmann, une rupture doit se faire où le militant constate un décalage entre ce qu'il *pensait* être vrai (« la police est là pour nous protéger », « manifester est un droit des citoyens »), et ce qui *est* effectivement, d'après l'expérience qu'il en fait (la police arrête des innocents, nous empêche de manifester). Ce décalage est vécu comme un moment de rupture, qui marque une différence envers deux choses : le « passé naïf et innocent » du militant (« avant, je *croyais* que, alors que maintenant, je *sais* que »), et les militants de Gauche non-radicaux (« eux *croient encore* que »).

Ce moment de rupture pose la différence en termes d'une dualité croyance versus savoir, où la croyance est liée au passé et où le savoir se rattache au présent. La croyance a un caractère d'irrationalité, alors que le savoir recèle des qualités de vérité objective. La croyance est donc attribuée à eux-mêmes dans un « état » antérieur, alors qu'ils n'étaient pas conscients de la réalité telle qu'ils la perçoivent maintenant avec une nouvelle acuité. Comme ils ont le sentiment d'avoir « évolué », d'être passé à un stade supérieur de compréhension à celui qu'ils avaient avant et qui était répandu dans le sens commun, ils voient les militants non-radicaux comme n'ayant pas compris la réalité, comme n'ayant pas atteint ce niveau de savoir et de conscience sur le monde; en somme, dans un état antérieur au leur, mais réversible avec l'aide de leur information.

À partir de là, commence à se construire un ennemi commun tout puissant qu'il faut à tout prix combattre : le Capitalisme. La troisième (et dernière) étape sera nécessaire pour définir plus nettement les contours de cet ennemi. Pour l'instant, il suffit que le militant fasse une expérience intime de décalage avec les institutions tenues pour légitimes dans la société, et reconnaisse ce décalage comme tel. Les institutions légitimes peuvent aller des bureaucraties d'État à la police, en passant par les structures militantes conventionnelles, telles les associations étudiantes postsecondaires. L'expérience intime de décalage ne consiste pas seulement à se trouver dans une situation hors de l'ordinaire avec ces institutions : elle implique d'être construite par la personne comme un moment de rupture avec cette « société ». En effet, ce n'est pas parce qu'une personne vit une situation semblable qu'elle l'interprétera comme un moment de rupture; dans une grande partie des cas, elle la légitimera comme le sens commun lui aura appris à le faire (« c'est normal que la police arrête des gens violents »). En somme, il faut que le militant se sente différent de ce monde capitaliste, qu'il s'y sente étranger, pour militer dans un groupe anticapitaliste.

Une jeune militante de 21 ans, Olivia, qui étudie actuellement au cégep François-Xavier-Garneau dans un programme technique, et qui fréquentait auparavant le cégep de Ste-Foy, a quitté l'association étudiante de son cégep :

« Je me suis rendu compte que dans les assos étudiantes, il faut mettre ses opinions politiques de côté parce que c'est pas un groupe d'affinité. On avait eu un débat sur les partis politiques; moi j'étais contre, et ça a fait des frictions. [...] J'aime mieux être dans un groupe à structure affinitaire que dans un groupe à grosse structure hiérarchique avec plein de règlements. Que tu sois socialiste, communiste, anarchiste, n'importe quoi, dans un groupe comme ça, faut que tu sois administrateur avant d'être tout ça. Je refuse catégoriquement de faire ça. [...] Quand je suis arrivée au comité de mob de Garneau, c'était drôle parce que je m'entendais bien avec tout le monde. Je me suis dit ben voyons donc, ça existe un comité mob où il y a personne qui contrôle?!? J'avais jamais vu ça! Ah ben, on est capable de fonctionner sans que quelqu'un contrôle... C'est vraiment à partir de ce moment-là que je me suis mise à fréquenter des libertaires; à Ste-Foy y en n'avait pas, encore moins en Abitibi.

C'est là où j'ai commencé à lire sur ça, à être en contact avec des libertaires. À partir du printemps passé [2006]. »

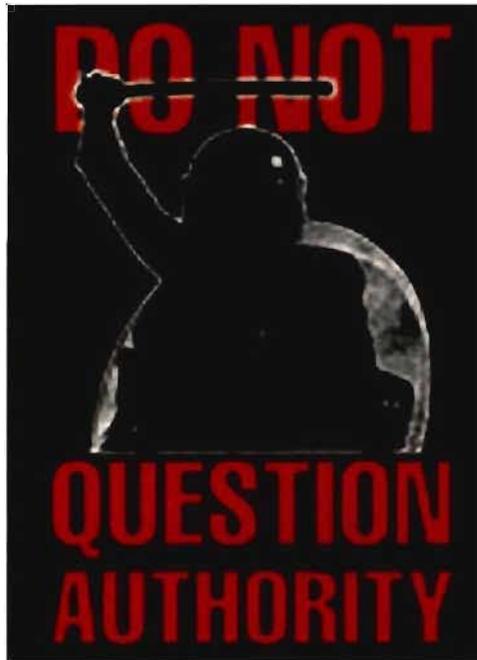


Figure 8 : Do not question authority.

Pour Thomas, 26 ans, un des membres fondateurs de L'Agitée⁴⁶, qui y travaille toujours, le moment de rupture s'est fait au Sommet du Québec et de la jeunesse⁴⁷, en février 2000:

« Je ne connaissais pas encore vraiment les enjeux politiques; je ne connaissais même pas le mot « néolibéral » encore. Mais moi pis mes

⁴⁶ L'Agitée est une « coopérative de solidarité [...] un café-bar [...] [et] un espace culturel, un lieu pour créer l'événement, diffuser des spectacles et arts de la scène, des projections ainsi que des expositions en tout genre, [...] pour organiser conférences, rencontres, cuisines collectives, spectacles bénéfiques » (site internet de L'Agitée, disponible au <http://www.agitee.org/>, consulté le 4 avril 2008). L'Agitée a été fondée en 2006.

⁴⁷ Sommet organisé par le gouvernement péquiste de l'époque, dont le *leader* était Lucien Bouchard. Les objectifs du Sommet étaient les suivants : « agir rapidement et concrètement pour améliorer la situation des jeunes d'aujourd'hui; réfléchir à plus long terme sur les enjeux de société que sont la démographie, l'équité entre les générations, la mondialisation et le maintien de la qualité de vie de la société québécoise. » (Le Sommet du Québec et de la jeunesse. Relever les défis de l'emploi, Rapport du chantier. Bibliothèque nationale du Québec. p. 17.) Cet événement a suscité une forte opposition de la part des groupes communautaires et étudiants, qui se sont réunis dans une manifestation de plusieurs centaines de personnes.

amis, quand on a vu ça que Bouchard organisait un Sommet pour les jeunes, on flairait un peu que c'était de la *bullshit*. [...] Quand ils ont commencé à lancer des gaz lacrymogènes sur le monde dans la manif, là je me suis dit qu'on avait raison : j'ai arrêté d'avoir confiance en l'élite. Je me suis dit que si l'élite envoie la police pour nous arroser pendant qu'on essaie de se faire entendre dans une activité légale, on a raison d'être méfiants... Ça m'a juste confirmé finalement que l'élite méritait pas notre confiance. »⁴⁸

Philippe, 29 ans, détenteur d'une maîtrise en science politique et enseignant au cégep, l'expérience du décalage s'est faite à cette même manifestation contre le Sommet du Québec et de la jeunesse :

« Ça avait lieu au grand théâtre. Le gouvernement Bouchard organisait un genre de gros rassemblement où il y avait des jeunes *winner*s, des *leaders*-jeunes. Il y a eu beaucoup de monde qui ont mobilisé contre, il y a eu une manifestation d'environ 1500 personnes. En sortant de l'Université pour se rendre à la manif, à mi-chemin, on bloquait la route, et il y a eu un automobiliste qui voulait passer. Moi pis un autre gars on s'assoit sur le char pis lui il a continué à rouler, mais il a rentré dans le monde et il y avait un gars en dessous de l'auto. Moi de l'angle que j'avais, j'étais sûr qu'il lui avait écrasé la tête. Mais finalement c'était sa jambe... On arrive au Parlement un peu en retard, l'action avait déjà commencé pis on le savait pas, alors on se retrouve involontairement entre le groupe qui avait parti l'action et les flics. Sans trop savoir pourquoi, on se fait matraquer, pis à un moment donné, ils sortent les gaz, pis là, après que les gaz aient été lancés, ça a été deux *molotovs*, fait que là dans ma tête ça a fait « crisse, ils l'ont ben cherché ». Avant ça, je peux pas dire que c'est le genre de tactique que je trouvais légitime, mais là, ça, ça a été... Y a ben des choses qui changent en cinq secondes, pis tout le long de la manif, ça a été le jeu du chat et de la souris, on vient, on repart, on lance des trucs... C'est comme là que mon tabou face à la violence politique a disparu : « C'est comme ça que ça marche? On joue une *game* qu'ils nous tapent dessus? On va jouer la même *game*. » Pour beaucoup de monde, ça, ça a changé les choses. »

⁴⁸ Ce passage n'a pas été enregistré, et a été retranscrit à partir de mes notes d'entrevue.



Figure 9 : *Si voter pouvait changer quoi que ce soit, ce serait illégal!* Imprimé sur un tissu. Ce type de tissus avec des imprimés en images ou en textes rebelles sont souvent « *pinés* » (avec des épingles à couches) sur des sacs à dos, en bandoulière, ou sur les vêtements.

L'expérience intime de décalage avec les valeurs et croyances dominantes est vécue pour la plupart au début de l'âge adulte, souvent à un moment où la personne est étudiante au cégep ou à l'Université. Dans certains cas, elle peut avoir été vécue très jeune : une militante, Johanne, 36 ans, étudiante à la maîtrise en philosophie à l'Université du Québec à Montréal, me racontait comment, très jeune, elle était dégoûtée des attitudes de sa mère face aux gens plus pauvres ou différents, et aussi de sa surprotection de ses propres enfants, qu'elle privilégiait (parfois de façon injuste aux yeux de la militante) au détriment des autres : « ça me dégoûtait complètement, cette espèce de fermeture sur soi en pensant qu'on était meilleurs que tout le monde, et ce désintérêt total à aider les autres. Ces gens qui s'en foutent de laisser quelqu'un crever dans le milieu de la rue, « on le connaît pas, viens-t'en » »⁴⁹.

Le sentiment d'étrangeté face au monde produit par l'expérience de décalage transforme profondément les croyances de la personne, et initie une

⁴⁹ Ce passage n'a pas été enregistré, et a été retranscrit à partir de mes notes d'entrevue.

reconfiguration de ses valeurs. De nouveaux ennemis à combattre se dessinent, tels l'État, la police, le néolibéralisme ou le capitalisme. Sans cette expérience, il n'est pas possible qu'une personne s'implique de façon significative dans un groupe anticapitaliste. L'expérience intime de décalage n'est pas uniquement le produit d'une situation particulière : elle est la résultante de l'attribution de sens qui est faite à cette situation, en fonction entre autres des dispositions de la personne et aussi des autres personnes qui militent avec elle. L'expérience de décalage doit être vécue comme un choc, un moment de rupture avec la vie et les croyances antérieures, pour que la personne poursuive son processus d'apprentissage et puisse s'impliquer dans un groupe anticapitaliste.

Par ailleurs, si la personne ne reconnaît pas l'expérience comme un moment de rupture avec un système de sens qui lui précédait, lui permettant d'être disponible à en incorporer un nouveau, qui serait à la fois rendu accessible par les interactions sociales avec d'autres militants et plus apte à définir (et donc à produire) le monde tel qu'elle le perçoit maintenant, il lui sera impossible de faire partie d'un groupe anticapitaliste. Elle n'en partagera pas les croyances, et ne comprendra ni n'arrivera à mettre en oeuvre les pratiques reconnues dans le groupe. Il est aussi beaucoup de cas où des gens vivent une telle expérience intime de décalage, qui ne les mène pas à militer davantage, mais plutôt à sortir du milieu militant. C'est peut-être à ce moment-ci que la socialisation avec d'autres militants aura les effets les plus grands, et permettra au militant de développer un nouveau système de croyances, à l'intérieur duquel l'ennemi à combattre est clair ainsi que les actions à entreprendre pour y parvenir.

Faire tomber le Capitalisme

La dernière étape consiste en l'élaboration d'une adéquation entre ce que les militants reconnaissent comme problème dans leur analyse politique du monde, et les actions qu'ils considèrent valables et nécessaires pour agir sur ce problème. Il n'est ni évident ni nécessaire que, à partir d'une expérience de

décalage intime avec les croyances communes sur l'État, l'élite ou la police, une réponse de militantisme accru et redéfini comme plus radical soit élaborée. C'est à cette étape que la socialisation avec d'autres militants devient plus fréquente, et permet d'incorporer les définitions des ennemis et des actions reconnues pour les éliminer. C'est donc aussi un processus linguistique d'apprentissage, où un nouveau vocabulaire est présenté à la personne qui arrive dans le groupe, et où des mots connus auparavant prennent un sens nouveau. Un des grands ennemis, peut-être le plus grand, des militants anticapitalistes est le Capitalisme, qui, pour eux, constitue « la souche unique » du « problème ». Comme Éric, étudiant à la maîtrise en anthropologie à l'Université Laval, l'explique, tous les problèmes politiques et sociaux ne sont pas indépendants, mais sont des conséquences directes, et liées entre elles, d'une même cause :

« Il ne faut pas s'attaquer aux effets mais aux causes, aller aux sources du problème... Pour moi ça semble beaucoup plus logique : c'est de réparer le toit au lieu de mettre un seau pour recueillir l'eau. [...] Il faut montrer aux gens qu'il y a des liens entre le capitalisme, la redéfinition du Moyen-Orient, l'administration Bush, que tout ça est lié, qu'on peut analyser tout ça et que si on est contre la guerre à un niveau fondamental, on est contre l'impérialisme, contre la politique des États-Unis au Moyen-Orient. C'est de montrer ça aux gens, qu'il y a une souche unique, qu'il y a comme une source unique au problème. »

Cette identification du problème unique du Capitalisme ne se fait pas dès qu'un militant vit une expérience de décalage; il lui faut apprendre à voir le monde classé dans ces nouvelles catégories, et à donner un nouveau sens aux mots qu'il connaît. C'est la fréquentation d'un groupe de militants anticapitaliste qui permet cet apprentissage. Pour découvrir ce nouveau vocabulaire, et attribuer un nouveau sens au Capitalisme, le militant doit, par des lectures, des discussions avec les autres militants, des voyages, et aussi par ce qu'il apprend dans son cursus scolaire, s'intéresser à des thèmes touchant la politique internationale. En effet, tant qu'il n'aura pas accumulé un savoir assez grand et d'exemples assez variés sur des situations à l'étranger, qui seront interprétées par un long

processus d'interactions avec d'autres militants et avec la littérature anarchiste, comme des conséquences ou manifestations du Capitalisme, il lui sera impossible de générer une abstraction du Capitalisme qui inclut toute la gamme de ce que les militants entendent lorsqu'ils disent « Capitalisme ».



Figure 10 : Enfermé derrière les barreaux du Capitalisme.

Les militants apprennent donc à la fois à relier entre eux tous les problèmes du Capitalisme, et participent de façon souvent graduelle aux activités militantes radicales. C'est par l'expérience directe des manifestations et grèves étudiantes, souvent les premières possibilités d'implication, que l'apprentissage débute. Le militant apprend de façon concomitante à d'une part cerner l'ennemi et d'autre part à le combattre avec des actions collectives définies par son groupe social, qu'il commence à mettre en pratique. Le goût pour les activités militantes, dont je discuterai plus longuement dans le chapitre cinq, doit être présent ou se développer chez chaque militant, pour que ce dernier continue de s'impliquer. Certains membres de Guerre à la guerre que j'ai interrogés m'ont dit ne pas trop

aimer certaines des activités militantes, principalement les réunions⁵⁰, mais me disaient continuer « pour la cause ». Tout dépendant du goût que ces personnes ont pour les autres activités militantes, telles l'organisation des actions et événements, l'écriture de pamphlets ou dépliants, ou encore les contacts avec les médias, qui peut compenser pour les activités moins aimées, l'implication peut diminuer dans le temps puis s'estomper, « la cause » ayant, à côté de nouveaux choix ou de nouvelles obligations, moins d'importance pratique. Certains militants ont souligné l'importance, dans les entrevues, de la réussite des actions auxquelles ils ont participé. La définition d'une action réussie peut être très modeste, et j'y reviendrai dans le chapitre cinq, mais pour l'instant, il suffit de dire que même une réussite très modeste a souvent pour conséquence de démontrer aux militants l'effet de leur travail.

Pour aucun des militants, le militantisme n'a débuté avec des actions autour d'enjeux internationaux. Voici l'exemple d'Éric :

« Puis au cégep, mon implication est devenue plus concrète, il y avait d'autres personnes, ça prenait une forme plus articulée. Il y a eu une grève, et à ce moment-là j'ai participé à des manifs, à des assemblées. J'ai pris la parole. C'est comme ça que ça commence. (Tu étais dans l'asso étudiante?) Non, j'avais un pied dedans, un pied dehors. J'avais écrit quelques trucs pour le journal. C'était plutôt en fonction des événements qui se passaient autour. Comme je suivais pas l'actualité de très près, c'était plus les événements qui me touchaient personnellement. Je ne pense pas qu'à cette époque-là je me serais engagé contre la guerre en Afghanistan, parce que ça n'avait pas d'impact sur mon quotidien, je n'en voyais pas les retombées concrètes. Mais c'est plutôt à l'Université, avec la formation en anthropologie, et les opportunités d'engagement, que j'ai pu joindre des groupes et commencer à travailler de façon plus sérieuse. »

⁵⁰ Les réunions des groupes militants anticapitalistes sont critiquées par plusieurs membres. Les critiques sont les suivantes : réunions trop longues, où il y a trop de débats inutiles et contre-productifs sur de petits détails (« sur chaque virgule d'un document! », dira Violette), où quelques-uns trouvent parfois difficile de faire entendre leur point de vue lorsqu'une majorité semble être d'accord, etc.

L'adéquation entre une action politique radicale et le Capitalisme est spécifique à Guerre à la guerre et aux groupes anticapitalistes francophones de Montréal que je connais, et ne prétend pas pouvoir se généraliser aux groupes anglophones de Montréal ni aux autres groupes anticapitalistes notamment de l'Ouest du Canada.

Une fois que le militant est convaincu qu'il est possible d'agir sur et dans le monde par l'action politique, qu'il fait l'expérience décevante d'un décalage entre ce qu'il *pensait être* et ce qu'il constate dans la vie en société, et qu'il trouve, comme solution à ce décalage, de militer davantage pour détruire les ennemis qui ont été identifiés, une des stratégies pour dénoncer les structures de pouvoir de l'État pourrait par exemple être une arrestation dans une manifestation :

« C'est de rendre visible quelque chose qui est intolérable, par l'arrestation : « Voyez, moi, citoyen canadien, j'essaie de freiner le départ des troupes, et le pouvoir m'enlève ma liberté, l'État m'enlève ma liberté. » Et dans une conception libertaire, c'est essentiel de rendre ce pouvoir-là visible aux yeux de la population. Il faut montrer que l'action politique, ou même l'exercice du pouvoir civil vis-à-vis de l'institution militaire est réprimé par l'État. C'est de faire de toi une victime de façon à révéler certaines fonctions de l'État qui sont plutôt cachées ou invisibles. »

L'arme, pour les militants radicaux, est la voix (v-o-i-x et v-o-i-e) publique. Ils cherchent à montrer à la population la face cachée du pouvoir, et à leur donner accès à l'information sur ce savoir en les éduquant. Les militants sentent donc qu'ils ont le devoir d'éveiller et d'informer les gens, par les moyens de l'écriture de dépliants, de pamphlets, et par l'organisation de conférences.

Processus linguistique d'apprentissage

L'apprentissage des pratiques sociales par les interactions avec des militants plus anciens implique aussi l'intégration de nouveaux mots de vocabulaire dans

le lexique, ainsi que la transformation de sens de mots déjà connus et utilisés auparavant. Pour Berger et Luckmann (1966), la transmission du savoir entre les générations se fait à travers un système de signes objectivement disponibles, comme le langage. Par cette forme objectivée, le savoir se détache de l'expérience subjective et devient un objet pouvant être réapproprié par d'autres plus tard : « As this experience is designated and transmitted linguistically, however, it becomes accessible and, perhaps, strongly relevant to individuals who have never gone through it. » (p. 68).

Le Système est incohérent

Les militants radicaux reconnaissent une irrationalité dans le monde, mais sont arrivés à définir des actions politiques qui ont le pouvoir de transformer ce monde. Ceci se rapproche de l'analyse que fait Weber des conduites des ascètes religieux. Pour Weber, les ascètes ne fuient pas le monde, mais adoptent des pratiques orientées vers le rejet et la transformation de ce monde :

« le rapport au monde [...] est toujours « actif », même lorsqu'il consiste à fuir le monde dont on maudit l'indignité. Une religion peut dévaloriser fortement le monde tout en prônant d'agir sur lui et en lui » (2006 [1913] : p. 339).

De la même façon, l'adéquation que les militants construisent entre le problème du Capitalisme et les pratiques politiques de résistance est un engagement de soi vers la transformation de ce monde. En ce sens, le nouvel univers de sens permet l'action politique radicale; en fait, il la rend nécessaire. Sa logique implique l'action politique radicale comme solution inéluctable à tous les problèmes du Capitalisme. À partir de cette nouvelle conscience du monde, une mission s'impose : le recrutement, ou la conversion, de fidèles. Avec des expressions comme « rendre visible aux yeux de la population », « montrer la répression », « révéler les fonctions invisibilisées de l'État », « éveiller », « informer », « détacher la corde pour qu'il sortent de la caverne », on voit que la mission que

se donnent les militants n'est pas simplement un travail orienté vers la rédemption personnelle, tel celui des ascètes religieux de Weber, mais un travail de représentation orienté vers la conversion. Cette conversion est accessible à tous, puisque tout être humain doté de conscience est capable de comprendre que ce que le Canada fait en Afghanistan n'aide pas vraiment les Afghans et sert seulement les intérêts économiques des pays riches. Le problème en est un *d'accès* à cette information; si on les informe, *logiquement*, ils se rangeront de notre côté.

Conclusion

En résumé, une personne ne pourra faire activement partie d'un groupe militant anticapitaliste que si elle passe à travers un processus qui lui permet de se représenter l'action militante radicale (manifestations, action directe, etc.) comme un moyen d'anéantir le Capitalisme, tel qu'elle a appris à le définir. Au cours de ce processus de radicalisation, la personne devient disposée à mettre en pratique ces actions et à les reconnaître comme valables pour combattre de façon efficace le Capitalisme. Une fois qu'elle reconnaît la validité de cette adéquation, il lui est possible de militer dans un groupe militant anticapitaliste.

Dans la trajectoire des personnes qui feront partie d'un groupe de militants radicaux se déroule un double processus, à la fois celui d'un apprentissage personnel, tel qu'il a été décrit dans ce chapitre, qui n'est pas directement dépendant des possibilités liées à une position objective dans le champ politique, et celui d'un déplacement entre différentes positions dans l'espace social, qui a été montré dans le chapitre deux par l'étude des trajectoires des militants. À travers le processus de transformation de soi de radicalisation politique, le militant arrive à construire un univers de sens cohérent partagé par le collectif. C'est ce monde de sens, avec ses croyances, ses ennemis, ses alliés et ses frontières, qui rend possible l'expérience des pratiques quotidiennes et de leur

compréhension mutuelle parmi des membres de groupes qui se reconnaissent entre eux.

Chapitre 4 Les anarchistes et le Système⁵¹

Introduction

Maintenant que les trajectoires des groupes et des personnes ont été présentées, ainsi que le processus de transformation de soi qui rend possible l'implication dans un groupe anticapitaliste, il devient nécessaire d'explorer le monde de sens produit par et producteur des militants. À partir du moment où les militants participent de plus en plus aux actions collectives⁵², ils apprennent à se familiariser avec le lexique particulier du monde anticapitaliste et à donner une nouvelle signification à certains termes du vocabulaire du sens commun dont ils avaient une connaissance préalable. Mais, les définitions ne sont pas apprises une seule fois et pour de bon; elles sont sans cesse rediscutées et réinterprétées entre les membres, par des interactions diverses (discussions collectives, échanges par courriels sur les listes de diffusion, fanzines,...). Par la méthode ethnographique, il sera montré dans ce chapitre que l'exercice de définir est une activité centrale pour les militants, et implique à la fois des définitions de soi et des Autres. Aussi, les membres du groupe se reconnaissent par cette participation commune à la pratique de se définir et de définir les autres.

Il faut bien faire la distinction entre la pratique collective de définir et de se définir, et le sens commun qui est habituellement donné au mot « définir ». En effet, pour la plupart des gens qui vivent dans une société d'écriture et d'imprimerie, définir un terme implique de trouver la définition inscrite dans un dictionnaire, faisant autorité sur la nature de l'objet. Le dictionnaire et le monde académique disposent d'une autorité quasi totale sur le sens véritable des mots,

⁵¹ Le Système fait référence à toutes les grandes institutions impossibles à changer, à tout ce qui est péjoratif : le Capitalisme, les gouvernements, les bureaucraties, le Patriarcat... Le Système est par définition inerte, mais immensément puissant. C'est lui qui dicte sa volonté aux individus, qui ne deviennent plus que des marionnettes qui le laissent agir à travers eux.

⁵² Les actions collectives seront définies et présentées plus en détails dans le prochain chapitre.

autorité qui leur est conférée depuis assez longtemps pour qu'elle soit profondément incorporée chez les gens qui la leur octroient. Dans le cas présent, l'activité de définir est tout autre. Le milieu anticapitaliste est constitué de groupes sans cesse en mutation, où l'activité de définir les mots est directement liée à la reconnaissance de soi comme anarchiste ou anticapitaliste et comme membre du groupe. Donc, lorsque des définitions sont données dans les sections qui suivent, ce sont des définitions que l'on pourrait qualifier de *natives*, au sens où elles émergent d'un système de sens cohérent pour le groupe étudié. Elles ne sont pas des abstractions académiques que j'aurais pu faire, mais constituent bien simplement ce qui a un sens pour les militants et qui oriente leurs conduites.

Weber (2006 [1913]) discute de l'obligation que les ascètes religieux se donnent de transformer l'irrationalité éthique du monde en agissant sur elle. Pour lui, la fuite du monde des ascètes n'en est pas une : elle consiste plutôt en un rejet actif du monde, qui implique la réalisation de pratiques orientées vers un but qui a un sens pour celui qui veut l'atteindre. Ainsi, « le rapport au monde [...] est toujours « actif », même lorsqu'il consiste à fuir le monde dont on maudit l'indignité. Une religion peut dévaloriser fortement le monde tout en prônant d'agir sur lui et en lui » (2006 [1913] : p. 339). La relation d'un militant anticapitaliste avec le monde est analogue à celle des ascètes à certains égards : bien qu'en opposition avec lui, s'y sentant opprimé et étranger, il entreprend des actions qui s'inscrivent à son sens dans une lutte active contre ce monde absurde. Le refus actif du monde implique une définition de ce monde, qui se construit dans un dialogue constant avec une définition de soi. Ainsi, la discussion ne se fait jamais qu'en termes discursifs, elle est active.

Les anarchistes

Quelques semaines avant la manifestation du 22 juin, dans une assemblée générale, une longue discussion a eu lieu à propos d'une entrevue avec deux des militants parue dans le journal Média Matin Québec, le journal des lock-outés et grévistes du Journal de Québec⁵³. L'article annonçait la date de la manifestation, et disait que les anarchistes du Comité populaire Saint-Jean-Baptiste⁵⁴ en feraient partie. Les militants de Guerre à la guerre s'étaient entendus à l'assemblée générale précédente sur le fait qu'ils n'informeront pas tout de suite les journalistes de la date de la manifestation; mais l'une des deux militants qui a fait l'entrevue n'était pas présente à cette assemblée générale, et les autres membres avaient oublié de la prévenir de garder l'information secrète. L'autre militant à avoir fait l'entrevue avec elle, Marc-Antoine, est son copain. Il s'est excusé à plusieurs reprises en assemblée d'avoir oublié de lui faire mention de la consigne. Il s'est aussi retiré du comité médias, pour se punir et pour ne pas faire d'autres erreurs. Mais Philippe, qui est le seul autre membre du comité médias, est intervenu :

PHILIPPE : Je ne veux pas être un *one-man committee*. Pis de toute façon, l'article est pas si pire que ça... On peut boycotter Oscar⁵⁵, mais crisse, c'est un journal contre Quebecor! Y a pas mille médias à Québec avec qui on est prêts à travailler...

Un deuxième problème était causé par l'article de journal : le Comité populaire Saint-Jean-Baptiste n'était pas un groupe anarchiste. Oui, c'était un groupe « composé majoritairement de libertaires », mais de les présenter comme un groupe anarchiste était « une fausse information, et c'est stigmatisant pour

⁵³ Les employés du Journal de Québec ont été mis en lock-out en avril 2007, ce qui a suscité le déclenchement d'une grève des pressiers. Ces employés ont lancé leur propre journal dans les jours qui ont suivi : le Média Matin Québec. Les employés sont toujours en grève un an plus tard.

⁵⁴ Le Comité populaire Saint-Jean-Baptiste, appelé par ceux qui le connaissent le « ComPop », est un groupe communautaire, en partie anti-pauvreté, en partie comité de citoyens et en partie groupe d'éducation populaire, établi depuis plus de 25 ans. On peut consulter leur page web au <http://www.compop.net/>.

⁵⁵ Oscar: nom fictif du journaliste, connu de plusieurs membres de la Coalition.

eux ». De toute façon, les deux militants qui avaient fait l'entrevue disaient ne jamais avoir parlé du Comité populaire Saint-Jean-Baptiste au journaliste. Il fallait donc discuter de ce qui peut être dit aux journalistes, et en quels termes :

ANDRÉANNE : En tout cas cet article-là a fait plus de mal que de bien.

FRANÇOIS : Calysse, esti!!! Le journaliste, sa job c'est d'avoir du jus! Pis si y faut qu'y aille voir les cochons⁵⁶ pour ça, y va y aller! C'est le gros problème avec les médias...

CHRISTINE : Moi je suis pour que la Coalition fasse parler d'elle. Peu importe si les articles sont déformés...

VIOLETTE : Moi, ils m'ont appelée pour faire une entrevue, mais s'ils demandent s'il y a des anarchistes dans la Coalition, qu'est-ce que je répons? Moi, j'ai pas de problème avec ça...

ÉRIC : Ça revient à la question de « c'est quoi l'anarchisme? »...

MARC-ANTOINE : Ben c'est pas la même chose de dire « c'est une gang d'anarchistes » pis « des libertaires sont présents »... Il faut bien faire la différence...

Lorsqu'on demande aux militants anticapitalistes quelle est la différence entre anarchiste et libertaire, bien souvent ils répondront que ce sont des synonymes, ou encore que « libertaire » est un euphémisme pour « anarchiste ». Comme les termes anarchiste/anarchisme/anarchie sont ceux qui sont utilisés par les médias pour référer à eux mais surtout condamner les militants « violents » dans les manifestations, et qui sont répandus dans le sens commun pour signifier « désordre, chaos, absence de lois », celui de libertaire sera souvent préféré pour échanger avec des gens hors du milieu militant. L'interaction avec les Autres implique une connaissance de ces Autres, et une reformulation de ce qu'on leur dit en fonction de ce que l'on pense que l'on connaît d'eux, pour rendre le message recevable par eux.

⁵⁶ Cochons, ou son diminutif « coch », ou encore chiens ou bœufs, sont les surnoms donnés aux policiers.

Le mot libertaire implique les mêmes croyances et pratiques que le mot anarchiste, mais sans la connotation de la violence. Les activistes utilisent donc l'expression « anarchiste » lorsqu'ils sont entre eux et qu'ils sentent qu'ils n'ont pas à se justifier. Il y a aussi une certaine tendance à utiliser le terme « anarchistes » pour désigner les anarchistes-communistes (des groupes comme la NEFAC) et « anarchisme » pour référer aux grandes expériences historiques qui ont marqué le mouvement :

MARC-ANTOINE : L'anarchisme, c'est vraiment utile, c'est le rapport au passé. C'est un peu tannant, ça fait très patrimoine, mais les expériences, comme l'Espagne, la Commune de Paris, la Russie de Makhno... [...] La guerre d'Espagne, c'est LE modèle. Il y en a qui ont lu... Que ce soit en Amérique ou en Europe, c'est important de le savoir, c'est important de savoir qu'il y a des gens qui luttent en même temps que nous dans d'autres contrées. Ça montre que c'est possible, il y en a qui luttent pour le grand soir, il y en a plein plutôt qui disent que le grand soir n'existe pas, ou que de toute façon on s'en fiche...

Le mot anarchisme, ou la référence aux expériences anarchistes, crée donc une communauté imaginée d'alliés, qui sont distants par l'espace ou le temps. François, dans un commentaire présenté plus tôt, faisait référence au diminutif d'anarchiste : « *anar* », que j'ai défini dans une note de bas de page. Ce terme est surtout utilisé par des militants plus anciens, qui font partie du milieu militant depuis plus longtemps, pour désigner les autres militants du même groupe ou de groupes alliés, dans un rapport de fraternité et de connivence. Il y a une temporalité qui est associée à l'attribution du terme, au sens où il faut avoir acquis une certaine expérience et une reconnaissance de la part des militants plus anciens pour être qualifié d'*anar*. Par exemple, les militants ne diront pas « les nouveaux *anars* » pour les nouveaux militants qui entrent dans le groupe. Les *anars* sont ceux qui ont prouvé qu'on pouvait avoir confiance en eux parce qu'ils respectent leurs engagements. Ils ont bien fait les tâches qu'ils ont dit qu'ils feraient, et dans les délais. On ne peut donc pas être un nouvel *anar* : mais on peut être un nouveau militant qui devient *anar*. Des militants qui ont une

réputation d'être de bons militants, même s'ils ne sont pas connus directement des membres, peuvent être qualifiés d'*anars*. Par exemple, les militants de Québec feront souvent référence aux « anars de Montréal » en parlant des membres de BLEM. Par ailleurs, le terme « activiste » n'est pas tellement utilisé à Québec, et est beaucoup plus présent à Montréal, surtout dans le milieu anarchiste anglophone (« *activist* »). Dans le milieu francophone, les anarchistes de Montréal font référence à leurs amis militants par le mot-valise « amilitantE(s)⁵⁷ » le terme militant fait plus référence au militantisme dans les partis politiques traditionnels, ou encore à celui des groupes plus *réfos*.

Le Système et le Capitalisme

Les militants anticapitalistes de Guerre à la guerre, comme beaucoup des militants anarchistes de Montréal, voient le Capitalisme comme une grosse machine bien huilée, qui vise l'accumulation sans fin de capital, en rasant tout sur son passage, sans aucune considération pour les êtres humains ni pour la nature. C'est un Système qui avantage la libre circulation des marchandises et régleme la circulation des individus, et dont la logique de vente au plus offrant s'impose sans merci toujours en de nouveaux domaines : l'éducation, la santé, l'électricité, l'eau, l'alimentation, l'habitation... Le Capitalisme opprime les peuples d'ici et d'ailleurs et est prêt à tout dans sa recherche de profits. Ce Système est tellement puissant qu'il fonctionne indépendamment au-dessus des volontés des individus; il est vécu comme une grande main invisible qui impose sa logique sur les humains, et les contrôle comme des marionnettes. Ces définitions du Système et du Capitalisme sont prises du point de vue natif des

⁵⁷ Les militants anarchistes sont très sensibles à la domination masculine et tentent par divers procédés de favoriser l'égalité dans le groupe : alternance homme/femme dans les assemblées, tours de table pour exprimer ses sentiments (Beaucoup de ces techniques, réflexions et discussions se retrouvent dans d'innombrables pamphlets, fanzines et sites internet. Voir entre autres les sites actuels et locaux : <http://www.antipatriarcat.org/nemesis/>, <http://www.antipatriarcat.org/>). Une technique très pratiquée dans l'écriture est d'ajouter le E à tous les mots qui ne sont couramment utilisés que dans leur forme masculine, sous le prétexte que le texte en serait alourdi, pour les rendre respectueux de l'autre moitié de la population toujours mise de côté.

militants, comme je l'ai dit plus haut dans l'introduction. Je n'ai pas cherché de définitions académiques ou officielles de ces termes, parce que ce ne sont pas elles qui donnent le sens au monde pour les militants : ce qu'il est pertinent d'examiner est comment les militants définissent les termes, et quels termes sont sélectionnés pour être définis, afin de comprendre comment ils élaborent à partir de là des actions qui sont la conséquence de ce système de sens.

Pour revenir à la main invisible qui contrôle les humains comme des marionnettes, le dessin sur l'affiche du Festival de théâtre anarchiste de Montréal 2007 est évocateur (voir l'image à la page suivante). Le pantin dessiné sur l'affiche représente l'individu prisonnier du Capitalisme, qui n'a aucun pouvoir et qui répond machinalement aux besoins du Capitalisme. Le Capitalisme contrôle tellement bien les individus qu'il réussit à insidieusement s'incorporer en eux, dans tous les détails de leur vie quotidienne. Les ciseaux qui coupent les fils contrôlant la marionnette sont l'anarchisme qui libère l'individu, qui le rend maître de sa propre vie. Ainsi libéré, il devient maintenant conscient de la nécessité de détruire cette prison qui l'enfermait auparavant, et qui enferme tant de gens encore.

Un autre usage de la métaphore de la marionnette ou du pantin est souvent fait par les anarchistes pour signifier qui, entre les chefs et les autres représentants de l'État, a réellement le pouvoir. Ainsi, Hamid Karzaï est une marionnette de Stephen Harper, qui est une marionnette de George W. Bush, et les représentants d'État sont les marionnettes de leur chef :

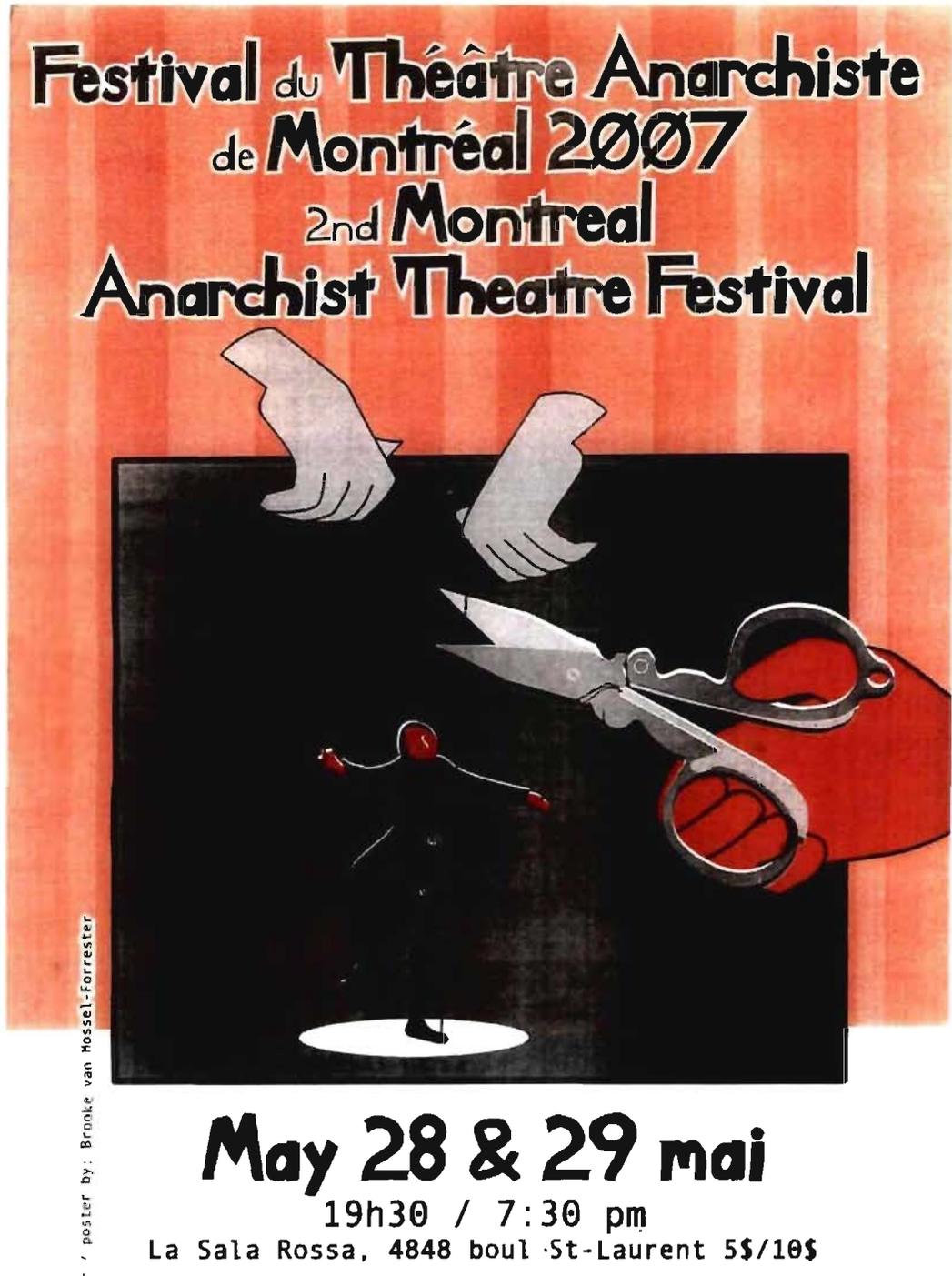


Figure 11 : Affiche du Festival de théâtre anarchiste de Montréal 2007.

« Quand investirons-nous ces milliards de dollars dans l'entraide respectueuse et la solidarité internationale véritable, de peuple à peuple, sans l'intermédiaire de marionnettes téléguidées et hypocrites, plutôt que d'envoyer notre argent à Ottawa se faire dépenser dans des croisades vaines et futiles pour profiter aux corporations multinationales qui ont pied à terre ici même, à Montréal ? [...] Oui, nous nous opposons à cette intervention en Afghanistan et nous le ferons savoir à nos représentants et à ceux qui sont aux commandes de l'armée, chaque fois qu'ils viendront parader leurs joujoux et leurs costumes en rangs d'obéissance aveugle à des intérêts encore et toujours sous mode colonialiste, dans les rues de Québec et de partout au Québec.⁵⁸ »

Ici aussi, les « costumes en rangs d'obéissance aveugle » que sont les soldats ressemblent à des marionnettes qui n'ont pas le pouvoir sur leur vie. C'est pourquoi les anarchistes cherchent, par leur envoi postal et toutes leurs tentatives pour entrer en contact avec les militaires⁵⁹, de leur redonner un certain pouvoir sur leur vie : d'être les ciseaux libérateurs qui coupent les cordes les rattachant aux mains invisibles des États canadien et américain (et aussi des multinationales qui bénéficient de l'intervention militaire).

Pour être aussi engagé et devenir aussi convaincu de la nécessité de combattre le Capitalisme, il faut avoir réuni beaucoup d'expériences négatives comme étant ses conséquences directes, comme Gilbert Matto l'exprime :

« Moi je considère qu'après avoir été battu par la police, complètement impunément, quand j'ai vu ma mère, qui était facteure, qui a travaillé pendant 10 ans, pis qui s'est scrappé un pied, pis que évidemment, la CSST⁶⁰ a rien pu faire, ils la laissent crever, moi,

⁵⁸ Lettre écrite par Johanne pour la Coalition : *Pourquoi nous manifestons contre l'occupation de l'Afghanistan?* (voir l'annexe 3).

⁵⁹ Les militants de la Coalition ont organisé des conférences avec des objecteurs de conscience, ont envoyé une lettre (qui a surtout été écrite par les membres de BLEM) à 3000 soldats pour les inciter à se désister de la mission, ont voulu présenter une conférence avec un ancien militaire, Martin Petit, qui venait tout juste de publier un livre sur le désenchantement qu'il a vécu dans son expérience dans l'armée canadienne, ont participé à des forums en ligne de l'armée canadienne.

⁶⁰ La Commission de la santé et de la sécurité au travail est un organisme paragouvernemental provincial dont la mission est d'assurer des conditions de travail sécuritaires dans tous les milieux de travail du Québec, et d'offrir les soins et la réadaptation requis aux travailleurs qui ont eu un accident dans leur milieu de travail. Elle offre aussi des compensations financières temporaires ou permanentes, selon les cas.

vraiment, ça fait aucun ostie de sens d'essayer d'avoir du plaisir dans cette ostie de société capitaliste de merde en sachant que crisse n'importe quel plaisir que je peux me payer va en donner deux fois plus à un ostie de riche sale. Ça me dépasse complètement! Je peux pas être heureux dans une société capitaliste! C'est inconcevable, j'en suis incapable! J'ai une haine de ça, ça a pas de bon sens! [...] Oui, c'est la première place dans ma vie, et je considère que ça devrait être la première place dans la vie de tout le monde. »

On peut se battre contre le Capitalisme de bien des façons, qui n'ont pas toutes la même valeur aux yeux des militants anticapitalistes. L'engagement radical s'oppose ainsi à l'engagement communautaire, et le travail dans les coopératives autogérées se trouve entre les deux.

Radicaux et réformistes

Au début de la Coalition Guerre à la guerre, plusieurs militants étaient venus avec l'idée que la Coalition avait pour objectif de rassembler le plus de gens possible qui s'opposent à la guerre en Afghanistan. Il était clair pour eux qu'ils devaient mettre de côté leurs idéologies politiques radicales personnelles pour rassembler le plus grand nombre de groupes s'opposant à la guerre dans une seule grande Coalition, même si les analyses et les stratégies de chacun pouvaient différer. Dès les premières assemblées générales, d'autres ont plutôt proposé que la Coalition adopte les principes de l'Action mondiale des peuples⁶¹ (AMP), qui sont un rejet très clair du capitalisme et de toutes les formes de domination. Ces deux perspectives entraient en conflit. Voici la discussion qui eut lieu à ce sujet en assemblée générale :

PHILIPPE : Moi je suis d'accord avec Édouard. Je pense pas que c'est nécessaire de parler de l'AMP dans notre position contre la guerre.

⁶¹ Principes de l'Action mondiale des peuples (AMP), disponible au <http://www.nadir.org/nadir/initiativ/agp/fr/pgainfos/hallmfr.htm>, page consultée le 17 avril 2008.

VIOLETTE : Moi aussi je suis d'accord avec Philippe et Édouard. Mais quel modèle on propose? Demander juste le retrait des troupes c'est une position pauvre... Que proposez-vous à la place? L'AMP propose une intervention de l'ONU... Nous, on propose quoi avec ça?

SOPHIE : Faudrait trancher sur la question de l'AMP.

VIOLETTE : Moi, je m'identifie aux principes de l'AMP... Mais je propose de l'enlever parce que c'est menaçant, je pense que ça peut faire peur à des gens, avec les références à l'action directe. Il me semble que la situation est assez urgente pour qu'on puisse travailler avec plein de monde qui s'identifient pas nécessairement aux principes de l'AMP.

ÉDOUARD : Est-ce que vous voulez que les gens s'identifient nécessairement aux principes de l'AMP pour pouvoir venir manifester?

CHRISTINE : Ben c'est pour nous définir. Moi je m'identifie tellement aux principes de l'AMP, je suis fière des principes de l'AMP! Je pense que c'est important d'en parler, pour que les journalistes nous posent des questions là-dessus. Moi j'ai pas de honte à l'expliquer, on propose des principes d'horizontalité, d'anti-patriarcat, d'anti-capitalisme, on est contre toutes les formes d'oppression!

ÉRIC : Moi aussi j'adhère aux principes de l'AMP, mais je pense que notre proposition doit être la plus accueillante possible, pour s'amener un maximum de groupes possible... Si on n'est pas stratégique, ça nous aliène plein de groupes... C'est peut-être mieux pas.

Pour les premiers, l'adoption des principes de l'AMP aurait pour conséquence de ne pas réussir à rallier les gens dans un front commun contre la guerre : ces principes sont trop radicaux, et en ne condamnant pas la violence, aucun des groupes ayant beaucoup d'influence pour mobiliser la population (notamment les grandes centrales syndicales) ne voudraient se joindre à la Coalition. Pour eux, l'appellation « Coalition » n'est donc plus légitime : elle devient davantage un collectif, un groupe d'affinités, mais plus une Coalition. Ce problème de rassembler plus de gens dans une action de masse, ou d'être fidèles à ses principes radicaux, est un débat constant dans le milieu anarchiste, tant à Québec

qu'à Montréal. Très souvent, la conclusion sera de conserver l'approche plus radicale, ce qui a pour conséquence que les membres qui ne sont pas d'accord quittent progressivement le milieu.

Principes de l'AMP

1. Un rejet très clair du féodalisme, du capitalisme, et de l'impérialisme, ainsi que de tous les accords commerciaux, institutions et gouvernements promoteurs d'une mondialisation destructrice;
2. Un rejet très clair de toutes formes et systèmes de domination et de discrimination dont (et de manière non exhaustive) le patriarcat, le racisme et le fondamentalisme religieux de toutes croyances. Nous reconnaissons la dignité entière de tous les êtres humains ;
3. Une attitude de confrontation, puisque nous ne pensons pas que le « lobbying » puisse avoir un impact majeur sur des organisations à tel point partiales et antidémocratiques, pour lesquelles le capital transnational est le seul facteur réel déterminant leur politique;
4. Un appel à l'action directe et à la désobéissance civile, au soutien aux luttes des mouvements sociaux, mettant en avant des formes de résistance qui maximisent le respect pour la vie et pour les droits des peuples opprimés, ainsi qu'à la construction d'alternatives locales au capitalisme mondial;
5. Une philosophie organisationnelle fondée sur la décentralisation et l'autonomie.

Figure 12 : Principes de l'Action mondiale des peuples.

Le communautaire

L'une des possibilités de carrière après s'être impliqué dans les groupes militants anticapitalistes est le travail dans le milieu communautaire. Le communautaire représente aussi l'ensemble des groupes militants assez diversifiés, qui ont pour caractéristique commune, du point de vue des militants anticapitalistes, d'être trop institutionnalisés, d'utiliser un fonctionnement hiérarchique avec des représentants qui « parlent au nom de tous ».

Les emplois dans le milieu communautaire sont peu payés, et les travailleurs font en général beaucoup plus d'heures que celles qui leur sont rémunérées. De plus, très souvent, une implication politique est implicite à ces emplois. C'est pourquoi, lorsqu'un militant anticapitaliste a terminé ses études et décide de travailler dans le milieu communautaire, d'une part il n'a plus le temps de militer dans les groupes plus radicaux dans lesquels il s'impliquait auparavant et d'autre part, il milite déjà dans son travail. À partir de là, deux tendances ont été observées chez les militants de Guerre à la guerre : certains choisissent le communautaire pour « être payés pour militer », alors que d'autres préfèrent se trouver un emploi « dans le Système », qui leur laissera souvent plus de temps pour militer à l'extérieur, comme le montre Philippe :

« Il y en a qui ont des vies tellement différentes qui peuvent plus se le permettre [de militer] : dans le communautaire, ceux qui sont payés 20 h pis qui en travaillent 40, je peux comprendre... Déjà ta job c'est de militer, je peux comprendre... D'autres disent justement, c'est pas un bon choix d'aller travailler dans le communautaire quand t'es un militant radical... J'ai beaucoup défendu les gens qui travaillent comme permanents⁶² dans les groupes, moi aussi j'ai postulé pour des jobs de permanent. Gilbert Matto m'a dit : « Ouais mais ils ont fait ce choix-là pis ils savaient qu'en faisant ce choix, ça leur donnerait moins de temps pour militer. Des fois c'est mieux d'avoir des jobs un peu plus dans le Système pour garder plus de temps pour militer que d'aller dans le communautaire pis se brûler ». Ça m'a fait réfléchir. »

Un des reproches qui est fait par les militants radicaux au communautaire est de travailler dans une visée à court terme, qui privilégie l'aide aux personnes « ici et maintenant » en laissant tomber les revendications à long terme. Pour eux, les revendications à long terme signifient de questionner la structure du Système et de remettre en question ses fondements, et non simplement de donner des meilleures conditions de vie à des gens : le communautaire ne fait qu'aider à gérer les symptômes d'un problème au lieu d'en comprendre et d'en éradiquer les causes. Travailler dans le communautaire devient inutile, au sens où si les

⁶² Un permanent est un employé permanent d'une association étudiante dans un grand cégep. Il n'y a en général qu'un permanent par association.

causes des problèmes étaient réglées, personne n'aurait besoin de travailler sur leurs conséquences. Gilbert Matto l'exprime ainsi :

« Il faut pas en venir à ce que tous les anarchistes fassent du communautaire pour finalement cacher tous les problèmes causés par le capitalisme. [...] Dans le communautaire, ça devient symbolique finalement, parce que tu dis que tu résous le problème pour des individus, mais tu t'enfermes à les résoudre, c'est de la violence faite contre soi-même... »

De plus, les travailleurs du communautaire passent tellement de temps à répondre aux demandes bureaucratiques (remplir des formulaires, rédiger des projets, etc.) pour avoir droit à leurs subventions que le temps qu'ils consacrent directement à la cause est diminué.

Gilbert Matto, qui a passé quelques mois à Winnipeg à l'automne et habitait dans une maison avec d'autres anarchistes, est aussi allé il y a quelques années passer un été à Vancouver. Il me disait que les anarchistes, dans l'Ouest canadien, pensent que le communautaire est une forme d'action directe :

« [À Winnipeg], [l]es anarchistes ne prennent pas de place sur la place publique, du tout. (*Ici, vous êtes plus dans les médias...*) Oui, à Québec, quand on organise une manif, on essaie de sortir dans les médias, comme le 22, ou des actions à l'Université... À Winnipeg, aucune sortie n'est faite. On dirait qu'il y a vraiment une méprise sur le terme de l'action directe qui mène à « il faut faire des actions directes pour aider nos communautés »... Mais on dirait qu'il n'y a pas cette analyse globale... [...] C'est fou comme les gens sont plus sur les causes ponctuelles, sur une cause du capitalisme, une autre, et il y a pas de liens entre... »

Mais les travailleurs du communautaire, pour leur part, ne voient pas les choses ainsi et ne s'en font pas avec l'idée d'être radical ou non : il leur serait tout simplement impossible de s'imaginer travailler dans un emploi trop rigide. En effet, le travail dans le communautaire permet une flexibilité d'horaire, une

autonomie et une liberté que l'on ne peut retrouver dans les emplois conventionnels. Violette l'exprime ainsi :

MOI : Donc toi, tu ne travailles pas de 9 à 5...

VIOLETTE : Non... Non! Aye, non! (rires) Sinon, je capoterais! Mais je suis chanceuse, c'est ça, je suis chanceuse d'avoir une job comme ça...

MOI : Ok, c'est pas tout le monde qui est comme ça?

VIOLETTE : Je le sais pas. Je pense que c'est pas tout le monde... Probablement que tous ceux qui travaillent dans le milieu communautaire sont un peu comme ça, mais les autres personnes, tsé, quelqu'un qui comme Gilbert Matto, je pense, lui il est cuisinier, ben c'est sûr que sa job c'est sa job pis... le reste du temps il milite, là... Mais quand tu peux travailler, pis quand même jouer avec ton horaire, là, ... [...] À la base je suis assez libre à Action sociale Québec⁶³, dans ma manière de travailler, fait que ça, si j'étais pas libre, je pense que j'aurais de la misère, je serais pas restée là quatre ans.

Le travail dans une coopérative autogérée se différencie du communautaire au sens où la coopérative est moins ou pas du tout dépendante des subventions gouvernementales : les militants sentent qu'ils n'ont pas à se mettre à genoux pour quêter de l'argent au gouvernement, et qu'ils peuvent en même temps vivre une expérience d'autogestion et de liberté, dans une organisation non-hiérarchique. Mais pour certains militants, cette option est encore une fois une voie de sortie de l'action militante radicale véritable, comme l'explique Philippe :

« L'Agitée en ce moment je suis vraiment content de ce que c'est, je te dirais que je suis là pas mal une fois par semaine, pis comme le café chez Paul était c'est comme le quartier général. Le milieu social que ça créait, c'était tellement un terreau fertile pour mobiliser des gens, les amener... En même temps, je trouve que de plus en plus, on devient une communauté de militants plus qu'un mouvement. [...] J'ai tendance à dire que c'est plus important qu'il y ait un

⁶³ Nom fictif de l'organisme où travaille Violette.

mouvement que des institutions pour le *backer*, mais faut qu'il y ait des institutions pour le *backer*, faut qu'il y ait l'Agitée, l'Infoshop, des coops, ça en prend, mais si y a juste ça, ça va faire comme les années 1960-1970, le retour à la terre, on est là pour vivre en communauté mais pas pour battre le Système... Ces projets-là naissent souvent à des moments où il y a des baisses d'implications, par le monde justement qui ont beaucoup combattu et qui veulent prendre une pause, ou qui veulent donner une nouvelle direction, mais après, quand une nouvelle génération le reprend, l'aspect contre le système est pus là. Il y a encore le volet « on le fait tous ensemble », mais le volet « on le fait contre quelque chose, contre le Système », est perdu. »

Les coopératives autogérées sont donc, pour plusieurs, une façon de perdre des gens qui réorientent leur activisme après des périodes d'implication intenses. Mais une tension est toujours présente, puisque comme Philippe le mentionne, L'Agitée est un quartier général pour les militants, et il permet de réunir les gens qui ont des affinités politiques dans un même lieu. Même si, pour Philippe, une dimension contestataire du *Système* est absente des projets de coopératives autogérées, pour Thomas, un des membres fondateurs de L'Agitée, l'action politique radicale telle qu'entendue par ses amis militants est une illusion : après avoir participé à des grandes manifestations en Argentine dans les dernières années, il trouve la définition des actions radicales des militants du Nord bien peu menaçantes en comparaison, et ne s'en fait pas trop avec cette fausse nécessité qu'il voit à être absolument « radical ». Pour Thomas, mieux vaut vivre des expériences d'autogestion en créant des lieux communs de rencontre pour les gens intéressés, en ayant surtout le plaisir de travailler sans patron.

La diversité des tactiques et les réfos

Un courriel de Johanne sur la liste de la Coalition a fait suite à l'invitation (aussi courriel) de Peter d'aller consulter les forums virtuels de l'armée, sur lesquels lui et quelques autres anarchistes de Montréal avaient réussi à prendre une place dans les débats sur la légitimité de la mission en Afghanistan :

« Je déplore cependant le fait qu'on vit dans un monde virtuel, vraiment, et qu'on ne se parle pas de personne à personne mais d'écran à écran... Je considère que l'initiative du CAPMO⁶⁴ à Québec, qui a initié un dialogue direct en face à face avec des soldatEs, s'inscrit dans cette démarche qui veut garder un aspect humain aux échanges, et non pas se réfugier derrière un anonymat qui me fait ... de la peine, ouais....

Enfin, moi je n'ai pas le temps de lire ces «débats» même si je considère qu'il faut bien qu'on soit de notre époque... Je déplore aussi le fait que je, et toute autre personne qui choisit ce genre d'action, serai sûrement encore taxée de réfo ou pire insulte pour me joindre à des initiatives comme celle d'aller à la rencontre et débattre en face à face avec des soldats, alors que ceux qui investissent l'espace virtuel sont considéréEs comme faisant «ce qu'il y a à faire»....

Alors voilà, pour ne pas être mal comprise, je veux répéter que je félicite, non pas condamne, ceux et celles qui participent à ces forums et autres... MAIS je fais partie d'une mouvance qui déplore que le monde devienne virtuel et qu'on vive dans cet espace abstrait plus souvent et aux dépens de la vie concrète, celle qui accouche et élève des petitEs, celle qui ramasse les saloperies du mode de vie urbain qui détruit notre planète, celle qui a une petite idée de combien de litres d'eau vont dans la production d'un circuit de silicone...

MAIS, il faut respecter la diversité des tactiques, n'est-ce pas ? ;-)

Johanne :-)

Quelque peu anti-civilisationnelle.... »

Dans une assemblée générale, effectivement, les stratégies d'action du CAPMO étaient loin de faire l'unanimité chez les militants. Des petits rires de temps à autre laissaient croire que vraiment, aller à la rencontre des militaires au lieu d'avoir une « analyse globale », était vraiment très *réfo*. En plus d'être catho...

⁶⁴ Carrefour de pastorale en milieu ouvrier. Organisme d'éducation populaire autonome de la ville de Québec.

Le *lifestyle anarchism*

Les militants de Guerre à la guerre croient que c'est par l'action collective qu'il est possible de changer les choses, et non par l'adoption d'un *lifestyle anarchism*, qu'ils trouvent naïf et peu politique. Le *lifestyle anarchism* se rapporte aux pratiques individuelles, surtout aux habitudes de consommation, et a une connotation péjorative. Il se caractérise par l'adoption de conduites personnelles radicales. De plus, le *lifestyle anarchism* est pour eux une façon, typique aux adolescents, de se donner un style plus que de réellement s'engager politiquement : une façon de faire partie d'une *gang cool*.

Les pratiques de consommation éthique sont vues comme étant du *lifestyle anarchism*; par exemple, ne pas manger ni porter de produits animaux⁶⁵, faire du compost, acheter sa nourriture sous sa forme la plus naturelle, dans des magasins ou coopératives de petite taille et préférablement indépendants, et non dans les grandes chaînes, s'approvisionner localement le plus possible. Ne pas utiliser de matériaux non recyclables tels le styromousse, les papiers utilisés dans la cuisine tels le cellophane, le papier ciré ou d'aluminium, les mouchoirs de papier. Transporter sa tasse de plastique avec soi, pour ne pas utiliser une tasse jetable pour boire son café. Ces pratiques quotidiennes sont pour certains des marques de *lifestyle anarchism*, et pour d'autres, principalement les éco-radicaux, elles

⁶⁵ À Montréal, beaucoup des militants observent un régime végétalien, alors qu'à Québec, seulement quelques-uns des militants excluent la viande de leur alimentation. Le végétalisme, ou *veganism*, est un régime alimentaire qui exclut tous les produits animaux (viande, volaille, poisson, produits laitiers, œufs, miel, gélatine), et dans lequel les principales sources alimentaires sont les fruits, légumes, céréales entières, produits du soya, fèves, noix, graines, pousses, algues, levure alimentaire. En général, les personnes qui adoptent le végétalisme refusent aussi de porter des vêtements, souliers, bottes, sacs et accessoires faits de produits animaux (cuir, suède, fourrure). Les raisons d'un tel choix alimentaire incluent (sans se limiter à) : l'anti-spécisme (dans l'idéologie du spécisme, l'humain est placé au sommet de la biodiversité, et a le droit d'asservir et de soumettre les autres espèces à ses propres besoins), ne pas encourager les multinationales capitalistes productrices d'animaux, qui font des coupes à blanc des forêts amazoniennes pour élever des bovins (ce qui à la fois crée une déforestation, l'érosion des sols et des pénuries d'eau pour les populations locales), s'opposer au gaspillage des céréales utilisées pour nourrir les animaux au lieu d'être données directement aux humains (sachant que la majorité de la production de soya est dédiée à l'élevage), et contribuer à limiter la production de méthane, qui aurait un effet équivalent sur la couche d'ozone à celui des automobiles.

sont indispensables. Les éco-radicaux se retrouvent principalement à Montréal; à Québec, on peut observer qu'il y a consensus sur l'importance de l'action politique collective pour changer les choses, et non sur les pratiques quotidiennes. Par ailleurs, certains militants de Québec sont végétariens, et la plupart fait attention de ne pas trop utiliser de matériaux jetables et de ne pas gaspiller. Les vêtements qu'ils portent sont vieux et assez sobres (jeans ou pantalons, t-shirts ordinaires ou avec des images rebelles).

L'engagement politique des membres de Guerre à la guerre se veut respecter une cohérence entre les principes et les actions. Dans le milieu, la cigarette est en général de rigueur et pose plusieurs problèmes aux militants : ses ingrédients toxiques mettent en danger l'intégrité physique du fumeur, elle provient de grandes compagnies sans morale, qui font leur profit en mettant en péril la santé des populations, ce que les militants ne veulent pas encourager. Un autre problème est que la cigarette est le signe d'une dépendance de la personne à quelque chose d'extérieur, alors que la morale anarchiste valorise l'autonomie et l'auto-détermination. Les militants auront donc rarement un paquet de cigarettes complet sur eux; souvent, seuls un ou deux militants en auront un. Plusieurs militants refusent de payer pour des cigarettes ou de l'alcool, et les quêtent. Il y a beaucoup de partage et d'échange des cigarettes au moment de la pause-cigarettes dans les assemblées. Graeber nomme ce phénomène la « community of addiction », et propose qu'elle crée :

« a constant mobilization of feelings of need, discipline, sharing and desire [...] [O]ne is dependant on communal good will and sharing for what one really desires most urgently in the world, at least at that moment.⁶⁶ » (2008 : sous presse).

⁶⁶ J'ai compris cela de façon implicite assez tôt dans mon terrain, où je me suis dit qu'il serait très facilitant, pour créer une alliance avec les militants, d'avoir toujours un paquet de cigarettes (ou du tabac et du papier à rouler, car plusieurs militants roulent eux-mêmes leurs cigarettes) sur moi. Comme je ne fume pas (et que je ne sais pas rouler les cigarettes...), et que je n'avais pas envie de commencer, je n'ai finalement jamais mis cette idée en pratique, en me disant que les militants trouveraient bizarre et artificiel que j'aie des cigarettes sur moi si je ne fume pas. Je me suis dit qu'ils pourraient penser que je les « achète » avec des cigarettes, ce qui était la dernière chose que je voulais qu'ils pensent.

Pour plusieurs militants, les cigarettes de contrebande qui proviennent de réserves autochtones sont privilégiées. Moins chères, elles conviennent au budget restreint des militants, et elles permettent d'exprimer la solidarité que les anarchistes veulent avoir avec tous les peuples opprimés de la Terre, tout en formant parfois des alliances réelles avec les autochtones impliqués. Faire affaire avec les autochtones permet en même temps de garder l'argent hors des rouages de l'État, en évitant de payer les multiples taxes imposées sur les produits du tabac, ce qui est un avantage non-négligeable pour les anarchistes.

Après une manifestation contre la guerre, en octobre dernier, Gilbert Matto m'a invitée chez lui pour dîner. Gilbert Matto habite dans une coopérative d'habitation, Les Pénates, qui se situe dans le quartier populaire de Limoilou, dans la Basse-Ville de Québec. Il avait fait froid et il avait plu, et j'étais plus que contente d'accepter son offre de sauté végétarien et de thé, qui allaient bien me réchauffer. Pendant que nous mangions, son chat s'est approché de moi.

MOI : Ah, tu as un chat?

Je flatte le chat : Allô, le beau minou...

MOI : Je pensais que la domestication des animaux était une forme d'oppression...

GILBERT MATTO : Ouais, mais là, faut pas exagérer pis commencer à tout se surveiller! Qu'est-ce que ça change dans le fond que j'aie un chat? Ça fait des millénaires que l'humain a domestiqué les animaux, depuis toujours il a des animaux domestiques! Pis elle, elle est super heureuse, on la traite bien, elle a toujours à manger, elle est bien.

MOI : Mais il me semble aussi que les produits pour les animaux domestiques, comme la bouffe pis les graines pour la litière sont produits par des grandes multinationales comme Procter and Gamble ou Warner-Lambert, qui appartient à Pfizer...

GILBERT MATTO : Ouais mais là, moi je pense pas que c'est par les pratiques individuelles qu'on peut changer les choses. Pis ça de toute façon, c'est du *lifestyle anarchism*... L'important c'est de créer un

rapport collectif pis de se battre ensemble pour détruire le Capitalisme!

Gilbert Matto, qui est très « *hardcore* » dans sa façon de vivre son anarchisme, organise toute sa vie, son horaire et ses habitudes autour de son implication politique. Comme il l'a été montré plus tôt, la priorité dans sa vie est de militer. Il m'a fallu du temps avant de comprendre la différence entre le *lifestyle anarchism* et les pratiques de Gilbert Matto, qui sont pourtant perçues par tous comme les plus exigeantes, comme peuvent l'être les pratiques du *lifestyle anarchism*. La différence réside en ce que Gilbert Matto contrôle toujours tous les détails de sa vie pour se libérer du temps pour militer dans un contexte collectif, alors que dans le *lifestyle anarchism*, les pratiques personnelles sont en elles-mêmes considérées comme les actions politiques.

On voit, dans les distinctions plutôt arbitraires qui sont tracées par Gilbert dans cet exemple du chat, comment, à partir d'un système de valeurs exprimé par l'usage d'un vocabulaire (retrouvé par exemple dans la phrase « Tuons le Capitalisme! »), un système de justification s'élabore aussi, qui permet de traverser les frontières créées par les militants eux-mêmes entre nous et le reste du monde. Ainsi, l'opposition formelle au Capitalisme et au Système peut permettre l'achat de produits pour animaux domestiques, par une stratégie de formulation pratique et plus ou moins consciente de justifications qui placent l'action d'avoir un chat dans la catégorie *lifestyle*, qui est rejetée. Bien sûr, ces stratégies peuvent être à la fois individuelles ou collectives, mais peuvent aussi faire l'objet de désaccords et de discussions entre les membres pour déterminer qui fait vraiment ce qui est conforme aux définitions. Ces désaccords mènent parfois au départ de certains membres, qui voient des incohérences dans ces stratégies pour traverser les frontières, qui les déçoivent.

Contrôle de soi et liberté

Les frontières entre le *lifestyle anarchism* et le contrôle personnel de sa vie pour militer un maximum de temps sont très fluides, et peuvent les deux être vus comme une politique personnelle qui n'a pas de lien avec l'action politique collective. Ainsi, l'emphase sur les pratiques personnelles peut être vécue pour d'autres militants, par exemple pour Violette, comme une demande de pureté extrême dans leurs pratiques :

« Pis, oui des fois, je m'achète du linge...! Tsé, y en a... y en a qui sont presque des... curés, haha, dans leur manière de militer, qui sont super rapides aussi pour juger d'une personne... Pis moi c'est pas comme ça que j'ai envie de vivre, là, je trouve qu'il faut vivre dans notre monde aussi. Pis comme y a des féministes, qui, qui, se rasent pas, pis qui... rejettent toute la socialisation, ben, moi je suis une féministe féminine, j'aime ça me maquiller quand je sors, pis me mettre des talons hauts, pis... haha jouer aux femmes fatales, là... Pis des fois, je porte le poids, tsé c'est arrivé déjà des fois où que je sortais pis que je rencontrais des militants, pis j'avais honte, parce que tout à coup, tsé, j'étais Violette en robe de soirée, là... [...] Je trouve que... c'est important de se sentir libre, pis de, de pas justement être dogmatique avec soi-même, pis de s'imposer euh... je sais pas, des principes de vie, pis de les imposer aux autres, je pense qu'il faut avoir une souplesse, là... [...] Pis c'était comme si j'avais un flic anarchiste dans ma tête, tsé que, parce que... quand j'ai arrêté de militer avec l'UFP, j'ai complètement arrêté mon implication dans les partis politiques, pis après, je voulais pas y retourner, j'avais comme honte. »

Pour Maryse, ce regard scrutateur qu'elle sent de la part d'autres militants sur ses pratiques a également des implications sur sa vie privée, et elle le ressent comme un grand contrôle qui n'est pas légitime :

« On avait des vacances Marc-Antoine et moi du 17 au 27 pis on est revenus plus tôt de la Gaspésie, on est revenus ici pis personne le savait. À un moment donné je suis sortie prendre un verre un soir et on m'a vue. Donc là, maintenant, les gens savaient qu'on était revenus, et là quelqu'un nous appelle et nous dit « ben là, pouvez-

vous faire ça, ça, ça, moi j'ai pas le temps, tel a pas le temps pis telle a pas le temps. » Pis là moi j'ai dit, « ben là on est encore supposés être en vacances, on n'était pas supposés être là, on peut-tu avoir la paix? » Pis là, moi je me suis fait répondre : « dans le milieu militant, y a pas de vacances ». Pis ça c'est le genre de phrase qui m'insulte. J'ai pas signé de contrat avec le milieu militant! Moi, ça m'épuise. »

Shepherd, dans son analyse des anarcho-environmentalistes, discute du travail sur soi comme étant un régime d'entraînement éthique, dont le but serait de développer une personnalité totalement éthique, malgré toutes les tentations externes (2002 : p. 143). Chez les éco-radicaux de Montréal, il est probable que l'on arrive à la même conclusion. Chez les militants radicaux moins axés sur l'écologie, par contre, le régime est un peu moins contraignant, mais tout aussi présent. Le travail sur soi consiste en l'observation de ses comportements pour en éliminer certains, en modifier d'autres, surtout en lien avec les relations interpersonnelles, notamment entre les genres, et avec la réalisation des tâches traditionnellement réservées à un des deux genres par l'autre. Alors que pour les écologistes radicaux, des changements même très intimes doivent se faire (par exemple, ne plus se raser les jambes et les aisselles, ne pas acheter ou utiliser de plastique ou de papier, ou d'autres matériaux jetables, faire du *dumpster-diving*, se promener à vélo l'hiver, ne pas manger de produits animaux, ...), pour les militants anarchistes moins axés sur l'écologie, les changements demandent une moins grande auto-surveillance même dans les sphères les plus intimes de leur vie. L'auto-surveillance implique aussi, comme on l'a vu avec les exemples de Violette et de Maryse, une surveillance par les pairs, qui est parfois plus sévère que celle avec laquelle le militant est prêt à vivre. C'est ce qui peut expliquer plusieurs départs du milieu anarchiste par des militants, qui en ont assez de se sentir finalement moins libres que ce que l'idée de faire partie d'un groupe anarchiste leur laissait croire. Le contrôle de soi nécessaire pour être reconnu comme un bon militant est pour plusieurs très contraignant, et déplaisant.

L'action directe et la violence

Les définitions vues jusqu'à maintenant touchent surtout la reconnaissance de soi et du groupe, et son opposition avec des Autres extérieurs, ce que Latour nomme des *anti-groups* (2005 : p. 32). L'exercice de définir se pratique aussi sur des mots qui ne touchent pas aussi directement la nature de *qui nous sommes*. Mais définir l'action directe est une pratique à peu près exclusive des militants radicaux; du moins, ce sont ceux qui, et de loin, y passent le plus de temps, et y trouvent le plus de nuances et de variantes. Ainsi, passer beaucoup de temps à définir l'action directe est une pratique centrale d'un groupe anticapitaliste, et devient aussi une façon de se reconnaître dans le groupe par le consensus autour de la nécessité de définir ce terme.

L'action directe a donc été définie par des militants des dizaines de fois, à diverses époques et dans de multiples contextes⁶⁷. L'action directe est définie par Éric comme « une action très visible et généralement dérangeante, qui perturbe l'ordre. Ça peut prendre plein de formes, violent, non-violent, festif, symbolique, [...] chercher la confrontation avec la police, l'armée, les représentants de l'ordre ». L'action directe peut aller des occupations illégales au théâtre invisible, à l'art public dérangeant, en passant par la destruction de la propriété privée ou le sabotage. Ce qui est important pour les militants anarchistes dans l'idée de l'« action », tout d'abord, est qu'il est urgent de faire quelque chose maintenant. L'action est également mouvement du corps dans l'espace, et s'oppose au discours, comme dans l'adage populaire « parler mais ne rien faire ». C'est cette emphase sur le corps qui s'exprime que l'on retrouve dans l'attrait pour le théâtre de rue, les déguisements et les mises en scène durant les manifestations pour représenter de façon dramatique ou festive ce que les militants veulent faire passer comme message.

⁶⁷ Voir Graeber, 2008 : sous presse, qui parle plutôt de « centaines d'anarchistes » qui ont essayé de définir cette expression. Graeber définit lui-même en plusieurs pages l'action directe et donne plusieurs exemples très éclairants. Toutes les définitions d'action directe sont normatives et il est très rare qu'elles fassent consensus. Il y a donc toujours des guerres de définitions pour décider ce qui est vraiment de l'action directe et ce qui est réfo.

L' « action » de façon générale occupe une place centrale, et les militants restent toujours très orientés sur les tâches à accomplir. Lorsque j'ai fait ma première demande à la Coalition pour en faire partie, mon projet de terrain se posait pour certains comme un obstacle à la réalisation de cette éthique de l'action : « ça va nous déconcentrer des tâches concrètes qu'on a à faire [...] en plein cœur d'une mobilisation importante ».

L'action « directe » se définit donc en opposition à l'action non-violente ou pacifique. Le fait que les militants pacifistes travaillent conjointement avec des représentants des partis politiques agace au plus haut point les anarchistes, pour qui on ne devrait pas collaborer avec l'État, car cela mène inévitablement à un ramollissement des positions politiques et à une logique de la « politique de la demande⁶⁸ ». Pour les militants pacifistes, le travail conjoint avec les représentants de l'État n'est pas une fin en soi mais arrive souvent sans que cela soit prévu :

« Ce qui était reproché, la gang de Guerre à la Guerre reprochait à la Coalition Québec pour la paix d'avoir laissé parler des représentants politiques dans les dernières manifs. Tsé, c'est toujours un peu la même chose... Pis, tsé, je pense que si y avaient voulu faire une manif où est-ce que les représentants de partis avaient pas parlé, y aurait pas eu de problème, y a personne qui y tient absolument, là, c'est arrivé comme ça, parce que les gens qui étaient là, l'ont décidé lors de la manif en octobre mais si, les gens avaient décidé que non, ça se serait pas fait... »

Pour les militants anticapitalistes, ne pas travailler conjointement avec l'État signifie aussi de ne pas organiser les manifestations avec les policiers : faire une manif déjà prévue d'avance est complètement absurde pour eux, et montre

⁶⁸ *Politics of demand*: « a politics oriented to improving existing institutions and everyday experiences by appealing to the benevolence of hegemonic forces and/or by altering the relations between these forces. [...] The gains that are made (for some) only appear as such within the logic of the existing order, and often come at a higher cost for others. » (Day, 2005 : p. 80)

seulement à quel point on vit dans une société du spectacle. C'est Violette qui pose cette question dans une assemblée générale :

VIOLETTE : Alors, est-ce qu'on informe la police du trajet de notre manifestation?

Rires dans l'assemblée.

VIOLETTE : Je veux dire, est-ce qu'on reste plus « légal » pour rejoindre plus de monde? Si on veut faire une grande marche, une grande manif, le mieux c'est de faire un appel le plus large possible, et de s'arranger pour avoir l'air le plus légal possible... Moi, je suis crédible pour les policiers, ils me croient, j'ai l'air sage.

CHRISTINE : Moi je suis contre.

PHILIPPE : Je suis idéologiquement contre. On veut pas faire un événement familial, avec des ballons pis des familles...

CHRISTINE : Ça prend une distance entre la manif plus familiale pis la manif plus illégale.

Éric : Faut pas non plus empêcher les gens qui ont le goût de venir manifester sans danger ou leur faire sentir qu'ils n'ont pas leur place à la manif... La majorité des Québécois est contre la guerre en Afghanistan, on veut que ces gens-là, ces familles-là viennent aussi se faire entendre.

JOHANNE : Moi en tout cas j'écoute depuis tantôt et je trouve ça scandaleux que des gens soient assez en paix chez eux pour pouvoir rejeter la violence dans une manif! On est dans une démocratie! On a le droit de manifester! C'est en Afghanistan qu'elle est, la violence, pas dans nos manifs!!! C'est en Afghanistan que les militaires sont violents avec les femmes, qu'ils tuent des civils! C'est ça qu'il faut dénoncer! Moi ça m'enrage qu'il y a du monde qui s'inquiète de leur petite sécurité dans les manifs ici, alors que c'est là-bas qu'elle est, la vraie violence! Si le monde a peur de la répression policière, ça veut surtout pas dire de pas sortir dans les rues, ça veut dire que c'est un scandale, la répression policière!

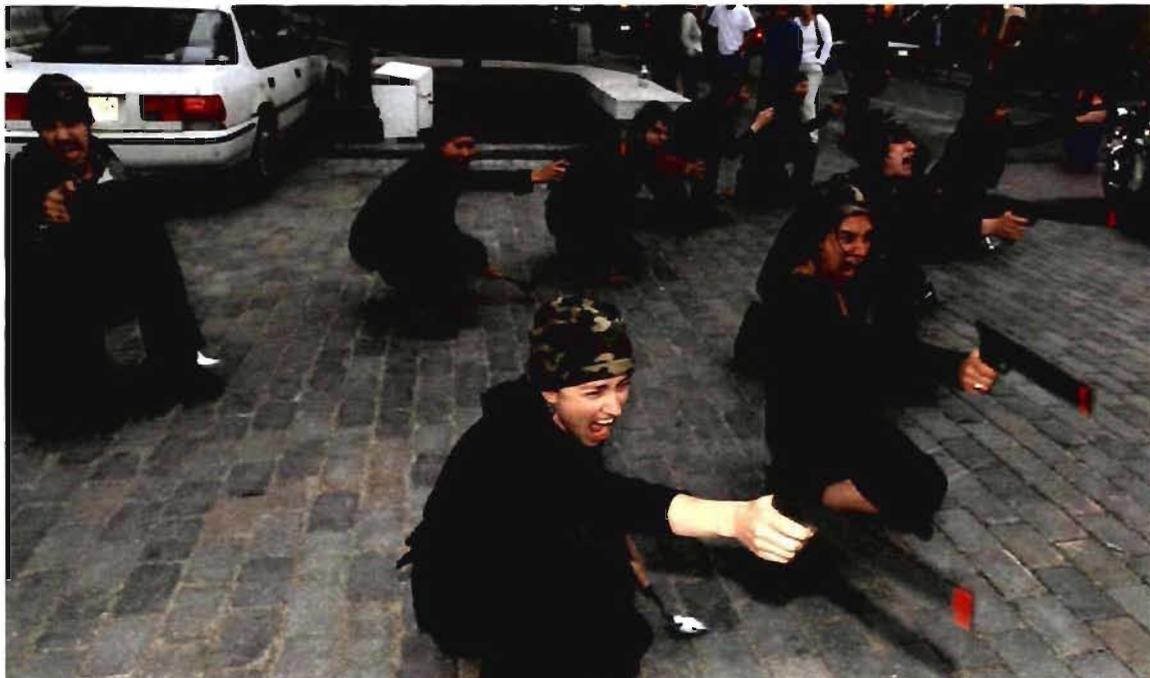


Figure 13 : Des militants vêtus de noir font une intervention théâtrale avec des fusils de carton durant la manifestation du 22 juin 2007.



Figure 14 : Des militants portant des chandails noirs transportent un cercueil (vide) durant la manifestation du 22 juin 2007.

Asymétrie avec Montréal

J'ai été surprise de constater que beaucoup des militants de Guerre à la guerre, dans différents contextes, ont fait référence au milieu anarchiste de Montréal en le comparant avec celui de Québec. À Montréal, jamais n'ai-je entendu un militant se comparer avec le milieu de Québec; on peut donc penser qu'il existe une relation asymétrique entre Montréal et Québec, dans laquelle Montréal a un certain avantage. Les militants de Québec ont une idée assez élaborée et assez semblable d'un militant à l'autre de « ce que doit être » le milieu anarchiste de Montréal. François exprime un commentaire typique à propos de Montréal :

« Ici à Québec, on n'est pas full nombreux... Tsé pour répéter ce que je te disais tantôt, tu te retrouves si t'envoies chier quelqu'un... Tu peux passer une réunion à Montréal à envoyer chier du monde tu vas toujours en avoir, tsé il y a deux millions de personnes autour, tu risques d'en trouver de ta tendance politique. Ici, à Québec, tu peux te retrouver avec des coalitions du NPD, de Québec Solidaire, des Blacks Blocs, pour parodier le tout. [...] T'as pas le choix de travailler en coalition. Le monde est tellement petit que tu te côtoies pareil tout le temps, dans les activités de financement, c'est tout le temps le même monde, tout le temps tout le temps. »

Bien qu'il soit vrai qu'à Montréal, le milieu anarchiste compte plus de membres, les militants montréalais ont aussi un problème de recrutement. De la même façon, j'ai entendu à maintes reprises à Montréal que « dans le milieu anarchiste, c'est tout le temps le même monde ». Le plus grand nombre de militants rend peut-être possible la spécialisation des groupes et leur division en différentes sous-branches d'anarchisme (anarcho-communistes, primitivistes, anarcha-féministes, éco-radicaux, etc.) qu'on peut observer à Montréal, ce qui n'est pas le cas à Québec. Mais être aussi sélectif que le dit François parce qu'« il y a deux millions de personnes autour » est plus un effet de l'imaginaire, selon mon expérience du milieu anarchiste de Montréal, qui est un milieu assez fermé, où les militants se connaissent à peu près tous (au moins de nom ou de vue).

Les militants de Guerre à la guerre faisaient aussi référence à Montréal lorsqu'ils me racontaient comment ils avaient formé les groupes radicaux de Québec dans le passé. Souvent, c'était en s'inspirant des groupes de Montréal qu'ils avaient l'idée de former leurs groupes, comme lorsque les groupes Émile-Henri et Le Maquis avaient formé la CASA en s'inspirant de la CLAC.

Pour les militants de Québec, les anarchistes de Montréal ont donc été une source d'inspiration pour donner l'idée de modes de fonctionnement et de nouveaux groupes, mais le milieu anarchiste montréalais est aussi parfois idéalisé, en ce sens que les choses semblent « moins pires à Montréal ».

Pour une économie des moyens : être contre la guerre

La sélection de l'enjeu sur lequel la Coalition milite, c'est-à-dire la guerre en Afghanistan, est un choix stratégique, parce que très flexible, comme le laisse entendre Sophie :

« Mais la guerre en Afghanistan c'est intéressant parce que ça inclut beaucoup d'enjeux locaux, nationaux, internationaux... Exporter notre culture, être formé pour tuer... »

On peut facilement y ajouter les enjeux du pétrole, et de là de l'automobile, permettant des alliances possibles par exemple avec Réclame ta rue!⁶⁹ La Coalition a aussi commencé, après la manifestation du 22 juin, à travailler sur le recrutement de l'armée dans les écoles⁷⁰, ce qui touche également à la lutte pour

⁶⁹ Dans les années 1990, en campagne anglaise, il y a eu beaucoup de construction d'autoroutes pour augmenter le « transport capitaliste ». Les gens bloquaient les autoroutes pour protester contre cette invasion capitaliste. L'organisation a pris le nom de *Reclaim the Street!* Puis, le mouvement est allé jusqu'en ville, organisant des fêtes de rues pour occuper l'espace urbain, et choisissant l'automobile comme symbole parfait du capitalisme (acheter une auto ⇒ pollution ⇒ pétrole ⇒ guerre) et de l'individualisme, pour montrer qu'elle occupe de plus en plus de place et en laisse de moins en moins aux humains. C'est après avoir rencontré des membres de *Reclaim the Street!* en Amérique latine que Thomas a décidé de commencer à organiser une journée Réclame ta rue! à Québec, à chaque fête du travail, depuis maintenant six ans.

⁷⁰ L'armée canadienne recrute dans les Universités, les cégeps et les écoles secondaires.

la gratuité scolaire, sachant que le recrutement se fait surtout dans les établissements où les étudiants sont les plus défavorisés⁷¹. La guerre est donc un enjeu de lutte flexible, qui permet d'agglutiner des thèmes de revendications variables selon les besoins du moment. Ainsi, il est possible de relier d'une manière ou d'une autre une lutte spécifique à l'univers de sens de l'anti-impérialisme et de l'anti-militarisme, rendant possible une continuité dans le temps de l'implication des membres. Il est beaucoup moins « économique » pour les groupes de se former à chaque fois autour d'un enjeu précis, qui n'est pas lié à des luttes précédentes, et de se dissoudre une fois la manifestation ou l'événement terminé. En effet, pour chaque nouvelle lutte, les militants doivent se réunir, s'informer et lire sur l'enjeu en cause, discuter, rédiger des dépliants, se coordonner, se mobiliser, ... Ce qui demande beaucoup de travail. De plus, les militants intéressés à se mobiliser seront différents d'une lutte à l'autre. Dans le cas où le nombre de militants est limité, comme dans le milieu anticapitaliste de Québec, définir un enjeu large, tel celui de la guerre, pourrait avoir pour conséquence d'assurer une certaine pérennité du groupe.

Le déserteur courageux

La définition du terme *déserteur* par les militants n'est pas aussi centrale que celle d'anarchiste ou de *réfo*, mais elle est discutée ici pour deux raisons. La première est pour montrer comment l'exercice de définir se fait constamment dans le groupe, même à propos de mots de moindre valeur en ce qui a trait à la définition de soi. La nécessité de définir le mot déserteur vient du fait que la Coalition Guerre à la guerre planifie l'envoi de lettres aux soldats pour les inciter à se désister de la mission en Afghanistan. La deuxième raison est pour montrer un exemple de discussions actives pour définir des mots, qui se fait non pas dans les réunions en relations de face à face, mais sur la liste de courriels de

⁷¹ *Éducation vs industrie militaire : où sont nos priorités? Document de réflexion sur le recrutement militaire dans les établissements d'enseignement*, Centre de ressources sur la non-violence, août 2007.

la Coalition. Le 22 avril, à la première assemblée générale à laquelle j'ai assisté, une allusion a été faite au sujet de l'emploi du terme *déserteur*. Ce terme était utilisé pour désigner les soldats qui avaient refusé de servir l'armée, et aussi pour parler du travail d'incitation à la désertion que se proposait de faire la Coalition, avec l'envoi des lettres aux soldats. Johanne, militante anarchiste de Montréal de longue date, mentionne qu'elle pense qu'il est illégal d'encourager des gens à la désertion, et qu'il serait mieux de trouver un autre mot à utiliser tant entre nous que sur les tracts, pour « pas se tirer dans le pied ». C'est le 2 mai que circule sur la liste de courriels de Guerre à la guerre un courriel de Peter, de Bloquez l'empire Montréal, qui donne lieu à une série d'échanges virtuels :

Peter <adressecourriel@gmail.com>
à François <adressecourriel@yahoo.ca>,
cc Valcartier 2007 <listedediffusion@lists.resist.ca>,
date 2 mai 2007 11:11
objet Re: [Coalition-valcartier-2007] PV Ag 22 avril 2007

PETER : allo -- merci pour le PV ... juste un commentaire ... au point 6.6 "Support aux déserteurs" ... je n'aime pas utiliser le mot "déserteur" pour décrire un soldat qui refuse d'être déployé, ou qui résiste de participer à une guerre injuste ou impérialiste ... je sais pas si en français "déserteur" a le même sens, mais en anglais, le mot "deserter" donne l'idée de qqn qui manque courage, qqn qui n'est pas fiable. je sais pas le mot exact en français, mais on parle de "war resisters" pour les américains qui viennent au canada pour ne pas servir en iraq ou afghanistan. alors, je suggère que, même dans les communications internes, que nous n'utilisons plus le terme "déserteur", mais plutôt qqch comme "war resister" or "war refuse" (l'équivalent en français), car qqn qui refuse our resiste la guerre activement comme soldat montre le courage, et n'est pas "un déserteur".

juste mon opinion. svp s'cusez mon franglais écrit.

solidairement,
peter (montréal)

Jo <adressecourriel@gmail.com>
à Peter <adressecourriel@gmail.com>,
Valcartier 2007 <listedediffusion@lists.resist.ca>,

date 2 mai 2007 14:26
 objet Re: [Coalition-valcartier-2007] PV Ag 22 avril 2007

JOHANNE : Allô,

Je pense que «déserteur» est plus descriptif et moins connoté négativement en FR qu'en AN. Cependant, déserteur n'implique pas s'opposer, donc je seconde la propo de Peter, il faudrait qqch de plus approprié...

Je propose «résistants de guerre», ou «soldats opposés à la guerre», plus long mais plus exact, ou «opposants à la guerre», mais là c'est pas spécifiquement des soldats qui s'opposent...

Qu'en pensez-vous ?

Jo :-)

Jo <adressedcourriel@gmail.com>
 à Peter <adressedcourriel@gmail.com>,
 Valcartier 2007 <listedediffusion@lists.resist.ca>,
 date 2 mai 2007 14:34
 objet Re: [Coalition-valcartier-2007] PV Ag 22 avril 2007

JOHANNE : Hey, c't'encore moi....

Pourquoi pas oser le néologisme, inventer un mot pour cette réalité des soldats qui se rendent compte que leurs supérieurs sont des malades et qui décident de pas embarquer dans l'occupation, voire de s'y opposer : des «désisteurs»...

Se désister c'est se retirer de qqch. Les soldats ont bien fait le choix (?) d'entrer dans l'armée (on est tous capable d'erreurs...) maintenant, ils choisissent de la quitter, sans toutefois «abandonner», ou manquer de courage (ce dont manque TOUTE la population du Québec, alors ne ciblons pas seulement les soldats, svp...) ou autre connotation du genre...

Me semble que «désister» ça connote une réflexion qui aboutit à une conclusion différente de la première, qui a mené à l'engagement initial, «résister», c'est trop réactif, trop «victime» qui se débat, me semble... «déserteur», c'est pas beau, sauf dans un roman de Camus.

Mais se désister, c'est dire «OK, merci, mais votre édifice de mensonge, je préfère n'y plus être associé»...

OK, ça va faire l'analyse lexicale, je sais, je sais ;-)

Pierre <adressecourriel@ulaval.ca>
 à Valcartier 2007 <listedediffusion@lists.resist.ca>,
 date 2 mai 2007 15:15
 objet Re: [Coalition-valcartier-2007] PV Ag 22 avril 2007

PIERRE : Sinon il y a le terme Objecteurs de conscience, utilisés principalement chez ceux qui refusent de faire le service militaire obligatoire.

Pierre

À l'assemblée générale du 21 mai, un militant a prononcé le mot désertion, ce qui a déclenché un autre échange sur la question.

MARC-ANTOINE : Me semble qu'il y a un aspect juridique à la question de l'incitation à la désertion, on n'a pas le droit d'inciter à la désertion, je pense que c'est un cas de haute trahison nationale...

JOHANNE : Il faut qu'on parle avec un terme qui a une meilleure image, qui va avoir une connotation plus positive, comme l'objection de conscience par exemple...

Suite à cette assemblée, les termes désertion ou déserteur(s) n'ont plus été employés, ni dans les assemblées générales, ni dans les communications de la Coalition, ni sur la liste de courriels, sauf une fois, qui n'a pas eu de conséquences⁷².

Les militants ont préféré utiliser, dans la lettre destinée aux soldats, les expressions : « considérer un autre point de vue au sujet de votre déploiement », « remettre en question votre participation à cette mission », « Vous n'êtes pas obligés d'aller en Afghanistan pour servir de chair à canon dans cette guerre injuste », « refus de participation », « résister », « refuser de se rendre », « [...] de vous désister de cette mission », en évitant tout usage des termes désertion et déserteur(s).

⁷² François faisait mention que les lettres pour les déserteurs avaient été distribuées dans un courriel du 14 juin 2007.

Conclusion

Dans ce chapitre, j'ai tenté de dresser, par la méthode de l'ethnographie, un portrait de l'univers de sens construit par et dans lequel baignent les militants anticapitalistes de Québec. Quelques mots et expressions provenant du lexique significatif des militants ont été définis et illustrés avec des exemples. Mais c'est surtout l'activité de définir qui a été présentée, de divers points de vue et pour différents termes. Tout d'abord, la nature des deux groupes principaux a été définie, soit celui du « nous », puis celui de l'ennemi, le Capitalisme. Puis, les *réfos* ont été présentés, qui sont au moins aussi importants pour la définition de soi des militants radicaux, puisqu'ils cherchent constamment à se distinguer des *réfos*. Il y a une tension constante pour ne jamais avoir l'air *réfo*, ou se faire dire qu'on l'est. Alors que le Capitalisme est le grand ennemi invisible, produit de l'imaginaire et d'une construction théorique, les *réfos* sont visibles, ont des visages et des pratiques. Ce sont des militants d'autres groupes qui partagent l'espace contestataire. Les militants parlent bien davantage du Capitalisme que des capitalistes, et la représentation d'un capitaliste est beaucoup plus floue que celle d'un *réfo*. On pourrait presque dire qu'il est plus risqué, pour un militant anarchiste, d'être *réfo* que d'être capitaliste, puisque les pratiques capitalistes sont beaucoup moins claires que les pratiques *réfos*.

Les définitions des anarchistes, des *réfos* et du Capitalisme ne se font jamais qu'en des termes discursifs, mais sont toujours imbriquées dans des pratiques sociales de rencontres, d'échanges et de discussions entre les militants. Par la participation à l'activité de définir et de se définir, les militants se reconnaissent entre eux et arrivent à construire un sens du « nous » collectif. La définition perpétuelle des autres les garde dans une constante relation avec ces autres et surtout, avec ce qu'ils construisent comme savoir à propos d'eux. En même temps qu'ils fabriquent la distinction entre eux et les autres, les militants élaborent des stratégies qui permettent de traverser les frontières entre les deux avec un système de justifications cohérent. Comme il est impossible de ne jamais traverser les frontières, puisque le monde nécessite sans cesse des

adaptations et des négociations pratiques avec le vécu quotidien et local des personnes, les justifications permettent à la fois de traverser les frontières tout en clamant l'appartenance à un des deux groupes.

Puis, une brève comparaison avec le milieu montréalais a été effectuée, qui a montré qu'à certains égards, on peut retrouver des ressemblances entre la Coalition Guerre à la guerre de Québec et les groupes anarchistes de Montréal (l'emphase sur l'action directe ou la lutte entre les radicaux et les *réfos*) alors qu'à d'autres, certaines distinctions peuvent être tracées (les groupes de Québec se comparent et réfèrent très souvent aux groupes de Montréal, et surtout aux représentations qu'ils en ont, alors que les groupes de Montréal ne parlent presque jamais des groupes de Québec). De plus, à Québec, moins de lieux sont occupés par les militants (café chez Paul, café-bar L'Agitée, coopérative d'habitation Les Pénates) qu'à Montréal, ce qui concentre les gens dans les mêmes espaces et contribue à ce que les militants se voient et se connaissent entre eux. Les relations de couple et d'amitié sont aussi d'autres types d'alliances entre les militants qui permettent le recrutement de nouveaux membres et l'élargissement du réseau. Finalement, d'autres termes ont été définis, qui ne contribuent pas dans un même degré à la définition du « nous » du groupe mais qui montrent tout de même que l'activité de définir, pour les militants radicaux, est continuellement présente dans les interactions des membres.

Chapitre 5 Les actions collectives

Introduction

Les militants de Guerre à la guerre organisent des actions pour empêcher le départ des troupes de Valcartier en Afghanistan : un envoi postal massif aux militaires les incitant à ne pas partir, et une manifestation, sont prévus. La manifestation aura lieu en même temps qu'une parade des militaires dans les rues du centre-ville de Québec, parade organisée selon les militants pour redorer l'image de l'armée dans une vaste opération de relations publiques. L'organisation et la préparation de ces actions orientées vers le public se fait en grande partie à travers des réunions entre les membres de la Coalition. Tant les réunions de préparation que les événements impliquant un public extérieur au groupe seront analysés comme des actions collectives tel que l'entend Blumer. Le concept d'action collective de Blumer (*joint action*) implique que :

« each participant necessarily occupies a different position, acts from that position, and engages in a separate and distinctive act. It is the fitting together of these acts and not their commonality that constitutes joint action. [...] the participants fit their acts together, first, by identifying the social act in which they are about to engage and, second, by interpreting and defining each other's acts in forming the joint act. [...] They have to ascertain what the others are doing and plan to do and make indications to one another of what to do. » (1969 : p. 70-71).

Il aurait été possible d'utiliser la métaphore théâtrale de Goffman (1959), c'est-à-dire le rapport entre la scène et les coulisses, pour distinguer entre les moments « privés » des réunions et les manifestations publiques, mais cette analogie ne sera pas privilégiée ici, puisqu'elle « réduit un peu les rapports entre les gens à leur dimension symbolique et risque de masquer [...] qu'il y a des rapports symboliques mais qui s'accomplissent sur la base d'une distribution inégale des forces, des forces qui peuvent être symboliques » (Bourdieu, 2000 :

p. 41). Donc, la perspective interactionniste est nécessaire pour bien comprendre les détails symboliques de l'action collective, c'est pourquoi ce concept de Blumer est conservé, mais elle doit en même temps être dépassée pour permettre de poser l'action collective comme produit des agents sociaux agissant dans un espace de luttes.

Dans le sens commun, il y a une opposition entre événements et structure : une emphase est mise sur l'aspect chaotique et spontané des manifestations, et tout particulièrement de celles où l'on retrouve des militants anarchistes. On pense souvent que ces manifestants n'ont pas réfléchi avant de sortir, et ne comprennent pas les enjeux politiques réels. Par une approche ethnographique, ce chapitre s'attardera à montrer, au contraire, que les manifestations sont des activités qui sont planifiées longtemps d'avance, réfléchies et discutées collectivement. C'est même l'existence de la manifestation, comme événement à préparer, qui structure la réalité du groupe pendant la longue période qui le précède. Ainsi, malgré l'aspect éphémère rattaché à la manifestation, c'est son éventualité qui organise le groupe. L'événement devient donc permanent, parce qu'il est à la base de l'existence du groupe : sans événement à organiser, il n'y a pas de collectif anticapitaliste. L'analyse des actions collectives de la Coalition Guerre à la guerre qui suit s'articule en trois temps, dans une perspective chronologique. Tout d'abord, les réunions d'organisation et de préparation de matériel seront analysées, puis, la représentation différentielle du groupe par certains membres sera explorée. Enfin, le moment de la manifestation sera étudié.

Réunions d'organisation et préparation de matériel

Les réunions forment une grande partie de la vie des militants, par la quantité de temps importante qu'elles impliquent. Il y a principalement deux types de réunions entre les membres de la Coalition : les assemblées générales (AG) et les réunions de sous-comités. Aux assemblées générales sont invités tous les

membres de la Coalition par la liste de diffusion (liste de courriels), qui peuvent aussi amener des amis intéressés. Les sous-comités sont des comités formés durant les AG, pour s'occuper de mandats précis décidés en assemblée. Les sous-comités durent jusqu'à la fin de leur mandat : pour la plupart, ils ont été formés dans les premières assemblées et sont restés par la suite. Dans les mois qui précèdent la manifestation du 22 juin, les sous-comités de la Coalition Guerre à la guerre étaient : comité *comm*⁷³, comité médias, comité 22, comité finances, comité légal, comité événements publics. Le comité *comm* s'occupe d'écrire et d'imprimer les communiqués, les dépliants et les tracts, de gérer la liste de courriels de la Coalition, le comité médias fait les entrevues avec les journalistes, le comité 22 fabrique le matériel et planifie la manifestation, le comité finances s'occupe d'ouvrir un compte de banque au nom de la Coalition, cherche du financement auprès des syndicats, des associations étudiantes, pour payer les photocopies, le *tape* pour coller les affiches, les crayons pour y ajouter de la couleur, les billets d'autobus pour les membres qui vont à Montréal rencontrer les gens d'autres groupes avec qui il faut se coordonner. Ils mettent aussi en vente des t-shirts pour financer la Coalition et font passer un chapeau à chaque AG pour recueillir la dîme des militants. Le comité légal établit les liens avec des avocats alliés ou amis des militants, dont les numéros de téléphone seront distribués lors de la manifestation à tous les militants présents au cas où ils se feraient arrêter. Finalement, le comité événements publics organise et coordonne des séances d'information dans les cégeps et Universités, et des conférences avec des objecteurs de conscience. Dans les dernières semaines qui ont précédé la manifestation, deux nouveaux comités se sont ajoutés, soit le comité bouffe, qui s'assurait de préparer la nourriture pour la journée de la manifestation, et le comité hébergement, qui coordonnait les demandes d'hébergement des militants de l'extérieur de Québec et les offres des militants de Québec.

⁷³ Comité comm : comité communications. Aussi appelé « com-comm ».



Canada.

Afghanistan.

Figure 15 : T-shirts vendus par la Coalition Guerre à la guerre pour financer ses activités, arborant le logo mis sur les affiches pour la manifestation du 22 juin 2007.

L'organisation en sous-comités a pour objectif de ne pas perdre de temps dans les assemblées avec des tâches qui ne demandent pas de discussion, et donc de conserver les moments d'assemblée pour les sujets qui ont besoin d'être débattus collectivement. Les sous-comités disposent d'une certaine autonomie pour décider de détails sur la réalisation de leur tâche, mais doivent ramener en AG les questions qu'ils jugent plus sensibles et qui méritent d'être débattues en groupe⁷⁴. D'autres types de réunions sont faites lorsque des alliances se négocient avec d'autres groupes. Ces réunions s'appellent une *consulta*⁷⁵.

⁷⁴ Ceci implique évidemment plusieurs possibilités de malentendus et de conflits : d'une part, si un sous-comité prend trop de décisions de façon autonome, ses membres peuvent être sanctionnés pour ne pas avoir cherché l'avis de l'ensemble du groupe en assemblée (par des sanctions sociales) et d'autre part, si le sous-comité ne prend aucune décision et qu'il ramène trop de détails en AG, ceci rallonge considérablement les durées des AG et risque de susciter l'exaspération de certains (puisque cela ressemblerait trop au fonctionnement des communistes, dont l'unité dogmatique d'une ligne de parti représente tout le contraire de l'autonomie et de la liberté pour les militants anticapitalistes).

⁷⁵ J'emploie le singulier « une *consulta* » car je n'ai jamais entendu, auprès des militants, l'expression plurielle « des *consultae* ». La *consulta* est la version française de l'expression anglaise couramment utilisée dans le milieu anarchiste « *spokescouncil* », qui est une rencontre de délégués de plusieurs collectifs et groupes d'affinité pour préparer une action commune. Les décisions y sont habituellement prises par consensus.



Figure 16 : « Support our troops ». Plusieurs militants de Guerre à la guerre ont pris plaisir à « voler » et à collectionner ces messages propagandistes aimantés, et à les coller sur leur réfrigérateur. À une manifestation en octobre 2007, une des actions effectuées par les manifestants a été de recoller sur des voitures stationnées dans le stationnement d'un centre d'achats des aimants, sur lesquels ils avaient remplacé les messages du gouvernement canadien par des messages antimilitaristes et anticapitalistes.

Les consulta sont en général proposées par un groupe qui veut organiser un événement en collaboration avec d'autres, et peuvent se faire quelques mois ou quelques semaines avant cet événement afin de diffuser l'information. Elles peuvent aussi avoir lieu la veille ou le jour même de l'événement, pour coordonner les derniers détails pratiques du déroulement de l'action.

Les assemblées générales avaient lieu en général les dimanches après-midis au café-bar L'Agitée⁷⁶. Quelques membres de Guerre à la guerre travaillent à L'Agitée, et la plupart de ceux qui n'y travaillent pas connaissent les travailleurs de L'Agitée qui ne sont pas dans la Coalition. Certains sont amis, ont étudié ou ont milité ensemble, d'autres sont amis du copain ou de la copine de travailleurs

⁷⁶ L'Agitée ouvre à 17h le dimanche.

de L'Agitée, ou plusieurs de ces combinaisons à la fois, comme le montre Philippe :

« Y a eu le Sommet de la jeunesse, où science po avait pris position contre, pis avait mobilisé contre. C'est là que j'ai connu Martin, qui est le chum à Maude, qui est dans la NEFAC pis impliqué dans L'Agitée, et dans un ancêtre de l'ASSÉ⁷⁷, le mouvement pour le droit à l'éducation⁷⁸ ».

Parce que les travailleurs de L'Agitée et les membres de la Coalition se connaissaient bien, il était possible d'utiliser le local en échange d'un peu de ménage. Lorsque les assemblées se tenaient le dimanche soir, et donc que L'Agitée était ouverte, le sous-sol tenait lieu de salle de réunion. Une grande table y occupe le centre de la pièce, avec plusieurs chaises autour. En avril et en mai 2007, les AG se tenaient environ aux deux semaines. Puis, en juin, la fréquence a augmenté à une AG par semaine.⁷⁹

La définition des termes

En premier lieu, les participants à l'action collective qu'est la réunion (que ce soit une assemblée générale, une rencontre de sous-comité ou une *consulta*) y arrivent avec leur bagage de sens qui s'est formé antérieurement à travers d'autres actions collectives. En effet, la personne ne peut se dissocier du savoir et des habitudes qu'elle a incorporées à travers sa participation à des actions collectives passées. Comme le dit Blumer :

« The participants involved in the formation of the new joint action always bring to that formation the world of objects, the set of meanings, and the schemes of interpretation that they already

⁷⁷ Association pour une solidarité syndicale étudiante.

⁷⁸ Mouvement pour le droit à l'éducation : MDE.

⁷⁹ Je n'ai pas pu participer à ces réunions, comme je l'ai expliqué plus tôt. J'ai suivi à distance, principalement par la liste de courriels (sur laquelle circulaient aussi tous les articles de journaux canadiens qui parlaient de l'envoi postal et de la manifestation), mais aussi en écoutant les entrevues radiophoniques et télévisées faites par les membres de la Coalition.

possess. Thus, the new form of joint action always emerges out of and is connected with a context of previous joint action » (Blumer, 1969 : p. 21).

La participation aux réunions a pour conséquence la création d'un vocabulaire commun, et la construction d'un point de vue commun sur le monde à partir des schèmes d'interprétation antérieurement incorporés par les militants. L'exemple qui sera présenté pour illustrer ce phénomène est une discussion sur le choix d'une thématique pour la manifestation du 22 juin, discussion qui a eu lieu en assemblée générale quelques semaines avant l'événement. Cet exemple montre comment un consensus s'élabore dans les échanges entre les membres. Une fois les termes définis et partagés par les militants, ces derniers les utilisent et les incorporent à leur vocabulaire et à leur monde de sens.

Dimanche, 6 mai 2007

Assemblée générale⁸⁰, Café-bar L'Agitée

Éric est l'animateur, ce qui veut dire que c'est lui qui prend les tours de parole, qui synthétise les interventions lorsqu'il sent que toutes les personnes ont dit ce qu'elles voulaient. Le rôle de l'animateur est aussi de demander s'il y a des propositions sur les différents thèmes discutés, parce que le fonctionnement général implique que des membres formulent des propositions, qui seront discutées, acceptées, rejetées ou amendées. Ce format de réunion est tributaire en grande partie de l'apprentissage réalisé par les militants dans leurs expériences de rencontres délibératives dans les associations étudiantes. En effet, les militants ayant presque tous fait partie d'associations étudiantes, soit au cégep ou à l'Université, ils connaissent bien le Code Morin, qui est le principal code de procédures utilisé au Québec pour « tenir des assemblées générales démocratiques et ordonnées ». C'est parce qu'ils ont eu l'habitude de fonctionner avec cet outil auparavant que leurs assemblées actuelles restent

⁸⁰ Ces propos ont été reconstitués à partir de notes prises durant la réunion.

teintées du vocabulaire et des normes d'échange de ce code d'assemblée. Pour les gens qui ne connaissent rien au vocabulaire et à la façon d'interagir en groupe implicites à ce code, comme je l'étais au départ, la rapidité et l'aisance avec laquelle les gens présentent leur intervention dans un langage typique d'assemblée sont impressionnantes : « je propose... », « est-ce qu'on fonctionne par amendements? », « on va prendre le vote sur la proposition... puis sur l'amendement », « est-ce qu'on veut une plate-forme ou une position? », « je vais faire un appel pour la mob », « demander l'endossement des autres groupes », « le point est clos », etc.

ÉRIC : Ok, point « thèmes » pour la manif.

MARC-ANTOINE : Il faut envoyer le mandat au graphiste, qui est à Montréal.

GILBERT MATTO : Ça pourrait être : « Vous passerez pas sur les Afghans avant de passer sur nous autres! »

PHILIPPE : « Défions le défilé, marchons contre l'occupation! »

GILBERT MATTO : « C'est l'heure du retour à la maison! »

MARC-ANTOINE : « Désarmons le 22^e régiment! »

JEAN : Faudrait remplacer « marchons » par un verbe plus vindicatif...

CHRISTINE : Il faudrait qu'il y ait plus d'allusions à l'anticapitalisme pis à l'anti-impérialisme...

MARC-ANTOINE : Ouais mais le problème actuel est vraiment, l'occupation.

CHRISTINE : Ouais, ok...

PIERRE : « Marchons contre l'occupation, défions le défilé! »

CHRISTINE : « Non au départ des troupes! »

MARC-ANTOINE : Pour le graphiste, il faut lui dire si on veut quelque chose de festif ou de pas festif sur nos affiches...

CHRISTINE : Ouais, il faut rappeler le ton de la manif. On veut illustrer la mort, la destruction... Il faut montrer que c'est *trash*, la guerre... On pourrait mettre des costumes, des accessoires, se maquiller...

PHILIPPE : Fait que l'action qu'on avait retenue la dernière fois c'était un *die-in* à la fin de la manif. On va se coucher par terre, certains à des endroits névralgiques, dans le but de bloquer le défilé.

MARC-ANTOINE : On va dire au graphiste qu'on veut le thème de « la mort ».

CHRISTINE : On pourrait se déguiser en victimes de guerre... Est-ce qu'on le met dans notre propagande?

MARC-ANTOINE : « Les temps sont obscurs, la guerre est proche... » Est-ce qu'on fait une marche funèbre?

ANDRÉANNE : Je préfère les victimes de guerre...

ÉRIC : Moi j'ai pas de problème avec un coup d'éclat, mais...

JULIEN : On veut avoir l'air festif, pas trop sérieux...

JOHANNE : C'est quoi être victime de guerre? Il y a plein de sortes de victimes de guerre... C'est mieux une marche funèbre.

PHILIPPE : Ouais, mais faudrait pas que ça ait l'air d'un carnaval, moi j'ai pas de problème à ce qu'il y ait pas de déguisements...

SOPHIE : Moi non plus, j'y tiens pas.

JULIEN : En tout cas, ce qui est important, c'est d'avoir des cercueils.

ÉRIC : C'est sûr que c'est plus respectueux...

PIERRE : Tsé, faut faire attention de pas ridiculiser ces gens dont les pères, les maris, partent à la guerre. C'est quelque chose qui est vraiment pas *cool*, peu importe leur opinion sur la guerre...

MARC-ANTOINE : Ouais, mais faut pas oublier notre solidarité avec le peuple afghan.

JULIEN : On pourrait mettre des drapeaux canadiens et afghans sur les cercueils...

ANDRÉANNE : Ça veut-tu dire qu'on fait pas de *die-in*?

PHILIPPE : Oui, on peut en faire un, mais quelque chose de très sobre.

ANDRÉANNE : Fait que, qui va tomber par terre? Les porteurs des cercueils? Les autres qui marchent?

CHRISTINE : On peut pas tout contrôler la manif, on veut que ça nous dépasse, cet événement-là...

Une telle discussion peut facilement prendre une vingtaine de minutes, et d'autres, touchant des thèmes plus larges ou plus *sensibles*, comme l'usage de la violence dans une manifestation, peuvent aller jusqu'à 45 minutes, et ce dans plus d'une réunion. Les discussions prennent beaucoup de place en assemblée et permettent de construire une idée commune qui représente un certain consensus dans le groupe. Le consensus dont il est question ici n'est pas le même que celui dont parlent les militants lorsqu'ils invoquent le fait de « décider par consensus », qui est un processus décisionnel au sens politique. Pour eux, décider par consensus signifie que tous les membres sont en accord avec une proposition et l'acceptent. Ce qui est entendu ici par consensus est un accord tacite sur ce qui a une valeur de vérité dans le groupe, un sens commun élaboré collectivement.

Liste de travail

Pour maintenir et continuellement renouveler ce consensus, des échanges se font régulièrement entre les membres. Il y a les échanges en relation de face à face, comme dans les réunions et les rencontres de sous-comités, et il y a aussi les échanges via la liste de courriels, dont le flot et le contenu sont très variables dépendant du moment, dans la trajectoire de l'action collective. Durant la phase où les réunions se font aux deux semaines, le contenu des courriels était surtout les comptes-rendus (procès-verbaux) des assemblées générales, des annonces de *party*, le rappel de la date et des propositions d'ordre du jour pour la prochaine

AG, l'avancement des tâches des sous-comités (le comité *comm* qui a terminé un dépliant informatif, etc.), les annonces de groupes de Montréal qui ont mis l'adresse de la liste de Guerre à la guerre sur leur propre liste de diffusion (dont BLEM et le Réseau anti-capitaliste de Montréal).

Puis, lorsque les porte-parole ont commencé à aller rencontrer les médias, la liste est devenue un espace d'accès à la consécration des militants : ceux qui sont allés présenter et surtout produire le groupe aux yeux de l'extérieur sont soumis au regard des autres militants, par la circulation du lien Internet pour écouter l'entrevue radiophonique, pour voir l'entrevue télévisée ou encore pour lire l'entrevue dans un journal. Suivent des félicitations et encouragements, des conseils et des questions pour rectifier des choses lors des prochaines entrevues. Pendant le moment de la manifestation, rien ne circule sur la liste : tous sont réunis dans le même lieu. Ceci implique à la fois que personne n'est devant son ordinateur pour écrire, mais aussi qu'aucune information n'a besoin d'être sur la liste à ce moment, puisque tout le réseau élargi est pour une fois en relation potentielle de face à face. Il faut attendre les journées suivantes pour voir sur la liste émerger des photos, vidéos, félicitations, propositions de rencontres-bilan entre Guerre à la guerre et BLEM, demandes pour recevoir toutes les photos afin de faire un photo-reportage sur l'événement, etc.

Une très grande quantité d'informations transitent par cette liste, notamment des articles de journaux qui traitent des actions anti-guerre du groupe ou de la guerre et des sondages d'opinion à son propos dans les différentes régions du Canada⁸¹. Sur la liste, des messages circulent sur les dates des prochaines assemblées générales ou réunions de sous-comités, les procès-verbaux des assemblées générales, les annonces de *party* à venir, ou encore sur des aspects très pratiques et concrets de l'organisation (heure et lieu de rencontre pour l'affichage, dépliant et tracts à corriger, commenter ou imprimer, matériel nécessaire,

⁸¹ Au cours des mois, des articles provenant de différents médias ont été mis sur la liste : Le Soleil, La Presse, Le Devoir, Le Journal de Québec, Le *Toronto Star*, Le *Globe and Mail*, Le *National Post*, Le *Victoria Times Colonist*.

budget, etc.). On retrouve aussi des communiqués de presse, et des messages venant des listes de courriels de groupes limitrophes (dont les principaux sont la Coalition pour la Paix et Bloquez l'empire Montréal).

Représentation différentielle du groupe par les membres

Les militants cherchent de façon obstinée à faire bonne figure dans les médias de masse. Passant pourtant leur temps à critiquer ces derniers parce qu'ils sont le véhicule de l'idéologie dominante, qu'ils interprètent leurs actions de façon souvent *biaisée* et « qu'ils déforment la réalité », les militants continuent de rechercher une meilleure représentation d'eux-mêmes dans les médias. Comme l'explique Éric, la possibilité existe, même si elle est mince, que les médias parlent d'eux en « bien » :

« Ça dépend... C'est pas dit que ce sera pris de la mauvaise manière. C'est sûr que les médias, on a un *a priori* négatif par rapport à eux, mais si tu envoies des bons joueurs au bâton aux médias, c'est possible de faire valoir un autre discours. Il faut être habile et marteler les bons points. C'est sûr, on n'a pas d'expérience avec les médias et on a tendance à être un peu naïfs, mais c'est possible de faire ça, ça a été fait souvent... »

Pourquoi les militants sont-ils prêts à mettre tous ces efforts, ce temps et ce travail, afin d'être bien perçus par les médias, puisque c'est si difficile et si rare d'y arriver? La grande majorité du temps, en effet, les médias parleront des militants anticapitalistes comme de jeunes casseurs apolitiques, donc pourquoi vouloir essayer de les convaincre du contraire?

Bourdieu fournit une piste de réponse dans son analyse des relations entre trois champs qui ont pour enjeu d' « imposer la vision légitime du monde social » : le champ politique, le champ journalistique et le champ des sciences sociales

(1996 : p. 16) . Bourdieu montre que la reconnaissance symbolique de ce qui *est* politique se fait par le champ journalistique :

« [...] actuellement, un des facteurs déterminants de l'existence dans le champ politique, c'est la reconnaissance par les journalistes. Les journalistes – il faudrait dire le champ journalistique, avec ses concurrences, ses luttes, ses hiérarchies, ses conflits pour le monopole de l'information, etc. – sont déterminants dans la détermination de l'importance politique. Aujourd'hui, si j'inclus les journalistes dans le champ politique, c'est qu'ils sont, comme disent les Anglo-saxons, les *gate keepers*, les gardiens de but, qui contrôlent grandement l'entrée dans le champ politique. » (Bourdieu, 2000 : p. 38)

Champagne parle même du champ journalistique comme d'un sous-champ à l'intérieur du champ politique, et nomme l'ensemble le « champ journalistico-politique » (1984 : p. 35). Il y a donc une lutte nécessaire, pour les militants, d'être reconnus, et « bien » reconnus, par les médias, pour faire partie du champ politique, ce qui a pour conséquence de créer une tension lorsque ce qui est dit dans les médias ne les représente pas comme ils le souhaiteraient. Ceci implique l'élaboration de stratégies pour bien sélectionner les membres qui iront représenter le groupe auprès des acteurs externes, et bien choisir ces acteurs externes lorsque cela est possible, ce qui a pour conséquence d'uniformiser la représentation du consensus et donc participer à la production de l'unité du groupe.

Processus de sélection des porte-parole

Pour aller représenter le groupe auprès des médias, des porte-parole sont désignés. Comme il est nécessaire pour le groupe d'être bien reconnu par les médias afin de prendre une place comme acteur politique légitime, un choix de porte-parole doit être fait pour réaliser les entrevues auprès des journalistes. Comment la sélection de ces porte-parole se fait-elle? Plusieurs processus sont en cause à la fois : premièrement, la rencontre médiatique est vécue par les

militants comme étant une activité risquée tant pour le porte-parole que pour le groupe, ce qui implique la nécessité pour le porte-parole d'avoir accumulé un capital lui permettant d'anticiper les attentes des journalistes, de connaître leurs astuces et de pouvoir mettre en pratique rapidement des stratégies pour les déjouer. Aussi, il faut savoir que les militants deviennent plus sélectifs dans les tâches qu'ils décident d'accomplir plus ils gagnent de l'ancienneté dans le groupe : ils ont appris à savoir ce qu'ils aiment, ce qu'ils aiment moins, et ce dans quoi ils sont plus habiles. Comme les militants travaillent dans l'urgence⁸², et que la pression est très grande, ils doivent s'assurer de la réussite de leurs interventions médiatiques et donc ne peuvent risquer d'envoyer un nouveau membre les représenter pour se pratiquer. Ce sont ces processus de définition de l'activité médiatique comme risquée, limitant sa réalisation par les militants moins expérimentés, et de gain en capital fournissant à la fois les habiletés requises pour remplir le rôle de porte-parole et la possibilité de sélectionner ses tâches, qui seront explorés dans cette section.

L'art de la politique

Apprendre à jouer avec les mécanismes symboliques de la politique pour produire une représentation voulue et prévue d'avance demande du temps et de la pratique. Il faut aussi avoir eu, dans des actions précédentes, des informations sur l'effet politique des représentations médiatiques, et avoir pu analyser *a posteriori* ce qui a été fait pour pouvoir le reproduire ou non la fois suivante. En somme, pour comprendre l'impact que le jeu politique peut avoir, il faut comprendre justement *ce qui est en jeu* dans la préparation d'une rencontre médiatique. Comme le montre le commentaire de Thomas, c'est souvent quand les militants se voient pour la première fois représentés dans les médias qu'ils apprennent à percevoir l'effet de cette représentation dans les médias :

⁸² Avant une manifestation, le temps est compté : beaucoup de choses ne peuvent être faites trop d'avance, notamment l'affichage et les entrevues avec les journalistes, pour ne pas laisser le temps au public d'oublier l'action à venir et ainsi s'assurer une participation et une visibilité maximales.

« Le lendemain, quand j'ai vu sur la première page du journal une photo de moi à côté de Bouchard⁸³, j'en revenais pas du pouvoir que j'avais, individuellement, pis qu'on avait, collectivement! On a réussi à faire déplacer des policiers pis des journalistes pour parler de nous autres. C'était la première fois que j'organisais une manif, mais j'ai été bon tout de suite, ça m'a pris deux secondes *catcher* comment faire tout ça... Pis le lendemain, ma face dans le journal à côté du Premier ministre!⁸⁴ »

C'est dans ce type d'expérience que les militants apprennent que l'impact de leur intervention dans les médias peut être très grand, et donc, de la même façon, que le risque est aussi très grand de ne pas être bien reconnu. Les exigences placées sur les porte-parole sont basées sur ce risque de ne pas être bien représentés, c'est pourquoi ceux qui sont sélectionnés ont une pression énorme et ne peuvent se permettre trop d'erreurs :

« Mais c'est important que l'amitié soit pas gâchée parce que t'as fait une erreur ou je sais pas trop. Là on est dans une accalmie, mais avant le 22, je savais que ça aurait un impact assez grand si j'oubliais quelque chose. [...] Guerre à la guerre ça nous a un peu échappé mais on est devenu un acteur, médiatiquement reconnu, plus que ce qu'on avait pensé, fait que on avait l'impression qu'il fallait faire attention à ce qu'on disait. [...] Pour le 22 juin, il y avait vraiment des choses à dire et à ne pas dire, moi je sortais ma cassette pis je la répétais, pis j'avais les médias anglais fait que « *we are against, we are against* ». On avait des formulations claires, on s'est pas trop fait reprendre. »

Comme le dit Sophie, le fait que la Coalition soit devenue un acteur médiatiquement reconnu augmente la pression mise sur les porte-parole, parce que cela force ces derniers à créer les conditions de production d'une représentation uniforme d'eux-mêmes dans les différents médias.

⁸³ Lucien Bouchard, premier ministre du Québec à l'époque de cet événement. La manifestation à laquelle fait référence Thomas a eu lieu lors du Sommet du Québec et de la jeunesse, en février 2000 à Québec.

⁸⁴Ce passage n'a pas été enregistré, et a été retranscrit à partir de mes notes d'entrevue.

L'accumulation du savoir sur les médias

Pour arriver à s'adapter efficacement aux médias, il faut être en relation constante avec eux, et apprendre à connaître leurs stratégies, ce qui implique une interprétation de ce qu'ils pensent que les médias recherchent. Ainsi, les médias deviennent un public pour le groupe, qui organise une présentation de soi basée sur l'idée qu'ils s'en font. C'est par l'accumulation de trucs et de savoir pratique que se construit la connaissance de l'Autre, incorporation nécessaire à l'interaction effective avec les médias, comme le commentaire de Violette dans une AG le montre :

« Le truc avec les journalistes, c'est qu'il faut toujours tout détourner vers les trois mêmes affaires que tu veux dire, faut juste répéter les mêmes choses, faut pas jaser avec eux. »

Les militants ont donc la responsabilité de connaître assez bien le jeu des médias pour pouvoir le jouer. C'est ce qu'Éric veut dire lorsqu'il parle d'envoyer des « bons joueurs au bâton » aux médias :

« [...] on peut bien critiquer les méchants médias capitalistes, reste qu'on est responsables un peu de ça. Mais oui, la tâche est immense, on est devant des médias commerciaux qui doivent vendre. C'est sûr qu'ils ne cherchent pas à brusquer leur lectorat. »

Les militants incorporent l'expérience des interactions avec les journalistes et leurs pratiques pour optimiser leur représentation. Car « si n'importe qui peut faire une action, ce n'est pas à la portée de n'importe qui d'en faire une action réussie pour la presse. Encore faut-il savoir manipuler les relations avec la presse ou produire des actions qui seront « bien vues » de celle-ci. » (Champagne, 1984 : p. 31)

Une autre façon d'augmenter son savoir accumulé est de se préparer pour les entrevues : les militants écrivent un argumentaire complet, ils écoutent attentivement ce qui se dit dans les médias pour connaître l'argumentaire de

leurs opposants et aussi les pratiques des journalistes pour mieux les anticiper. Aussi, ils se pratiquent en temps réel, dans de vraies entrevues avec de vrais journalistes. C'est ainsi que l'on retrouve, sur les listes d'échanges de courriel, des documents pour se « préparer à affronter les médias », construits sous forme de questions typiques des médias/réponses à donner (ou à « marteler », comme le dit Éric) pour faire valoir leur point de vue. Voici un extrait de l'un de ces documents, préparé par Bloquez l'empire Montréal, qui participait avec Guerre à la guerre à la mobilisation pour empêcher le départ des troupes de Valcartier en Afghanistan :

« (Question anticipée) Vous demandez le retrait des troupes canadiennes de l'Afghanistan. Est-ce que ça veut dire que vous voulez le retour des Talibans?⁸⁵

Nous ne sommes évidemment pas en faveur du régime taliban. Toutefois, il est important de noter qu'à l'heure actuelle, au sein du gouvernement « démocratique » du Président Hamid Karzai, il y a plusieurs députés, anciens ou actuels seigneurs de guerre qui sont liés à de graves violations des droits humains. Cette situation a été dénoncée par une députée même du parlement afghan, Malalai Joya, lors de son récent passage à Montréal.

Ce sont notamment les États-Unis qui ont contribué à armé les groupes qui ont éventuellement formé le régime taliban, dans le but de contrer la présence soviétique en Afghanistan en 1979.

Quand les dictateurs ou les forces de type «Taliban» font l'affaire des intérêts occidentaux, on les appuie. Lorsqu'ils servent mieux ces intérêts en tant qu'ennemis, on les appelle des «terroristes».

Hamid Karzai aurait déjà travaillé comme consultant pour la pétrolière états-unienne Unocal, à une époque où cette dernière cherchait à construire un pipeline entre le Turkménistan, le Pakistan et l'Inde, en passant par l'Afghanistan. Sa capacité à représenter les intérêts du peuple afghan est donc plus que discutable. Pour des raisons d'extraction des ressources et de contrôle sur la matière première, il est stratégique pour les États-Unis et leurs alliés d'exercer un contrôle sur l'Asie central.

⁸⁵ Cette section est copiée dans sa version originale, j'y ai donc laissé les coquilles et autres erreurs.

[...]

(Question anticipée) Mais que faites-vous du droit des femmes? Elles ont plus de droits depuis la chute des Talibans.

Entendre des *politiciens* comme Stephen Harper se préoccuper du féminisme ou même de la question des droits des femmes est insultant et répugnant. En tant que Chrétien fondamentaliste, anti-choix, qui sabre dans les programmes de garderie et des programmes sociaux destinés entre autres aux femmes, Harper peut difficilement soutenir qu'il est pour la cause des femmes afghanes. Dans ce contexte, la question du droit des femmes n'est qu'un prétexte pour justifier une intervention colonialiste.

Par ailleurs, le contexte là-bas est tel que la situation des femmes n'a pratiquement pas changé depuis la chute des Talibans. [...] »

Ces documents de préparation ne permettent peut-être pas de gagner en expérience, mais ont l'avantage, à partir du partage du consensus qu'« avec les médias, il faut répéter la même cassette », de faciliter l'apprentissage de cette cassette. Ils sont un condensé de la pratique accumulée des militants plus expérimentés, transformé entre autres par la sélection qu'impose l'acte d'écriture, mais permettant une appropriation plus rapide chez les militants qui possèdent moins d'expérience.

Il est plus facile pour un militant détenant plus de prestige de choisir de représenter le groupe auprès des médias, contrairement à un nouveau, qui devra préalablement démontrer qu'il connaît assez bien les médias pour ne pas faire d'erreur qui pourrait faire perdre de la légitimité au groupe. Pour un militant qui a accumulé beaucoup de capital au fil des années, le choix d'être porte-parole peut être lié à d'autres considérations, comme en témoigne le commentaire de Philippe :

« C'est pas un hasard si j'ai été porte-parole médias dans Guerre à la guerre, ça me permettait d'avoir un rôle utile sans me mettre dans des positions où une arrestation aurait carrément pu faire que je me sépare. Je pense qu'en ce moment, si je me faisais arrêter, pis qu'il y aurait des procédures judiciaires, ça serait fini [avec ma blonde]. »

On voit que plus un militant gagne du prestige, plus il peut devenir sélectif parce qu'il a expérimenté plusieurs choses et a eu le temps de développer un goût pour certaines tâches plus que pour d'autres. Le commentaire de François va en ce sens :

« Plus tu vieillis plus ça change aussi, c'est sûr que tu peux plus choisir pis dire non ça je fais pas ci, ça je fais pas ça. »

Le goût se développe donc dans le temps, avec la pratique de plusieurs expériences très diverses, et devient beaucoup plus nuancé pour un militant plus expérimenté. Ainsi, les premières expériences d'implication politique sont souvent rattachées *a posteriori* avec le fait de débiter dans le monde militant : elles peuvent donc devenir signe de stagnation pour un militant qui voudrait les re-vivre, comme le montre ce commentaire de Sophie à propos de la grève étudiante de 2005 :

« Je sais pas ce qui va se passer par rapport à la grève de cet automne [2007], en même temps je m'éloigne de ça, mais je pense que c'est correct... C'est du monde du bacc qui arrivent du cégep, comme moi j'arrivais du cégep [lors de la grève de 2005], qui ont envie de vivre ça aussi... »

Enfin, l'accumulation du prestige dans le groupe et auprès des autres groupes du milieu se fait entre autres par le travail d'équipe entre les membres, comme l'explique Sophie :

« J'essaie généralement de pas prendre des tâches seule, ça dépend c'est quoi, mais je m'arrange toujours pour avoir un *partner*, comme Philippe je finis toujours par travailler avec lui, ou avec François, c'est souvent les mêmes personnes, parce qu'on sait qu'on est du même avis, on sait qu'on travaille bien ensemble. »

Le travail d'équipe permet non seulement de créer un réseau durable de relations dans le milieu militant, mais aussi de gagner en prestige par les discussions, échanges, questions, anecdotes, élaboration conjointe de stratégies avec les agents plus expérimentés.

Former des nouveaux ou être efficace?

Une tension persiste entre le besoin, pour le groupe, de former des nouveaux membres, pour assurer une pérennité du groupe, et l'efficacité nécessaire à la réussite de leurs actions. Pour les membres moins expérimentés⁸⁶, apprendre des militants détenant un plus grand prestige implique un gain personnel. Pour les militants plus expérimentés, pour qui le temps est une ressource rare, il est souvent moins « rentable » (pour utiliser une analogie économique) de prendre du temps pour laisser les militants moins expérimentés se pratiquer que de faire soi-même les tâches. François exprime ce conflit en ces termes :

« Il y a des tâches que des plus jeunes auraient pu faire, mais il fallait que ça avance... C'est tout le temps le débat, est-ce que tu formes ton monde, les nouveaux militants qui arrivent, où tu veux avancer. Mais il y a un juste milieu aussi. »

Le juste milieu consiste souvent à donner des tâches moins risquées et plus faciles aux nouveaux, comme des tâches liées au fonctionnement interne, et de faire des tâches en équipe.

⁸⁶ Les militants ont tendance à parler de l'expérience d'un militant en termes d'âge : les plus « jeunes » ont moins d'expérience, et les plus « vieux » en ont plus. En fait, ils font surtout référence, lorsqu'ils parlent de « jeunes » ou de « vieux » militants, à des manifestations passées qui marquent la carrière historique d'un militant. Ainsi, les plus « vieux » sont ceux qui ont commencé à militer dans la grève étudiante de 1996, ensuite viennent ceux qui ont commencé lors du Sommet des Amériques de 2001, puis les plus « jeunes » ont participé à la grève étudiante de 2005. De plus, les idées de « jeune » ou de « vieux » militant sont non seulement rattachées à la participation d'un membre à certains événements qui marquent l'histoire du mouvement, mais aussi et surtout à depuis quand est-il connu d'un ou de plusieurs membres plus anciens du groupe. Je ne parlerai donc pas en termes d'âge mais en termes de capital accumulé, car ce concept représente mieux l'expérience réelle des militants.

Sélection des acteurs externes

Les porte-parole, qui ont, comme on l'a vu, développé à travers le temps l'habitude pratique de l'interaction avec les médias, ont aussi créé et renforcé un réseau de contacts auprès des journalistes. Les journalistes qui font la couverture des manifestations sont souvent les mêmes, et certains sont connus des militants plus anciens. Ces derniers ont déjà rencontré les journalistes auparavant et ont eu l'occasion à maintes reprises d'évaluer leur travail en lisant, regardant ou écoutant leurs articles ou reportages. Ainsi, ils se sont formés une opinion, un savoir à la fois implicite et explicite à travers lequel ils anticipent comment la nouvelle sera traitée, selon la couverture médiatique des événements passés. Mais, il n'y a pas que les porte-parole pour les médias qui interagissent avec un acteur externe : d'autres situations de relation avec des groupes extérieurs se font. Ainsi, la relation avec la police est une autre forme d'interaction entre la Coalition Guerre à la guerre et un groupe extérieur qui sera explorée.

La radio X et les *White trash*⁸⁷ de Québec

Tout d'abord, les journalistes ne sont pas indépendants, et sont rattachés à une chaîne de télévision, de radio ou à un journal. Pour les militants anticapitalistes, le choix de ne pas faire une entrevue auprès d'un journaliste est souvent tributaire de l'idéologie véhiculée par la chaîne où travaille ce dernier, qui conditionnera la pratique du journaliste en question par le type de questions qu'il pose, le champ des réponses possibles à ces questions et les normes sociales de l'interaction.

La question de savoir si la Coalition allait faire une entrevue à la radio de CHOI-FM a été discutée en assemblée générale. Ce poste de radio a hébergé l'émission du *morning man* Jeff Fillion de 1996 à 2005, bien connu pour ses démêlés avec

⁸⁷ L'expression *White trash* a été utilisée par un militant en entrevue pour parler des personnes, aussi appelées les X, qui écoutent la radio de Jeff Fillion et les autres radios « pro-blancs ».

le Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes (CRTC) entre autres pour avoir tenu des propos offensants et proféré des attaques personnelles. Quelques procès ont aussi été intentés contre lui, notamment par une ancienne animatrice de la station et par un animateur de la station de télévision TVA. Jeff Fillion a démissionné de CHOI-FM en mars 2005, mais diffuse toujours des émissions de radio sur Internet. Les militants, comme beaucoup d'autres gens, partagent l'opinion que la station CHOI-FM, même sans Jeff Fillion, continue de véhiculer une idéologie de droite, sont racistes, sexistes, homophobes, misogynes, discriminatoires et rétrogrades (Lamontagne, 2004).

L'enjeu était donc soit de ne pas faire d'entrevue avec eux, puisque de toute façon l'information qui en résulterait serait complètement déformée, ou encore d'y aller, en sachant à l'avance que le porte-parole se ferait inévitablement prendre dans des discours démagogiques et de l'intimidation personnelle. Ne pas aller semblait mieux à prime abord. Toutefois, les militants étaient persuadés que la station traiterait de toute façon de leur envoi postal. Ils étaient donc mieux de tenter la chance d'aller faire valoir leurs arguments, au lieu de se faire dénigrer sans pouvoir répliquer. « L'important, » pour Christine, « est que la Coalition fasse parler d'elle, peu importe ce qui en est dit. »

Le spectacle et le camouflage

Les policiers sont représentés, dans l'imaginaire anticapitaliste, au mieux comme des bonnes personnes qui ont choisi d'occuper un mauvais rôle dans le Système, et au pire comme des gens ignorants qui font mécaniquement ce qu'on leur dit de faire sans réfléchir⁸⁸. Contrairement au sens commun, les militants anticapitalistes, et ceux de Guerre à la guerre en particulier, n'ont pas peur de se

⁸⁸ Ce n'est peut-être pas tout à fait la pire représentation possible, mais elle suffit pour la démonstration.

faire arrêter par la police. L'arrestation peut même servir à dénoncer les structures invisibles du pouvoir de l'État, comme l'explique Éric :

« c'est de montrer que l'action politique, ou même l'exercice du pouvoir civil vis-à-vis de l'institution militaire est réprimé par l'État. C'est de faire de toi une victime de façon à révéler certaines fonctions de l'État qui sont plutôt cachées ou invisibles. »

Mais l'arrestation par la police n'a pas toujours cette valeur symbolique pour eux : dans d'autres circonstances, il peut même devenir gênant de se faire arrêter. L'échange suivant entre des militants en assemblée générale, portant sur les stratégies à adopter pour la distribution des lettres aux soldats, l'illustre bien :

GILBERT MATTO : Il faut aussi penser à l'aspect sécurité, parce que ça peut être dangereux pour les gens qui vont y aller... S'il y a quelqu'un à la maison qui répond, le militaire sera peut-être pas content de nous voir mettre ça dans sa boîte aux lettres, ça peut être dangereux... On a déjà reçu pas mal de lettres de haine de femmes de militaires...

THOMAS : Est-ce qu'il y a quelqu'un qui a une auto de disponible? On rentre combien dans une auto? Quatre? On est mieux d'être 16 avec quatre autos pis de tout faire ça en une heure, que d'être juste une auto pis de faire ça en quatre heures. On aurait moins de chances de se faire arrêter.

JOHANNE : Mais faut faire attention aux heures pour le porte-à-porte. Une fois, nous, à Montréal, on avait passé des documents pendant la nuit, et je m'étais rendu compte le lendemain qu'on aurait pu se faire arrêter parce que je pense qu'on n'a pas le droit de distribuer du courrier dans les boîtes aux lettres entre 21h et 6h. Il faudra que quelqu'un vérifie ça.

FRANÇOIS : Alors, mettons, jeudi soir... qui peut?

GILBERT MATTO : Il faut être habillé... Euh... Correct, tsé, pour pas attirer trop trop l'attention...

*Rires dans l'assemblée.*⁸⁹

⁸⁹ Gilbert Matto ne se rase pas et se lave au besoin. Ses vêtements sont vieux et à peu près propres. C'est la contradiction d'une part entre son apparence et la qualité de son hygiène

FRANÇOIS : Ça prendrait des *flyers* de *Future Shop* comme *cover*, juste au cas.

THOMAS : Faudrait aussi qu'on pense à mettre les tracts dans des enveloppes pour pas se faire attraper avec 2000 *flyers* anti-guerre.

Lorsque vient le temps de distribuer des lettres pour inciter les soldats à se désister de la mission, la meilleure stratégie est de respecter les règles à la lettre pour ne pas se faire arrêter par la police. La valeur symbolique de l'arrestation pour dénoncer les structures coercitives de l'État ne fonctionne que dans le contexte spécifique d'une action politique.

La production de l'acteur politique

Les militants le savent, l'action directe attire les médias de façon disproportionnée au nombre de manifestants qui la produisent (Dupuis-Déri, 2003 : p. 13). Parce qu'elle remplit davantage les conditions de ce qui peut « faire la nouvelle », elle est plus recherchée par les journalistes. Toutefois, ce qui contribuera à rendre cette action naturelle et acceptable aux yeux des journalistes est le moment historique dans lequel elle s'insère. Lorsque s'accumulent les revendications sociales de syndicats, d'associations étudiantes, de groupes environnementaux, de groupes de femmes, etc., sur une même période de temps, les journalistes en viennent à percevoir des revendications politiques de plus en plus radicales comme légitimes. Éric décrit ce phénomène comme la conséquence d'un « travail de sensibilisation » fait par les militants :

« Tout dépend du travail de sensibilisation qui a été fait au préalable. [...] Si il y a eu des conférences dans les écoles, des articles dans les journaux, s'il y a un discours critique de développé autour des enjeux de la guerre en Afghanistan dans ce cas-ci, l'action symbolique ou

générale à laquelle sont habitués les autres militants et ce commentaire d'autre part, qui fait fuser les rires.

l'action directe sera bien perçue. Mais s'il n'y a pas cette information-là au préalable, on peut pas vraiment en vouloir aux gens de pas être d'accord car ils n'ont pas été initiés aux enjeux. Ils n'ont pas eu l'occasion de démystifier ce qui entoure cette guerre-là. C'est même voué à l'échec, et même dans certains cas, ça peut être contre-productif, car ça va donner aux gens une image des militants ou des pacifistes qui va être trop radicale, à laquelle ils pourront pas s'identifier. Les gens pourront dire « je suis contre la guerre, mais je suis contre aussi aller me jeter devant la police ». Ils vont se sentir peut-être moins légitimes d'être contre la guerre, alors là on se tire dans le pied solidement. [...]

As-tu des exemples d'actions bien organisées qui ont bien marché?

Il y a l'exemple classique de la grève étudiante, où on a eu l'appui spontané de la population. Faut dire qu'il y avait une grogne ambiante à cause du gouvernement Charest, qui nous a aidée. De voir les étudiants se lever après le Suroît⁹⁰, après les syndicats, c'était la suite logique des choses, et on avait un appui de tous ceux qui avaient milité contre le gouvernement Charest... Donc il y avait un travail de sensibilisation qui avait été fait mais pas nécessairement par les étudiants. Tout le monde a été surpris de l'accueil de la population. Des trucs assez radicaux, comme des occupations, passaient super bien pour la population. Et quand c'est bien perçu par la population, c'est bien perçu par les médias. On occupe le Complexe G, les fonctionnaires applaudissent, le centre du revenu ici à Ste-Foy, tout le monde est content, les médias trippent. C'est quoi ça?!? D'habitude on se battait avec les médias, là ils étaient super conciliants. »

Cet exemple montre comment l'accumulation des revendications de différents acteurs politiques sur une même période de temps a eu pour effet de transformer le sens donné aux revendications des différents groupes par les médias et ainsi, a produit un nouveau rapport entre ces derniers et les groupes militants. C'est comme si, probablement à leur insu et malgré eux, un groupe artificiel avait été produit par les médias, celui des « opposants aux politiques du gouvernement

⁹⁰ Le projet de centrale au gaz du Suroît de Beauharnois était un projet d'Hydro-Québec qui a été très contesté par des groupes environnementaux et écologistes ainsi que par des groupes de citoyens. Voir le *Le projet de centrale à cycle combiné du Suroît de Hydro-Québec à Beauharnois*. Mémoire déposé au Bureau d'audiences publiques sur l'environnement par le groupe écologique Crivert, Salaberry-de-Valleyfield. 4 octobre 2002., et Montoudis, 2004.

Charest », et que leur présence continue dans les médias leur avait permis collectivement de gagner du prestige, qui devenait disponible pour n'importe qui pouvant s'insérer dans cette catégorie de perception imaginaire, et dont ont pu disposer les étudiants subséquemment. Ce serait donc possiblement en conséquence à des stratégies journalistiques de catégorisation simpliste que des acteurs ayant des revendications dispersées purent gagner en légitimité et ce, collectivement. C'est ainsi que des actions perçues au départ comme trop radicales sont devenues naturelles pour les journalistes, qui ont appris à reconnaître *la nouvelle* dans les actions des militants, mais aussi d'en reconnaître le caractère politique. Ce sont les journalistes qui produisent les agents politiques, en les reconnaissant comme tels. Cet effet de naturel des actions de plus en plus radicales se matérialise dans la fabrication quotidienne des journaux, où la hiérarchisation et la présentation des nouvelles dans leur format final tendent à se conformer à l'idée que les journalistes se font des attentes du lectorat. Ceci contribue en même temps au sentiment de cela-va-de-soi vécu par les lecteurs, qui perçoivent donc eux aussi ces actions comme étant légitimes et recevables parce qu'elles leur sont ainsi présentées.

Le défilé de l'armée et des manifestants

La manifestation est une activité politique à laquelle ont pris part à maintes reprises les militants de Guerre à la guerre, au début souvent comme participants anonymes et maintenant, comme organisateurs de l'événement. La manifestation du 22 juin avait pour objectif de s'opposer au départ des troupes de Valcartier en Afghanistan, et « n'aspire pas à être à [elle]-même sa propre fin mais se veut un moyen pour faire pression en se faisant connaître ou reconnaître » (Champagne, 1984 : p. 23). C'est entre autres par devoir et responsabilité civil que les militants ont décidé de « faire quelque chose » pour empêcher le départ des troupes, ou du moins pour soulever un débat public, comme l'illustre Éric :

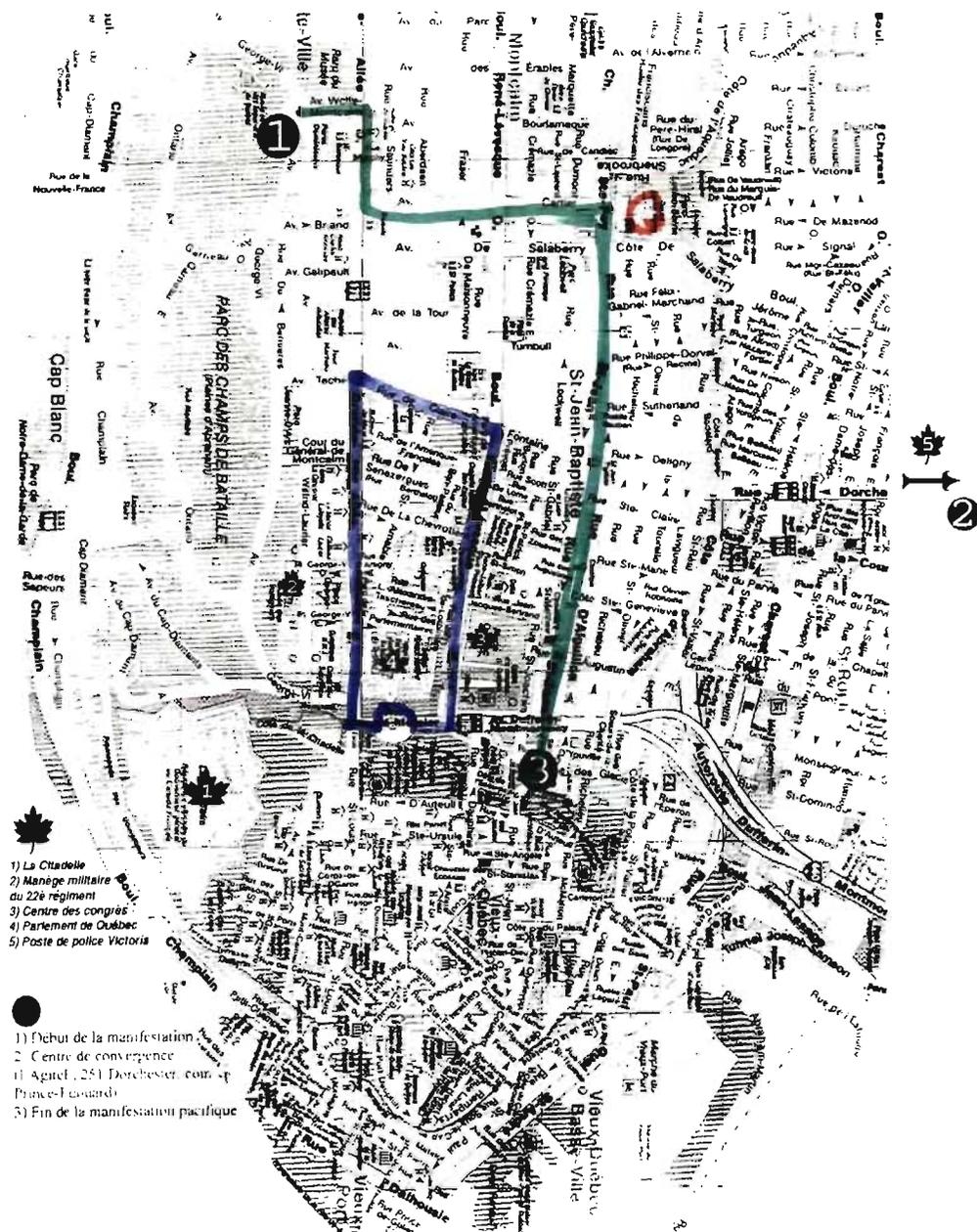


Figure 17 : En vert : Trajet prévu de la manifestation du 22 juin. En bleu : Trajet réel de la manifestation.

« C'est nous qui avons le pouvoir sur les militaires, nous avons un pouvoir civil. On est dans une démocratie, c'est ce qui différencie une démocratie d'une dictature. Dans une dictature, le pouvoir militaire fait ce qu'il veut. Ce contrôle civil nous appartient. Nous avons comme citoyens une responsabilité envers nos soldats. Moi j'ai quand même un certain respect pour ces soldats, qui vont donner leur vie pour protéger leur pays, c'est un grand sacrifice. [...] Pour ce sacrifice-là, on a une responsabilité vis-à-vis eux : on ne doit pas les

envoyer sur un front où ils risquent de perdre leur vie pour des intérêts qui ne sont pas ceux de la population civile canadienne. [...] Mais on s'entend, réalistement, on peut pas empêcher ce départ-là : ça vient d'en haut, de toute façon ils vont être prêts, mais l'idée c'est de soulever un débat, de sorte que petit à petit, il y ait un front du refus au Québec, et éventuellement au Canada. »

Comme le démontre Champagne, les divergences dans les calculs du nombre de manifestants ne sont jamais seulement que des technicalités, mais cherchent à créer un effet magique pour impressionner (1984 : p. 27-28), que l'on retrouve dans le commentaire de François sur la manifestation du 22 juin :

« La manifestation a été assez intéressante, environ 700 personnes, et je suis plus dans l'aile conservatrice. Un gars de la FTQ⁹¹ disait 2000, ben, il sait pas compter. [...] Il y avait 500 soldats qui avaient été demandés pour être dans la foule des familles⁹², on avait des sources là-dessus. Ça veut dire que juste à nous autres on était plus nombreux que les familles. »

Le même effet est raconté par Gilbert Matto, au sujet d'une manifestation organisée par le CEOR :

« On a fait la manifestation, on a aussi fait un *bed-in* contre la guerre avant la manifestation. Il y avait un bloc anti-capitaliste dans la grosse manifestation de 15000 personnes qu'il y avait eu à Québec, en fait c'était 5000 personnes, 15 000, c'était le nombre qui avait été donné aux médias mais c'est complètement faux. »

La manifestation du 22 juin a été perçue par les militants comme une victoire : d'abord, ils ont réussi à mobiliser plusieurs centaines de personnes, puis, l'expérience de marcher à travers le défilé militaire était très particulière. Aussi, la victoire a été, tel que l'exprime François, de permettre « d'avoir un *boost* dans

⁹¹ Fédération des travailleurs et travailleuses du Québec.

⁹² Dupuis-Déri ajuste à la hausse cette information : « Quelques jours plus tard, nous apprenions que l'armée avait demandé à 600 militaires d'assister en civils à la parade. » (2007 : p. 307)

la région de Québec, de recrinquer⁹³ le monde. De leur dire, on va tenir le fort, on va aller se battre calysse! [...] De redonner la flamme de l'action sociale... » On pourrait aussi ajouter que le sentiment de victoire tient à ce que l'événement ait pu sembler exister « en lui-même », à l'extérieur de l'espace de production journalistique : « le fait que [l'événement] semble exister en lui-même et n'est pas une « invention » de journaliste, tend à s'accroître, à l'intérieur du champ journalistique lui-même, à mesure que s'accroît le nombre de quotidiens qui en font un « événement » [...] Plus les journalistes s'accordent sur la définition sociale de l'événement et plus celui-ci semble exister indépendamment des journalistes. » (Champagne, 1984 : p. 30). C'est ce que les militants appellent « devenir un acteur médiatiquement reconnu ».

Les militants qui ont mentionné l'effet motivateur des réussites sont ceux qui en ont connu intimement les effets. La première victoire de Philippe s'est faite lorsque les dirigeants de l'Université Laval se sont sentis forcés de retirer un appel d'offres pour signer une entente d'exclusivité avec une des grandes compagnies de boissons gazeuses suite aux actions du Bloc Orange, un groupe militant dont il faisait partie :

« À force de se battre contre la CADEUL, on les a un peu forcés à tenir une assemblée générale sur la position des étudiants concernant la présence de pétilleurs à l'Université. Au mois de novembre y a eu une assemblée générale spéciale de la CADEUL pour parler du fait qu'il y avait eu un débat, et les étudiants sont sortis massivement dans les médias. Alors l'Université a retiré son appel d'offres. Tout le monde nous disait qu'on allait perdre, tout le monde, pis l'Université a retiré son appel d'offre. En six mois, on avait vraiment renversé la vapeur. Ça faisait à peine un an que je militais activement pis j'ai vraiment eu une victoire, c'était comme un gros facteur psychologique, pis je pense des fois que c'est ça qu'il manque à plusieurs militants quand ils commencent, une victoire. »

⁹³ Les militants de Guerre à la guerre utilisent souvent ce terme de « crinquer » le monde, qui est en général un synonyme de « remonter » un mécanisme, habituellement une montre ou une horloge, ou encore les jouets dont on tourne une petite manivelle pour les faire rouler ou marcher. Il signifie de motiver les gens, de leur donner le goût de continuer à s'impliquer dans les mouvements politiques, en leur faisant comprendre que leur action n'est pas vaine.

Pour François, également, plusieurs victoires au début de son implication militante lui ont montré l'utilité de son travail :

« J'ai été chanceux dans les luttes à l'Université, il y a eu certains succès assez vite. Pis on dirait que pour plusieurs militants qui s'impliquent, ils se rendent compte que ça peut avoir des résultats concrets sur le terrain. Moi c'est un des trucs desquels je suis content, je suis un des *luckeux*, qui a eu pas mal de victoires dès le début. Tu sais, quand tu milites ce que t'as besoin c'est un baromètre : tu milites-tu dans le beurre? C'est-tu pour rien ce qu'on fait? »

Pour Sophie, bien qu'elle ait toujours pris part à des activités politiques avec ses parents, plus jeune, la grève étudiante de 2005 a marqué le début d'une implication plus active :

« Ça a été quelque chose de merveilleux pour moi la grève étudiante, ça m'a montré que ça peut marcher, j'étais habituée d'être toujours dans l'ombre pis de me battre pis d'avoir quelques petites joies, des petites réussites... Alors que la grève, l'idée de montrer que ça pouvait aller plus loin! Et je pense que je suis pas la seule. [...] Après avoir eu cette expérience-là de la grève, qui s'est presque soldée par un échec au niveau des gains matériels, mais au niveau de la mobilisation c'était autre chose, j'ai continué à l'Université d'être sur le conseil exécutif de l'asso, de m'impliquer, d'essayer de transformer un peu plus la ville de Québec, quand les conservateurs sont arrivés au pouvoir... »

Comme on le voit dans l'exemple de Sophie, l'expérience des réussites incite les personnes à continuer de militer, de s'impliquer dans les groupes politiques existants et de fréquenter les autres militants, ce qui les fait incorporer davantage les pratiques et le vocabulaire.

Faire défiler les chiffres

Comme en témoignent les multiples sondages réalisés *ad nauseam* au Canada durant des mois avant le départ des troupes en Afghanistan, les Québécois se prononçaient en grande majorité contre cette guerre. Ainsi, malgré le sentiment

de victoire suscité par la manifestation, on peut tout de même être surpris par le relatif petit nombre de manifestants présents, à l'instar de Francis Dupuis-Déri :

« J'ai été quelque peu déçu quand je suis arrivé au lieu de départ de la manifestation. Des mois d'efforts de mobilisation, des sondages annonçant que plus de 70% de la population au Québec se positionnait contre le (sic) guerre en Afghanistan (61% des hommes et 78% des femmes⁹⁴), et voilà que nous n'étions pas des milliers, mais seulement quelques centaines. » (Dupuis-Déri, 2007 : p. 304).

De ceci l'on peut comprendre plusieurs choses : premièrement, la statistique sur le nombre de Québécois représente un collectif produit par des agents sociaux qui procèdent à cette totalisation, ce n'est pas un groupe réel de gens liés ensemble. Ce groupe est donc difficilement mobilisable comme collectif, et l'on doit plutôt le voir comme une addition d'individus. Deuxièmement, la participation des gens à une manifestation est bien davantage tributaire d'événements conjecturels et aussi de la capacité des organisateurs à mobiliser un grand nombre de personnes par la force de mots qui prennent un sens pour eux. Il faut, en somme, que les gens qui ont dit « non » à la guerre, au téléphone dans leur salon, voient un intérêt à sortir et à aller à Québec pour marcher dans la rue en même temps qu'un défilé de militaires. C'est ce qui fait dire à Éric que la meilleure stratégie, cette fois-ci, serait peut-être de mettre de côté les idées d'actions trop radicales :

« C'est particulier, la guerre en Afghanistan. Moi c'est la première fois que je mobilise pour une cause pour laquelle la plupart des gens au Québec sont de notre bord. Pour moi c'est nouveau. Donc c'est peut-être pas le temps de faire des coups d'éclat, je voudrais pas perdre cette majorité-là. »

On peut donc penser à plusieurs causes expliquant la faible participation : que la manifestation se soit faite à Québec, où les statistiques montraient un plus grand appui à la mission que partout ailleurs dans la province; que la plupart des

⁹⁴ « La capitale plus militariste : non à 70% à l'envoi de Québécois en Afghanistan », *Le Journal de Québec*, 21 juin 2007, p. 3.

militaires qui quittaient (et qui allaient défiler) faisaient partie des familles de la région, étaient connus personnellement par des liens de parenté ou d'amitié; que les grands syndicats et institutions à fort capital mobilisateur ne se soient pas impliqués; que le départ des troupes de Valcartier pour l'Afghanistan, bien que *théoriquement* bien ancré dans une logique globale d'antimilitarisme, restait somme toute un enjeu assez local qui n'a pas permis de réunir tous les groupes s'opposant à la guerre. C'est peut-être d'ailleurs cette dernière cause qui explique que les puissants groupes mobilisateurs n'aient pas porté plus attention à cette manifestation.

Conclusion

Par une approche ethnographique, nous avons vu dans ce chapitre comment les réunions sont le lieu de discussions et de la création de consensus, au sens de ce qui a une valeur de vérité dans le groupe. D'autres types d'interactions, comme l'usage de la liste de courriels, participent aussi aux dialogues et à la production du sens collectif. Puis, les relations avec les médias ont été examinées, pour comprendre comment les discours militants « contre le Système » ne représentent pas les pratiques d'interactions constantes avec les médias. En effet, les militants anticapitalistes de Guerre à la guerre traversent continuellement les frontières entre eux et « le Système » en interagissant avec les médias (qui font partie du Système), et en tentant d'y être « bien » représentés. Ils sont à la fois désillusionnés par les médias, mais connaissent leur énorme pouvoir de représentation auprès du public. Voulant eux-mêmes gagner une légitimité face à ce public, les militants anticapitalistes cherchent continuellement à faire parler d'eux, et en « bien », par les médias. Cette transgression d'une des règles implicites du groupe, d'être « contre le Système », est acceptée et même institutionnalisée dans le groupe, entre autres par la formation des comités médias et communications. Le dialogue avec les médias nécessite chez les militants la construction d'une représentation collective à propos de ce que les médias « veulent » entendre. Il faut passer du temps à observer les médias, à se

faire une idée de ce qui peut et doit leur être dit, à se préparer et à s'entraîner, avant d'entrer en interaction efficace et surtout, avant de bien performer avec les médias.

Paradoxalement, pour envoyer un message d'opposition radicale au Système et au Capitalisme, les militants doivent s'adapter au Système, ce qui implique l'élaboration de justifications qui expliquent pourquoi les stratégies à adopter avec les médias ne sont pas *réfos* ou encore contraires à leur rejet actif du monde. En effet, produire une présentation de soi propice à une représentation avantageuse par les médias n'est pas d'emblée ce qui peut être qualifié de *radical* par le sens commun. Les justifications permettent d'expliquer comment les frontières peuvent légitimement être traversées entre le milieu anticapitaliste et le Système, tout en conservant le sens d'être un militant radical. Finalement, le moment de la manifestation a été discuté. La manifestation est un moment spécial, une intensification des pratiques quotidiennes, et constitue en soi la mission et souvent la raison d'être du groupe. Dans l'échelle des actions, l'anarchisme *lifestyle* et les manifestations se situent à des pôles opposés. Alors que le premier, selon le sens qui lui est donné par les militants, est une action politique individuelle de transformation de soi, le second représente l'action collective par excellence, où des militants de réseaux plus élargis que ceux quotidiennement en interaction, se rencontrent. C'est souvent un des seuls moments de rencontre entre ces militants habitant des régions éloignées entre elles, qui rend la manifestation encore plus spéciale.

Conclusion

Cette ethnographie a été un espace de réflexion pour explorer ce que veut dire être militant anticapitaliste aujourd'hui, au Québec, en répondant plus précisément aux questions suivantes : comment les membres de la Coalition Guerre à la guerre sont-ils devenus des militants anticapitalistes? Comment en sont-ils venus à créer la Coalition Guerre à la guerre? Comment les définitions du monde élaborées *dans* et *par* le milieu anticapitaliste donnent-elles lieu à un ensemble typique de pratiques particulières, élaborées dans un contexte sociohistorique donné? En résumé, l'objectif était de porter un regard sur ces étudiants du cégep ou de l'Université, qui, à partir du monde et du contexte sociohistorique qui leur préexistent, se réapproprient et construisent un savoir en interaction avec d'autres personnes, à partir de lectures et par l'expérience d'actions politiques. Ces pratiques prennent leur sens et s'expriment par l'engagement profond de ces personnes dans un groupe militant radical.

Pour répondre à ces questions, les trajectoires des membres de la Coalition ont été étudiées et présentées de façon schématique. On a vu que les trajectoires des groupes sont indissociables de celles des personnes, puisque ce sont ces dernières qui ont créé les groupes, et ce, de façon collective à travers la création et le raffermissement d'un réseau social de militants. Les militants ont passé par une série de transformations personnelles au cours de leurs trajectoires respectives, qui ont rendu possible la formation de ces groupes temporaires, c'est-à-dire non directement liés aux structures d'implication politique académiques (associations étudiantes). C'est à l'université principalement, par l'apprentissage des pratiques délibératives, de l'organisation d'événements, par la fréquentation de lieux communs et par l'implication dans des structures politiques institutionnalisées, que les militants ont accumulé une expérience, un savoir et aussi, un goût pour les activités politiques. Cette participation dans les activités militantes plus formelles a permis le regroupement et la reconnaissance

affinitaire des militants entre eux; mais c'est surtout *parce qu'ils* ont passé autant de temps ensemble à organiser et à participer à des activités militantes que les membres de la Coalition ont pu élaborer des éléments de compréhension commune qui donnent un sens partagé à leur expérience. En somme, l'expérience pratique accumulée dans les organisations étudiantes a été et est réinvestie dans la création de nouveaux groupes autonomes.

Ces groupes temporaires se sont, au départ, formés en se différenciant d'autres groupes, que les militants ont jugé trop mous ou trop *réfos*, comme dans le cas de la CASA, qui a été créée par les militants par distinction d'avec OQP. Faire partie d'un groupe temporaire, et organiser des événements militants, fournit des occasions d'apprentissage de techniques, de stratégies et aussi d'une certaine présentation de soi, ce qui a pour effets, par la suite, de faciliter la reconnaissance entre eux des militants partageant ces attributs. Puis, les militants apprennent à se connaître en travaillant ensemble, et se mettent peu à peu à se construire une histoire commune (avoir participé au Sommet des Amériques, à la grève de 2005, à la manif du 22 juin 2007, etc., ou encore avoir fait partie de la CASA ensemble, de la Rixe, d'une asso de science po, ou de Guerre à la guerre).

Pour arriver à faire partie d'un groupe anticapitaliste, il est important d'apprendre à définir le Capitalisme comme la souche unique des problèmes, et à reconnaître le militantisme radical comme étant la solution légitime et valable pour détruire ou affaiblir le Capitalisme. Les militants ont appris à se représenter l'activité militante radicale comme un moyen destiné à une fin : l'effondrement du Capitalisme, tel qu'ils ont appris à le définir. Cet apprentissage s'est effectué par d'innombrables discussions, échanges sur les listes de courriels et participation à des réunions, où une vérité partagée se construit peu à peu par les interactions entre les membres. Cette vérité se confirme souvent dans la pratique de manifestations ou d'autres actions politiques, où par exemple l'expérience de la violence, vécue comme une attaque gratuite de la part des policiers, vient

éradiquer les doutes résiduels et confirmer ce que les autres militants auront dit auparavant. Ainsi, l'expérience quotidienne des manifestations et autres actions politiques confirme ce qui se discute dans les réunions et échanges informels entre les militants, et contribue au processus d'apprentissage de ce qu'il faut combattre.

Les militants anticapitalistes, en voulant envoyer un message d'opposition radicale au Système, entrent en interaction quotidienne avec ce Système, et négocient continuellement les frontières entre eux et lui. De plus, certaines transgressions des limites sont permises entre le groupe militant radical et le Système, souvent parce qu'elles permettent au groupe de gagner une valeur symbolique aux yeux des consommateurs de biens médiatisés. L'élaboration d'un ensemble de justifications de ces pratiques a pour effet de permettre aux militants de conserver le sens d'être un militant radical, puisque traverser les frontières est devenu naturalisé dans le groupe.

La perception de mon travail par les militants

C'est à partir d'une réflexion floue, que j'avais depuis plusieurs années, que les balises de ce mémoire se sont peu à peu dessinées. J'ai voulu essayer de comprendre comment certaines personnes autour de moi devenaient anarchistes, et pourquoi, moi, j'échouais continuellement dans mes tentatives de le devenir aussi. La première question qui m'a été posée lors de mon entrée sur le terrain : « es-tu anarchiste? », m'a, sans le savoir à ce moment, tout de suite confrontée à cette idée d'être ou ne pas être anarchiste, qui me préoccupait de façon plus intuitive ou personnelle jusqu'alors. Ma position de départ, située à une frontière du milieu anarchiste à partir de laquelle je vivais un sentiment d'inconfort de n'être ni à l'intérieur, ni complètement à l'extérieur de leur monde, s'est déplacée tout au long du travail de recherche et d'écriture. Je pense avoir réussi, non sans erreurs, réajustements et détours, à transformer ma perspective, et à élaborer un point de vue analytique sur le groupe, qui m'a permis d'observer, de

comprendre un peu plus et de montrer comment le quotidien se déroule pour ces militants radicaux. Tranquillement, le dilemme conflictuel d'être ou pas anarchiste s'est détaché de mes préoccupations personnelles; ce n'était plus mon dilemme, mais bien le leur. Ce que j'ai donc essayé de faire dans ce mémoire était de comprendre comment ce dilemme, et plusieurs autres, sont-ils devenus problématiques pour eux : comment ce type de dilemmes devient sujet à des définitions, des débats, des prises de positions, en somme, à des pratiques. Bourdieu et Wacquant proposent une réflexion très éclairante, qui peut aider à entrevoir les possibilités de perception de ce mémoire par les militants étudiés et par le milieu anticapitaliste en général :

« [...] la perception d'une œuvre dépend de la tradition intellectuelle et même du contexte politique dans lequel se situent les lecteurs. En fait, c'est toute la structure du champ de réception qui, par l'intermédiaire des structures mentales qu'elle impose à ceux qui s'y trouvent insérés, et en particulier au travers des oppositions structurantes liées aux discussions du moment [...] s'interpose entre l'auteur (ou son œuvre) et le lecteur. » (Bourdieu, Wacquant, 1992 : p. 133-134).

Dans le cas présent, j'espère que ce que j'ai écrit dans ce mémoire ne sera pas perçu comme des affirmations politiques prenant *pour* ou *contre* Guerre à la Guerre ou le milieu anticapitaliste. Les deux options sont effectivement possibles, tout dépendant, comme l'expliquent Bourdieu et Wacquant, de la position occupée par les lecteurs. Il est vrai que les membres de Guerre à la Guerre ont la possibilité de penser que mon travail s'est fait contre eux, pour différentes raisons. Il est aussi vrai que « [t]out échange linguistique contient la *virtualité* d'un acte de pouvoir et cela d'autant plus qu'il engage des agents occupant des positions asymétriques dans la distribution du capital pertinent » (p. 120). Toutefois, la symétrie des positions que nous occupons (les militants et moi) dans le champ scolaire et aussi politique me permet de penser que les militants sont « immunisés » contre les effets d'un acte de pouvoir de ma part, et pourront utiliser mon travail seulement s'ils le jugent utile pour l'avancement de leur travail. Cette symétrie fait aussi en sorte que je ne dispose pas d'un pouvoir

beaucoup plus grand que le leur, ce qui a l'avantage de leur permettre d'exercer leur pensée critique à l'égard de mon travail sans être obnubilés par des « mots d'expert ». Il ne faut pas oublier non plus que le choix du sujet de recherche est en lui-même un acte de sélection qui se réalise selon les affinités du chercheur pour son sujet. Ainsi, si j'ai étudié la Coalition Guerre à la guerre, c'est que j'avais profondément envie de comprendre ce groupe afin de leur fournir des éléments de compréhension d'eux-mêmes, qui m'apparaissaient être absents du paysage des analyses en sciences sociales faites sur le monde militant radical. Je voulais, un peu à la façon de Bourdieu, leur donner les instruments de connaissance de leur position dans l'espace social, afin qu'ils deviennent un peu plus maîtres de transformer quelques situations de domination inhérentes à cette position. De mon point de vue, rendre disponibles mes analyses pouvait avoir pour effet d'aider à dénouer certains des dilemmes insolubles présents dans le milieu anarchiste, et ouvrir de nouvelles voies de discussions pour les militants, ceci ayant pour conséquence de permettre au groupe d'augmenter son pouvoir dans l'espace politique.

Réflexion sur l'anthropologie (Notes finales)

Finalement, à travers le travail de recherche et de réflexion que j'ai réalisé pour produire ce mémoire, j'ai beaucoup réfléchi à la tendance pratique, chez les anthropologues (incluant moi-même), à vouloir comprendre les groupes « minoritaires », en un sens, que ce soit classiquement par des études sur des « sociétés traditionnelles », ou plus récemment par tous les travaux entourant le « local et le global ». La recherche anthropologique implique une notion de proximité entre le chercheur et les sujets de son étude, ce qui a souvent pour conséquence que les sujets sélectionnés soient limités à de petits groupes. La notion de « ce qu'est un cas » de Becker permet de voir que les choix de terrains d'étude effectués par les chercheurs, qu'ils soient sociologues ou anthropologues, obéit à un ensemble de normes et d'habitudes pratiques, qui ont pour effet de limiter le travail de recherche scientifique à certains champs mais

surtout, d'en mettre de côté d'autres. Par le pseudo apolitisme du présumé que nous suivons en anthropologie, parfaitement exprimé dans cette citation de Flaubert : « Tout est intéressant pourvu qu'on le regarde assez longtemps »⁹⁵, nous avons tout de même tendance, dans notre sélection de sujet de recherche, à porter notre regard uniquement vers des cas plutôt rares, qui nous surprennent ou nous étonnent. C'est l'étude de l'Autre, celui qui est différent, qui est reconnue comme sujet de recherche légitime en anthropologie. Ma démarche s'est inscrite dans cette approche également, et avait comme expression pratique la production d'une représentation de cet Autre, avec le but implicite de lui redonner un certain pouvoir en le rendant visible et compréhensible aux yeux d'un certain public. Je n'ai pas l'espace ici pour développer davantage cette idée, que j'ai discutée ailleurs (Barrière-Dion, 2008), mais je voudrais seulement montrer que ce processus de sélection pose un problème.

Comme Herzfeld (1992), je pense que le monde moderne, occidental ou contemporain, n'est pas moins l'espace d'une cosmologie quotidienne que le sont les lieux exotiques ou apparemment rares. L'étude anthropologique des domaines traditionnellement reconnus comme modernes et rationnels, comme les bureaucraties ou les grandes organisations, ont peine à se faire identifier comme lieux de luttes symboliques, de réseaux, d'alliances, de systèmes d'échanges, etc. Pourtant, c'est peut-être paradoxalement par l'étude des gens ordinaires qui font les organisations qu'il deviendra possible de redonner plus de pouvoir aux petits groupes minoritaires qui constituent notre Autre actuellement légitime, en montrant qu'il n'y a pas qu'« un » global et « une multitude » de « locals », mais aussi « *des* globals ». En fait, peut-être que l'étude des organisations pourra permettre de questionner l'existence même du global, en montrant que cette opposition entre local et global n'existe pas et renforce, peut-

⁹⁵ Il est vrai que tout est intéressant; ce qui ne l'est pas est ce qui est sous-entendu implicitement : que nous sélectionnons nos sujets d'étude de façon tout à fait arbitraire, tout simplement parce qu'ils existent et que, de ce fait, ils sont intéressants. Les processus de sélection des sujets de recherche sont complexes, et répondent à un ensemble de décisions et de logiques pratiques implicites ou explicites dans le milieu universitaire (bourses de recherche, intérêts et popularité des professeurs, modes, affinités entre des chercheurs, etc.), qui démontrent que « tout » n'est pas « également » intéressant.

être malgré elle, l'idée que le global est un tout homogène et que seuls les différents « locaux » sont des mondes riches de sens valant la peine d'être étudiés.

En somme, il m'apparaît impératif que certains chercheurs en sciences sociales mettent les organisations et les institutions sous la loupe anthropologique pour comprendre un peu mieux les logiques qui guident les conduites quotidiennes d'une vaste partie de la population, qui participent à la construction d'un savoir sur la société et sur ses « minorités ». C'est le projet que je me propose de poursuivre dans mes études doctorales. Pour terminer, j'aimerais proposer la réflexion suivante : il est intéressant que l'étude des groupes minoritaires ou exotiques soit vue comme de l'anthropologie *sociale* ou *culturelle*, alors que l'étude des organisations modernes et rationnelles soit classée comme de l'anthropologie du *travail*.

Annexe 1

Formulaire de consentement pour les membres de la Coalition Valcartier 2007

Définition du groupe et trajectoires de vie : La Coalition Valcartier 2007

Chercheure

Michèle Barrière-Dion
Étudiante à la maîtrise en anthropologie
Université de Montréal

Directeur de recherche

Jorge Pantaleon
Professeur adjoint
Département d'anthropologie
Université de Montréal

1) Renseignements aux participantEs

Objectifs de la recherche

Ce projet de recherche vise à répondre à la question suivante : Comment est vécue l'expérience libertaire chez les militants de la Coalition Valcartier 2007?

De façon plus spécifique, ce projet cherche à atteindre les objectifs suivants :

1. Analyser les relations dans le groupe et l'organisation des réunions;
2. Comprendre la constitution du groupe et ses frontières;
3. Explorer ce que signifie être libertaire au quotidien;
4. Analyser et comparer les trajectoires de vie des militantEs.

Balises de participation à la recherche

La méthodologie de ce projet consiste en l'observation participante aux Assemblées générales de la Coalition et à des réunions de sous-comités. Puis cinq à huit entrevues, qui se feront sur une base volontaire, seront réalisées. Finalement, les documents écrits réalisés par la Coalition seront consultés.

Lors des réunions, ma collecte de données sera uniquement la prise de notes. Pour ce qui est des entrevues, je rencontrerai chaque participantE volontaire individuellement, au moment qui conviendra le mieux à chacunE, et un enregistrement audio sera alors effectué. Dans les entrevues, je poserai différentes questions sur votre implication dans le milieu militant, ce que vous pensez de l'organisation de la Coalition, votre trajectoire de vie comme militant, etc.

À la fin du processus, je rédigerai un mémoire d'une centaine de pages, qui appartiendra au domaine public comme tous les mémoires et thèses universitaires, et qui sera donc mis à la disposition de la Coalition.

Impact pour les participantEs

La participation à ce projet comprend plusieurs avantages tant pour votre Coalition que pour le milieu militant. En effet, ce processus permettra de poser un regard critique, mais dénué de jugement, sur le fonctionnement du groupe, et ainsi, permettra aux membres de se questionner, puis d'améliorer le groupe selon les réflexions élaborées par chacun. La diffusion des résultats permettra le partage des savoirs, ce qui aura un effet catalyseur sur les réflexions déjà présentes dans la Coalition et dans le milieu libertaire. Les aspects de cette recherche sont des sujets très peu étudiés par les chercheurEs en sciences sociales, ce qui fait que les résultats, dans une certaine mesure, seront nouveaux et donc, utiles à alimenter les discussions. Aussi, cette recherche permettra à une plus grande partie de la population, ainsi qu'aux autres chercheurEs, de mieux comprendre qui vous êtes, ainsi que vos pratiques durant les réunions.

Par contre, étant donné la marginalité politique de la Coalition, il est possible que la publication d'informations sur vos implications militantes puisse nuire à votre réputation dans certains milieux plus conservateurs. D'ailleurs, étant donné la taille réduite du milieu, il y a des risques qu'on vous reconnaisse. Pour cette raison, les parties du mémoire concernant spécifiquement la Coalition seront révisées par Éric, un membre de la Coalition, afin d'apporter les changements qui permettront d'assurer la confidentialité de chacunE. De plus, il est possible, principalement dans le cadre des entrevues, que le fait de raconter votre expérience suscite des réflexions ou des souvenirs émouvants ou désagréables. Si cela se produit, n'hésitez pas à m'en parler, ou à en parler avec unE amiE avec qui vous vous sentez à l'aise. Il sera possible, selon vos besoins, que nous fassions une réunion-bilan collective avec les membres ayant participé à une entrevue, pour que nous discutons de vos impressions, commentaires, sentiments, etc.

Participation volontaire/retrait

Votre participation à cette recherche est entièrement volontaire. Vous êtes libre de vous retirer en tout temps par avis verbal ou écrit, sans préjudice et sans devoir justifier votre décision. Si vous vous retirez de la recherche, les renseignements qui auront été recueillis au moment de votre retrait seront détruits.

Rémunération

Il n'y a aucune rémunération pour la participation au projet.

Confidentialité

Les renseignements que vous me donnerez demeureront confidentiels. En tout temps, vous pouvez décider de ne pas répondre à une question ou de ne pas exprimer votre point de vue. De plus, sur demande, certains de vos propos pourraient être rayés des transcriptions et détruits sur les enregistrements.

Chaque participantE à la recherche devra se trouver un pseudonyme, et je serai la seule détentrice de la liste des participantEs et des pseudonymes qu'ils auront choisis. De plus, tous les renseignements au sujet des participantEs (formulaires de consentement signés, notes de terrain, enregistrements des entrevues, transcriptions, analyses préliminaires et tout autre document contenant des informations personnelles) seront conservés dans un endroit sécurisé auquel je serai la seule à avoir accès. Ces renseignements personnels seront détruits 7 ans après la fin du projet. Seules les données ne permettant pas de vous identifier seront conservées après cette date.

Usage et conservation des notes de terrain, enregistrements, transcriptions et analyses préliminaires

Les notes de terrain, les enregistrements des entrevues, les transcriptions et les analyses préliminaires serviront uniquement à la production de mon mémoire. Toute autre utilisation devra être approuvée par toutes les personnes du Collectif ayant participé à la recherche. Dans une telle éventualité, un deuxième formulaire de consentement devra être produit, auquel vous serez invitéEs à signer dans un tel cas.

2) Consentement

Je (nom en lettres moulées du/de la participantE) _____
 _____ déclare avoir pris connaissance des informations ci-dessus, en avoir discuté avec la chercheuse, et comprendre le but, la nature, les avantages, les risques et les inconvénients de cette recherche.

Après réflexion et un délai raisonnable, je consens librement à prendre part à cette recherche. Je sais que je peux me retirer en tout temps sans préjudice et sans devoir justifier ma décision.

Signature : _____

Date :

Je déclare avoir expliqué le but, la nature, les avantages, les risques et les inconvénients de l'étude et avoir répondu au meilleur de ma connaissance aux questions posées.

Signature de la chercheuse : _____ Date : _____

Nom : _____ Prénom : _____

Pour toute question relative à la recherche, vous pouvez communiquer avec la chercheuse Michèle Barrière-Dion, étudiante à la maîtrise en anthropologie à l'Université de Montréal, au [information retirée / information withdrawn] ou à l'adresse courriel suivante :

[information retirée / information withdrawn]

Toute plainte relative à votre participation à cette recherche peut être adressée à l'ombudsman de l'Université de Montréal, au numéro de téléphone (514) 343-2100 ou à l'adresse courriel ombudsman@umontreal.ca. (L'ombudsman accepte les appels à frais virés).

Un exemplaire du formulaire de consentement signé doit être remis à la/au participantE.

Annexe 2

Questionnaire d'entrevue

1. Situation actuelle

- a. Actuellement, quelles sont tes occupations (travail, études)? Depuis combien de temps est-ce ainsi?
- b. Qu'est-ce que tu penses de tes occupations? (aimes? Seulement par nécessité?, temporaire ou long terme?)
- c. Habites-tu en colocation, en couple, seul?
- d. Dans quel genre d'habitation? Dans quel quartier?
- e. Comment est-ce organisé, chez toi (règles de vie, comment ces règles sont-elles établies, etc.)?
- f. As-tu des enfants? Vivent-ils chez toi à temps plein?
- g. Quel âge as-tu?
- h. Parle-moi de tes habitudes :
 - i. alimentaires. Y a-t-il des choses que tu ne manges pas? Où achètes-tu/*dumpster dive* ta nourriture? Y a-t-il des choses particulières que tu fais avec/à propos de ton alimentation (être végétarien(ne), vegan, manger bio, cuisiner collectivement, etc.)?
 - ii. de consommation. Consommes-tu de l'alcool? Que penses-tu de la consommation d'alcool? Fumes-tu? Que penses-tu de la cigarette? Prends-tu des drogues? Lesquelles? Que penses-tu de la consommation de drogue? (Ce que tu viens de me dire est ta consommation actuelle. Est-ce que c'est ainsi depuis longtemps?)
 - iii. vestimentaires. Est-ce que ce que tu portes aujourd'hui est ton style habituel? Où achètes-tu tes vêtements?
 - iv. si ça ne te dérange pas trop, de tes habitudes d'hygiène personnelle (fréquence de bain/douche, rasage visage pour les hommes, jambes/aisselles pour les femmes, se couper les cheveux, se couper les ongles, se peigner les cheveux, se maquiller, etc.).
- i. Est-ce que tu discutes de ces habitudes avec les autres militants, ou est-ce quelque chose de très personnel? Y a-t-il des habitudes importantes à afficher devant les autres militants (par exemple, ne pas se raser les aisselles pour une fille)? Si oui, quelle importance cela a-t-il selon ce que tu connais (être mieux/plus accepté dans le groupe, gagner de l'importance/du prestige, être respecté, etc.)?

2. Organisation du temps et horaire.

- a. En général, combien de temps passes-tu à travailler/étudier?
- b. À militer?

- c. Trouves-tu que tu as assez de temps pour militer?
- d. Je trouve un peu difficile de classer l'action militante dans ma tête. Pour toi, est-ce comme une occupation principale au même titre que les études ou le travail, ou est-ce plus secondaire comme les loisirs? Est-ce un choix, militer?
- e. Ce qui m'impressionne, c'est de voir tout le temps et l'énergie que vous mettez à organiser des événements, à militer en général, c'est un don de soi exceptionnel. Que recevez-vous en retour?
- f. Y a-t-il une variation dans ton activité militante et celle des groupes que tu connais tout au long de l'année? (moins l'été car étudiants partis?, moins l'hiver car froid?) Dirais-tu qu'il y a une certaine constance de ces variations d'année en année?

3. Qu'est-ce qu'être anarchiste?

3.1 Ton parcours, pour en venir à t'impliquer dans le milieu anarchiste, ne s'est probablement pas fait du jour au lendemain. Raconte-moi comment et quand, à partir du plus loin où tu penses que ça a commencé, tu es devenu anarchiste.

- a. Tout d'abord, es-tu anarchiste? Dans le milieu militant, comment t'identifies-tu? (anarchiste, libertaire, anarcho-syndicaliste, environnementaliste, primitiviste, etc.)
- b. Depuis le début de l'entrevue, j'utilise indifféremment les termes « anarchiste », « libertaire », « gauche radicale », est-ce la même chose? Y a-t-il un terme que tu préférerais que j'utilise?
- c. Est-ce que « s'impliquer dans le milieu anarchiste », « faire partie de la scène anarchiste », et « être anarchiste », veulent tous dire la même chose?
- d. Est-ce que tu dirais qu'il y a une « scène anarchiste », un « milieu militant », ou si c'est moi qui invente cela?
- e. Raconte-moi comment, la première fois, tu t'es senti€, ou es devenu€, anarchiste. Es-tu devenu anarchiste dans un processus continu, ou cela s'est-il fait d'un coup?
- f. Quels éléments ont été importants dans ce processus? Quels en ont été les points tournants? (Québec 2001?)
- g. Actuellement, tu t'impliques dans la Coalition Guerre à la guerre. Mais avant, que faisais-tu?
 - i. Parle-moi des collectifs dans lesquels tu t'es impliqué dans le passé, de ton parcours dans les différents collectifs.
 - ii. Parle-moi des actions auxquelles tu as participé dans le passé :
 - 1. Lesquelles ont bien fonctionné? Desquelles es-tu fier€? Explique-moi pourquoi elles ont bien marché, ce qui fait que tu peux dire qu'elles étaient

des réussites. Comment ça s'était passé, après, dans le groupe?

2. Maintenant, parle-moi des actions qui ont moins bien fonctionné, ou qui n'ont pas fonctionné du tout. Pourquoi elles n'ont pas bien fonctionné, selon toi? Comment ça s'était passé, après, dans le groupe?
- h. Penses-tu que la manifestation du 22 juin va bien fonctionner? Pourquoi?
 - i. Qu'est-ce que ça serait, « bien fonctionner »?
 - ii. Si tout se produisait de façon idéale, le 22, ça serait comment (autant pendant la manif que ses impacts)?
 - iii. Qu'est-ce qui serait un échec?
 - iv. Que penses-tu que seront les effets de celle-ci? Qu'est-ce qui serait important et satisfaisant pour toi?
 - v. Qu'est-ce qui fait que tu continues de militer, de fois en fois, malgré les échecs et les maigres gains obtenus?

3.2 Quand te sens-tu anarchiste?

- i. Y a-t-il des *moments* où tu te sens plus anarchiste qu'à d'autres?
- j. Y a-t-il des *lieux* où tu te sens plus anarchiste qu'à d'autres?
 - i. Y a-t-il des lieux particuliers où se déroule l'activité militante (certains bars, cafés, librairies, appartement de certains militants, lieux extérieurs, parcs, etc.)? Fréquentes-tu ces lieux? Est-ce important de le faire?
- k. Y a-t-il des *personnes* avec qui tu te sens plus anarchiste qu'avec d'autres?
 - i. Comment l'expliques-tu (expériences intenses partagées (manifs, détention, etc.), discussions sur certains auteurs, connaissance de certaines tactiques, etc.)?
- l. Es-tu anarchiste dans toutes les sphères de ta vie, ou est-ce limité à l'activité militante? Par exemple, es-tu anarchiste au travail, aux études, dans ton couple, ta famille, avec tes colocataires, etc.?
- m. C'est quoi, être anarchiste? Es-tu anarchiste au quotidien?
- n. Comment sait-on qu'on est anarchiste? Ou comment sais-tu que tu es anarchiste? Est-ce la même chose pour tout le monde? Est-ce différent selon les endroits?

3.3 Y a-t-il des choses qu'il faut faire ou dire, pour être anarchiste?

- o. Des événements auxquels il faut participer?
- p. Certains auteurs qu'il faut avoir lu?
- q. Certaine musique qu'il faut écouter, ou connaître?

3.4 J'imagine qu'il y a une gradation dans le temps, c'est-à-dire qu'avec le temps, on devient « plus » anarchiste, ou « meilleur », qu'au début; comme dans toute chose, on gagne de l'expérience.

- r. Es-tu d'accord avec cette affirmation?
- s. Quels sont les éléments qui contribuent à ce devenir?
- t. Est-ce qu'on peut voir d'avance, en voyant un nouveau entrer dans le groupe, s'il deviendra bon ou pas, s'il saura faire sa place rapidement? Selon quels paramètres?

3.5 Dans le milieu militant dont tu fais partie, as-tu l'impression qu'il y a une certaine gradation entre des militants plus reconnus et d'autres qui le sont moins?

- u. Si oui, que penses-tu de cela?
- v. Explique-moi en fonction de quoi s'établit cette gradation : que faut-il faire/être pour être plus reconnu dans le milieu? As-tu l'impression que c'est un enjeu important pour toi et les militants de ton entourage de devenir plus reconnu?
- w. Comment se vit cette différence au quotidien dans les groupes?

4. Gauche radicale

- a. Plusieurs personnes proches du milieu militant disent que la gauche radicale est en réémergence depuis environ 10 ans au Québec. Es-tu d'accord avec cette affirmation? Si oui, qu'est-ce qui fait dire cela? À quoi attribues-tu ce phénomène?
- b. Est-ce que les anarchistes ou la gauche radicale font partie du mouvement altermondialiste?
 - i. En quoi est-ce similaire/différent?
 - ii. Que penses-tu des alliances avec des groupes moins radicaux?
 - iii. Où te situes-tu dans le débat radical/réformiste?
- c. As-tu déjà visité d'autres endroits ou pays où tu as été en contact avec l'activité militante (Chiapas par ex.)? En quoi était-ce semblable ou différent?
- d. Si non, as-tu beaucoup voyagé (peu importe le contact avec autres militants)?
- e. Comment expliques-tu que la moyenne d'âge soit si jeune dans le milieu militant radical?

5. Trajectoire de vie

- a. Où as-tu grandi?
- b. Viens-tu de cet endroit?
- c. À quelle école es-tu alléE (privé, public)?

- d. Que faisais-tu pendant les étés? (travail, camps?) Comme activité(s) parascolaire(s)?
- e. T'impliquais-tu dans des activités collectives (sport d'équipe, scouts, comités de classe, jeux de rôles, etc.)?
- f. Par rapport à ton implication politique actuelle, comment étais-tu, adolescent?
- g. Comment était l'implication politique de tes parents? De ton quartier? De ton milieu?
- h. Est-ce que tu penses qu'il y a une certaine influence de ces facteurs dans ta militance actuelle?

6. Relations interpersonnelles

J'aimerais comprendre un peu plus les relations que tu entretiens avec les personnes de ton entourage, qu'ils soient militants ou non.

- a. Est-ce que tu considères les autres anarchistes comme des amis?
- b. As-tu des amis à l'extérieur de la scène anarchiste?
- c. As-tu un chum, une blonde?
- d. Est-il/elle aussi anarchiste?
- e. Comment l'as-tu rencontré?
- f. Comment sont tes relations avec ta famille?
- g. Que font tes parents, tes frères et sœurs?
- h. Quelle était ta relation avec eux avant que tu deviennes anarchiste?
- i. Et maintenant?
- j. Savent-ils que tu es anarchiste? Qu'est-ce que tu penses que ça veut dire pour eux? (Ne comprennent pas, voient cela comme une rébellion d'adolescent, ne s'y intéressent pas, sujet de tensions, sont d'accord, sont eux-mêmes anarchistes, etc.)
- k. Comment leur as-tu appris que tu étais anarchiste?
- l. Y a-t-il des gens avec qui tu n'as plus de contacts depuis que tu es anarchiste? Parle-moi de ces relations.
- m. Parle-moi des gens avec qui ça clique dans le milieu militant. Pourquoi ça clique? Qu'est-ce qui est important pour bien s'entendre dans le milieu militant (en général, pendant une action)?
- n. Parle-moi de ta relation avec les policiers, et avec la justice.
 - i. T'es-tu déjà fait arrêter? Raconte-moi pourquoi, et comment ça s'est passé.
 - ii. As-tu eu à aller en cour?

7. Guerre à la guerre

Parle-moi de ton implication dans la Coalition (comment, depuis quand, pourquoi, etc.).

- a. Pourquoi t'impliques-tu dans la Coalition? Pourquoi un collectif contre la guerre, et pas autre chose?
- b. Actuellement, fais-tu partie d'autres collectifs?
- c. Qui a décidé d'organiser la Coalition? Es-tu parmi ceux qui ont pris cette décision? Sinon, quand es-tu arrivé€ dans le processus?
- d. Comment s'est formée la Coalition?
- e. Quelle était l'idée de départ?
- f. Est-ce que cette idée a changé depuis le début?
- g. Quand la Coalition a-t-elle commencé?
- h. Raconte-moi comment s'est déroulée la première réunion de la Coalition à laquelle tu as participé.
 - i. Est-ce que c'était la première réunion de la Coalition?
 - ii. Les gens se connaissaient-ils (de vue, pour avoir déjà milité ensemble, actuellement dans un même collectif, etc.)?
 - iii. Les règles ont-elles été explicitées? Quelles étaient ces règles?
 - iv. Comment se sont décidés les sous-comités? (Lors de cette réunion? Après? Par qui?)
 - v. Il y a une expression que je ne suis pas certaine de bien comprendre et que j'aimerais que tu m'expliques : qu'est-ce qu'une « question sensible »?
- i. Que penses-tu du milieu militant de Québec versus celui de Montréal? (préoccupations, mentalité, ouverture, etc.)
 - i. J'ai l'impression que certains pensent que le milieu anarchiste de Montréal est plus violent (ou plus prêt à le devenir au besoin) et a moins peur de la police. Partages-tu cette affirmation?
- j. Qu'as-tu pensé en recevant le courriel de Francis qui m'introduisait à la Coalition?
- k. Parle-moi de désobéissance civile.
 - i. Pratiques-tu toi-même la déso?
 - ii. Comment/quand/où/par qui as-tu appris la déso?
 - iii. Raconte-moi une action de déso qui t'a particulièrement marqué€.
 - iv. Est-ce que c'était ta première action de déso?
 - v. Quelle est la différence entre la désobéissance civile et l'action directe?

8. Projection dans l'avenir

- a. Comment te vois-tu dans quelques années?
- b. Penses-tu que tu seras toujours anarchiste?

- c. Qu'est-ce qui pourrait faire que tu ne serais plus anarchiste? (Manque de temps? Avoir des enfants? Un·e amoureux/se non-anarchiste?, etc.)
- d. Connais-tu des gens qui étaient anarchistes et qui ne le sont plus maintenant? Quels ont été les facteurs qui les ont fait arrêter, selon toi?
- e. Quels sont tes buts dans la vie? Quels seraient des accomplissements dont tu serais fier?

9. Questions, commentaires

- a. Que penses-tu de mes questions?
- b. De ma recherche?
- c. De la recherche sur les militants en général?

Merci!!!

Annexe 3

Pourquoi nous manifestons contre l'occupation de l'Afghanistan ::

Depuis quelques semaines, il ne s'en passe pas une sans qu'on nous rapporte la mort d'un autre soldat canadien en Afghanistan. Malgré les mauvaises nouvelles du front, le Canada se prépare à y envoyer encore 2500 troupes de la base de Valcartier près de Québec cet été. Tout laisse présager que les Québécois ne seront pas plus invulnérables aux balles et aux grenades que les *canadians* qui sont déjà sur le terrain.

2500 Québécois dans la vingtaine se préparent à rejoindre une bataille meurtrière à l'autre bout du monde. Mais pourquoi faire au juste ? Pour défendre qui et pour gagner quoi ?

Selon Norman Spector (Le Devoir, 5 avril 2007) «La raison qui explique la présence de nos soldats en Afghanistan, c'est le pétrole». C'est aussi la mise en place des conditions qui permettront de mettre la main sur ce pétrole, sur les vieux rêves de pipelines, et autres projets ambitieux mais non d'intérêt national canadien. Il faut cesser de se leurrer à croire que nous sommes là pour faire œuvre humanitaire. Le gouvernement est de plus en plus franc à ce propos, parce que notre naïveté à propos des raisons de notre présence en Afghanistan commençait d'être gênante.

L'Afghanistan n'est qu'un autre champ de bataille dans cette guerre qui a pour objectif, non pas de libérer le pays d'un envahisseur envahissant, mais bien de l'envahir nous-mêmes pour y mettre en place les conditions (lire : la destruction) propices à nos compagnies et ONGs locales d'intervenir avec leur paternalisme caractéristique (lire : y faire des profits via la «reconstruction»).

Par exemple, les fonds d'aide humanitaire sont souvent fournis sous condition que ceux-ci soient dépensés auprès d'organismes canadiens, ratant du coup une occasion de créer des emplois, de financer les groupes communautaires et civils Afghans, qui auraient bien besoin de cette aide, ou de faire repartir l'économie locale autrement que par l'influx de narcodollars. Ces profiteurs de guerre ont des gestionnaires et des noms : SNC Lavalin, Lockheed Martin, Bombardier, Bechtel, CEA et Oerlikon, pour ne nommer que celles-là parmi les compagnies qui font des affaires en or avec notre ministère de la défense et qui ont pignon sur rue à Montréal.

Cette volonté entêtée d'assurer la pérennité énergétique de notre mode de vie est irresponsable. De toutes façons, celui-ci devra bientôt être remis en questions, voire largement modifié, puisqu'il mène la population terrestre entière tout droit vers l'hécatombe écologique. Déjà que les migrants du monde ne l'ont pas facile, qu'est-ce que ce sera dans les prochaines décennies, alors qu'on prévoit que les réfugiés du chamboulement climatique se chiffreront dans les dizaines de millions ? Y a-t-il dans tout cela des motifs nobles d'envoyer des jeunes au massacre ?

On nous fait croire que cette intervention est humanitaire ; encore, il faut examiner ce qu'on nous dit de près et comparer les histoires qu'on nous raconte, on y trouve parfois des contradictions effrayantes : pourquoi sauver le beau monde de l'Afghanistan et pas celui d'Afrique qui crie famine et meurt du SIDA ? La situation géostratégique de l'Afghanistan, bien sûr. Les esclaves noirs, ce n'est plus à la mode, la nouvelle tendance est l'invasion moyen-orientale...

Que penser quand on constate de plus que cette intervention se fait au détriment du financement des groupes de soutien aux personnes plus vulnérables et de défense des droits des minorités dans notre population ?

Cette intervention se fait de manière chaotique, brutale sur le terrain, sans subtilité interculturelle ni connaissance des enjeux qui préoccupent concrètement la population afghane dans toute sa diversité et sur tout son territoire. Ce manque de sensibilité culturelle est si flagrant que la population de Kandahar rapporte de plus en plus une étrange nostalgie pour le temps des Talibans. On s'étonnerait à moins mais encore, il faut se mettre à leur place : les Talibans, aux moins, sont des fils du pays, il en connaissent les us et coutumes et les respectent, en plus des préceptes stricts de leur intégrisme dont on sait d'autre part les violences.

Sauf qu'il paraît progressivement hypocrite de s'insurger contre la violence ou la tyrannie talibanes alors que les prisonniers que nous confions aux autorités locales subissent la torture ou disparaissent tout simplement. Quel exemple de démocratie donnons-nous quand ces abus des droits humains sont perpétrés avec l'aval tacite de notre gouvernement, sont cachés à notre population et aux partis d'opposition qui ne peuvent les contester qu'une fois découverts ?

Selon des rapports indépendants de plus en plus nombreux, il appert que notre intervention cause plus de torts aux Afghans qu'elle ne leur amène de solutions. Par exemple, les agriculteurs se voient économiquement contraints à passer de l'agriculture céréalière à la culture du pavot. Cette situation est telle que même les soldats canadiens reçoivent l'instruction de ne plus détruire les champs de pavot car, quoique illégaux, ceux-ci sont souvent le dernier moyen de subsistance des paysans qui, quand on les éradique, sont tentés de se joindre aux Talibans. Une stratégie contre-productive s'il en est, qu'une intervention renforce les rangs de l'ennemi qu'elle prétend vouloir éliminer.

La situation de ces femmes dont on parle tant n'a quant à elle pas évolué quant à elle. En certains endroits du pays, on rapporte même qu'elle s'est empirée... Ne parlons pas des écoles détruites dès que l'armée tourne le dos ou s'en va ailleurs : le nombre de soldats qu'il faudrait pour préserver ces bâtisses dans toute la province de Kandahar est bien plus élevé que 2500... et nos soldats n'ont pas que ça à faire. Est-ce qu'on peut espérer que nos crayons, distribués à grand déploiement pour nos caméras, dureront plus longtemps ?

Quand une intervention cause plus de tort que le mal qu'elle prétend soigner, il serait logique de la remettre en question, comme en médecine on cesse un traitement qui aggrave la maladie plutôt que de la soigner. Notre intervention en Afghanistan se drape de vertu, contre laquelle nulle ne peut être, pour justifier ses ratés et son inefficacité.

Plus fondamentalement, elle est anti-démocratique : la population canadienne est gavée de propagande insipide sur les soi-disant succès là-bas, succès dont la portée nous échappe puisqu'ils ne signifient rien comme amélioration de la qualité de vie des Afghans. Il est à noter que depuis l'avènement de Harper, nous sommes plus que jamais alignés aux visées états-uniennes, au point de faire comme eux et de clamer victoire alors que la situation est pire depuis qu'on est là... on se rappelle un certain président maintenant couvert de ridicule pour avoir fêté trop précocement sa «victoire» en Irak...

Cette intervention n'a pas non plus fait l'objet d'un débat au parlement canadien, ce dont se plaignent les députés de la Chambre des communes, de nombreux intellectuels ainsi que des universitaires (voir *Top ten reasons why Canada needs a debate about Afghanistan*, Mike Wallace,

PEJ News, 20 mars 2006). La population Afghane comme la nôtre n'ont que faire de cette démocratie qui ne l'est que de nom.

Voilà que les criminels, dont on disait hier qu'on voulait libérer la population Afghane, se sont transsubstantiés en gouvernement, par un miracle dont seuls les croyants en la guerre sainte ont le secret. Le temps d'une élection, ces députés sensés représenter la population Afghane, qu'ils terrorisent encore dans les coins plus reculés, se sont parés d'un vernis de légitimité que nous leur avons offert sur un plateau d'argent. Si les Afghans venaient chez nous mettre les gangs criminalisés au pouvoir, aurions-nous de la gratitude envers eux pour nous avoir «libérés»? Pourquoi prétendons-nous libérer la population Afghane en faisant ainsi, alors?

Et ces femmes afghanes, ces filles dont on nous dit qu'elles peuvent maintenant aller à l'école, sont-elles plus en sécurité dans l'Afghanistan d'aujourd'hui que dans celle de naguère sous les Talibans? Rien n'est moins sûr, à en croire les journalistes indépendants qui ont rencontré les gens de Kandahar. Plusieurs dans la province regrettent d'ailleurs le temps des Talibans, car au moins ceux-ci ne rentraient pas impoliment dans leurs maisons, toucher leurs femmes ou leurs enfants... (ils les lapidaient pour une inconduite, mais bon, quand le remède est pire que le mal, on peut bien regretter ce dernier, même si ça paraît étrange aux infidèles...)

Et parlons-en de l'effet de notre présence là-bas, du gouvernement manipulé à distance que nous avons aidé à être «élu», sur la condition des femmes qui y siègent, dont Malalai Joya, qui nous avait rendu visite et livré un témoignage en porte-à-faux de tout l'enthousiasme exhibé par Harper lors de la visite de sa marionnette Karzai, en septembre dernier. Une de ces rares femmes à siéger au parlement, et auxquelles ont fait référence pour montrer l'équité de notre démocratie imposée là-bas, elle a été plus d'une fois menacée de mort et, le 21 mai dernier, s'est vue expulsée du parlement et menacée de poursuites par les seigneurs de guerre dont elle critique la légitimité (pour plus ample information sur Malalai Joya et sa lutte contre les seigneurs de guerre au parlement Afghan : <http://www.malalajoya.com>). Pauline ou Monique ou encore Michaëlle, la cheffe après la reine de nos troupes là-bas, en perdraient peut-être de leur superbe si elles devaient exercer leur engagement pour la cause public dans les mêmes conditions. Peut-être ne se sentiraient-elles pas plus «libres» que les femmes de Kaboul qui sont au bord du désespoir, si ce n'est les deux pieds dedans, avec une taux de tentatives de suicide qui frôlait les 30%, selon des sondages sur la situation publiés ce printemps.

Menacées de mort ou victimes d'attentats, ces femmes députés tracent un tout autre portrait de la condition des femmes afghanes et de la démocratie dans ce pays que notre gouvernement belliqueux. Car certaines Afghanes sont assez intelligentes pour réaliser que la démocratie, le pouvoir au peuple, ça ne s'impose ni par des brutes criminelles d'hier transformées en gouvernement aujourd'hui, au service des intérêts étrangers (mettre de l'essence pas chère dans leurs VUS, on s'en souvient), ni par l'intégrisme religieux devenu un souvenir paradoxalement doux, comparé à la situation depuis notre arrivée (qui aurait cru que grâce à nous, les Talibans seraient presque regrettés), ni par des chefs d'états étrangers qui décident d'envoyer leur jeunesse se faire tuer pour que leur mode de vie égoïste et destructeur de la planète puisse durer encore un peu de temps...

Si nous manifestons notre opposition au départ des troupes de Valcartier, ce n'est pas que nous nous indignons contre les soldats. Ceux et celles-ci sont de plus en plus recrutés selon des stratégies marketing qui ciblent les populations moins favorisées, les autochtones et maintenant aussi les étudiants : en faisant miroiter l'acquittement de leurs frais d'études.

Celles et ceux qui s' enrôlent dans l' armée le font souvent pour des raisons individuelles valables, sur lesquelles nous ne portons pas de jugement. Ceux et celles-ci sont maintenant pris dans un bourbier mortel dont ils et elles ne peuvent se sortir sans mauvaises conséquences, des pénalités voire des accusations graves. On ne badine pas avec cette entreprise de tueurs qu' est l' armée. La décharge ou l' objection de conscience ne sont pas des issues faciles. Non, les soldats sont aux ordres de leurs chefs, de l' autorité qui pèse sur eux, de Harper – que Dieu le blesse – ainsi que de la gouverneure générale. C' est à eux et elles que nos voix veulent porter car se sont eux et elles les ultimes responsables du danger auquel s' exposent nos soldats par leurs décisions.

Nous nous indignons contre toute l' entreprise hypocrite de la guerre et les motifs qui la sous-tendent, les faux qu' on nous sert comme les vrais qui se révèlent à une part croissante de la population canadienne ; les moyens, les techniques, les valeurs véhiculées par cette intervention ne sont pas les nôtres. Nous en payons néanmoins notre part du prix, nous en portons donc chacun et chacune une part de responsabilité. Se taire serait d' être complice de cette absurde tentative d' occupation de l' Afghanistan, et de la mort de nos concitoyenNEs.

Nous n' avons donc aucun autre choix que de prendre la rue et manifester très fort notre opposition à tout cela. Nous croyons encore être en démocratie ; mais à voir ce qu' on exporte et qu' on nomme de même, il y a à craindre que bientôt, si le Dieu violent et arrogant de Harper le veut, nous n' aurons plus beaucoup de femmes au parlement (elles seront à la maison à étirer autant qu' elles le pourront le maigre 1200\$ sensé se substituer à un véritable service de garde universel canadien), et plus beaucoup d' étudiants à l' université : pourquoi apprendre à débattre ou réfléchir posément quand on peut imposer sa loi et sa « démocratie » avec nos gros fusils dispendieux ?

Quand investirons-nous ces milliards de dollars dans l' entraide respectueuse et la solidarité internationale véritable, de peuple à peuple, sans l' intermédiaire de marionnettes téléguidées et hypocrites, plutôt que d' envoyer notre argent à Ottawa se faire dépenser dans des croisades vaines et futiles pour profiter aux corporations multinationales qui ont pied à terre ici même, à Montréal ? Quand notre argent servira-t-il plutôt à la santé et à l' éducation de tout le monde et au soutien aux familles qui en ont besoin ? Quand aurons-nous cesse d' envoyer plus de jeunes adultes en renfort à une guerre sans but valable et sans critère de victoire ? Une guerre qui ne défend aucunes des valeurs pour lesquelles d' autres générations se sont sacrifiées, qui ne défend que les intérêts pétrolifères des plus riches et puissants ?

À fouler ainsi du pied la démocratie, la véritable, celle qui manifeste ; à montrer un tel exemple d' hypocrisie et de lâcheté à nos frères et sœurs Afghanes, à nous mêler de leurs affaires quand ce n' est pas le temps ou sans avoir les bonnes manières, ou intervenir juste quand et comment ça fait notre affaire, et celles de nos corporations avaries et cupides, il ne faudra pas se surprendre qu' un jour ils et elles aient l' envie de suivre cet exemple et de venir chez nous nous donner des leçons de savoir-vivre... Appellerons-nous cela une libération ? Reconnaitrons-nous, dans une telle intervention, l' exportation de la démocratie Afghane pour nous libérer du joug États-unien, par exemple ? Serons-nous plus prêts à nous joindre à un front identitaire particulièrement violent qu' à sauter de joie lorsque des soldats libérateurs Afghans viendront à leur tour gérer nos affaires selon ce qui fait les leurs et dans leurs propres intérêts ?

Les remercierons-nous de nous amener des crayons et la démocratie, ou serons-nous indignés qu' on intervienne sans demander notre avis ? Pourquoi alors nous permettons-nous de telles interventions ailleurs en s' attendant d' être accueillis comme des héros ? Vous

en connaissez beaucoup des gens souverains qui aiment qu'on leur dise comment être heureux alors qu'on se mêle éhontément de leurs affaires ?

Oui, nous nous opposons à cette intervention en Afghanistan et nous le ferons savoir à nos représentants et à ceux qui sont aux commandes de l'armée, chaque fois qu'ils viendront parader leurs joujoux et leurs costumes en rangs d'obéissance aveugle à des intérêts encore et toujours sous mode colonialiste, dans les rues de Québec et de partout au Québec. Même si pour se faire comprendre il faudra bientôt le leur dire en anglais...

Pour plus ample information à propos des dessous de la guerre en Afghanistan, voir :

- dossier sur l'Afghanistan dans Le Devoir (www.ledevoir.com)
- Coalition Guerre à la guerre : Valcartier 2007 <http://coalition-valcartier-2007.resist.ca>
- Bloquez l'empire! Montréal <http://bloquezl'empire.resist.ca>
- Échec à la guerre (<http://echecalaguerre.org>)
- The Dominion (www. ???)
- autres...

UNE LETTRE OUVERTE AUX SOLDATS ET SOLDATES DE VALCARTIER

Ça fait des mois et des mois que vous vous préparez sans relâche pour une mission des Forces armées canadiennes en Afghanistan, et vous quitterez bientôt pour Kandahar. Pendant ces longs mois d'entraînement, on vous a répété sans relâche que votre mission était de stabiliser l'Afghanistan, de gagner le cœur et les esprits des Afghans, de libérer les femmes, afin que s'établisse la démocratie dans ce pays. Nous vous écrivons cette lettre pour vous demander de considérer un autre point de vue au sujet de votre déploiement. Nous espérons vous fournir par cette lettre des informations qui vous inciteront à remettre en question votre participation à cette mission.

Le peuple afghan n'ont jamais attaqué le Québec ou le Canada et n'avait rien à voir avec les attaques du 11 septembre 2001. Malgré cela, le ministre de la Défense Gordon O'Connor – qui travaillait auparavant comme lobbyiste pour l'industrie de la défense – a affirmé que votre présence en Afghanistan sert à «venger» les Canadiens tués lors du 11 septembre. [Source : Edmonton Journal, 21 janvier 2007]

On entend aussi que le Canada est en Afghanistan pour y libérer les femmes. Toutefois, le gouvernement canadien a accordé son appui à des seigneurs de guerre dont le régime est aussi brutal à l'endroit des femmes que l'était le régime Taliban. Dans les mots de l'association RAWA (Revolutionary Association of the Women of Afghanistan) :

« Le gouvernement corrompu de M. Karzai et de ses gardiens internationaux jouent de façon honteuse avec la souffrance des femmes afghanes et utilisent cette dernière comme un outil de propagande pour tromper les peuples du monde. Ils ont installé quelques femmes dans des postes haut-placés [...] et proclament leur geste comme étant un symbole de la "libération des femmes" ». [Source : www.rawa.org, extrait d'une déclaration émise à l'occasion de la Journée internationale des femmes, 8 mars 2007, traduction libre]

En plus, c'est qu'en allant en Afghanistan avec les Forces armées, vous risquez de devenir complices de ce qui pourrait être considéré comme des crimes de guerre, comme en témoignent les exemples suivants :

• En avril de cette année, l'armée américaine tue au moins 57 civils au cours de raids aériens dans la province de Herat. Plus de la moitié de ces civils sont des femmes et des enfants. [Source : International Herald Tribune, 12 mai 2007]

• En mars 2007, dans la province de Nangarhar, 19 autres civils, incluant un bébé, sont tués par des soldats américains (qui par après obligent des journalistes à effacer les vidéos de cet incident). [Source : CBC News, 4 mars 2007]

Les soldats canadiens ont aussi tué des civils :

• En mars 2006, des soldats tuent un chauffeur de taxi qui circulait près d'une patrouille. [Source : CBC News, 15 mars 2006]

• En août 2006, ils tirent sur un garçon de 10 ans, qui meurt par la suite. En décembre 2006, un vieillard afghan a connu le même sort. [Sources : National Post, 23 août 2006 et CTV News, 13 décembre 2006]

• En février 2007, des soldats canadiens sont impliqués à deux reprises différentes dans la mort de civils afghans, dont un sans-abri. [Sources : Presse canadienne, 17 février 2007, CBC News, 17 février 2007 et CTV News, 19 février 2007]

La mission en Afghanistan est un tissu de mensonges. L'implication des Forces armées canadiennes depuis 2002 est directement liée à la « guerre au terrorisme » de George W. Bush. 2500 soldats canadiens en Afghanistan, c'est aussi 2500 soldats américains de plus en Irak, et ce malgré l'opposition claire de la population face à cette guerre. La « guerre au terrorisme » a échoué et il n'y a pas plus de sécurité dans le monde, surtout pas pour la population du Moyen-Orient. Dans les mots de votre commandant en Afghanistan, le Major-Général Andrew Leslie : « À chaque fois que vous tuez un jeune homme en colère à l'étranger, vous en créez 15 autres qui vous pourchasseront par la suite ». [Source : CBC News, 8 août 2005]

En Afghanistan, cinq ans après que George Bush et Donald Rumsfeld aient affirmé que les Taliban avaient été défaits, ils sont mystérieusement de retour, et les affrontements continuent de se multiplier dans plusieurs régions. Tant et aussi longtemps qu'il y aura des armées étrangères en Afghanistan, il y aura également des milliers d'Afghans ordinaires qui y résisteront. Ici, en Amérique du Nord, les médias

de masse désignent toute opposition à la présence étrangère comme étant le fait de « Taliban » ou de « présumés Taliban ». Ces qualificatifs dangereux marginalisent la résistance de la population afghane.

La mission des Forces armées canadiennes est un piège. Vous n'êtes pas obligés d'aller en Afghanistan pour servir de chair à canon dans cette guerre injuste.

Vous connaissez bien mieux que nous les conséquences d'un refus de participation à une mission des Forces armées. Toutefois, vous pouvez résister : un réserviste canadien l'a fait en 2006 et aux États-Unis des soldats refusent à tous les jours de se rendre au Moyen-Orient.

Nous écrivons cette lettre dans un esprit d'ouverture et de dialogue. Nous vous offrons notre soutien, en toute confidentialité, si jamais vous décidez de vous désister de cette mission. Nous espérons que ces quelques informations auront contribué à favoriser votre réflexion sur le sujet. N'hésitez pas à nous contacter.

- Coalition Guerre à la Guerre (Québec)
- Coalition Québec pour la paix (Québec)
- Bloquez l'empire (Montréal)
- Rassemblement Outaouais contre la guerre

Valcartier 2007
(418) 208-7059
info@valcartier2007.ca



...vous pouvez résister : un réserviste canadien l'a fait en 2006 et aux États-Unis des soldats refusent à tous les jours de se rendre au Moyen-Orient.

WWW.VALCARTIER2007.CA

Bibliographie

Assemblée de la CLAC contre l'agenda néolibéral de Charest - Montréal 9/11/04, Site internet de A-Infos: a multi-lingual news service by, for, and about anarchists, <http://www.ainfos.ca/04/nov/ainfos00102.html>, page consultée le 18 décembre 2007.

BAILLARGEON, Normand. 1999. *Anarchisme. Les Élémentaires* – Une Encyclopédie vivante, Montréal.

BAKOUNINE, Mikhaïl. 1996. *Dieu et l'État*. édition établie d'après le manuscrit original et présentée par Joël Gayraud, Mille et une nuits, Paris.

BARCLAY, Harold. 1996. *People Without Government. An Anthropology of Anarchy*, Kahn & Averill, London.

BARCLAY, Harold. 1997. *Culture and Anarchism*, Freedom Press, London.

BARRIÈRE-DION, Michèle. « Les bureaucraties : l'Autre impossible? », communication présentée au Colloque de la Société canadienne d'anthropologie (CASCA), *Ethnography : Entanglements and Ruptures*, Carleton University, Ottawa, Ontario, 8-10 mai 2008.

BECKER, Howard Saul. 2002 [1998]. *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*. La Découverte, collection Guide Repères.

BECKER, Howard Saul. 1985 [1963]. *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*. Éditions A.-M. Métailié, Paris.

BECKER, Howard Saul. 2004. *Écrire les sciences sociales. Comment terminer son article, sa thèse ou son livre*. Economica, Paris.

BERGER, Peter L., LUCKMANN, Thomas. 1966. *The Social Construction of Reality*, Anchor Books, New York.

BLUMER, Herbert. 1969. *Symbolic Interactionism : Perspective and method*, Prentice-Hall, Inc., Englewood Cliffs, New Jersey.

BOOKCHIN, Murray. 1986 (nouv. Éd.). *Post-Scarcity Anarchism*, Black Rose Books, Montréal.

BOURDIEU, Pierre. 2000. *Propos sur le champ politique*. Presses universitaires de Lyon.

BOURDIEU, Pierre. 1999. *Science de la science et réflexivité*, Éditions Raisons d'agir, Paris.

BOURDIEU, Pierre. 1996. « Champ politique, champ des sciences sociales, champ journalistique », *Cahiers de recherche*, n. 15, GRS, Lyon.

BOURDIEU, Pierre, WACQUANT, Loïc J. D., 1992. *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Éditions du Seuil, Paris.

BOURDIEU, Pierre. « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n. 62/63, juin 1986, p. 69-72.

BOURDIEU, Pierre. « Espace social et genèse des classes », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n. 52/53, 1984, p. 3-12.

BOURDIEU, Pierre. « Le capital social. Notes provisoires », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n. 52/53, 1984, p. 3-12.

BOURDIEU, Pierre. « Les trois états du capital culturel », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n. 31, 1980, p. 2-3.

Carte du Québec, The Atlas Canada, Ressources naturelles Canada, disponible au http://atlas.nrcan.gc.ca/site/english/maps/reference/provinceterritories/quebec/referencemap_image_view, page consultée le 1er mai 2008.

CHAMPAGNE, Patrick. « La manifestation. La production de l'événement politique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n. 52, 1984, p. 19-41.

Code Morin, disponible au http://fr.wikipedia.org/wiki/Code_Morin, page consultée le 17 avril 2008.

Comité populaire Saint-Jean-Baptiste, site internet au <http://www.compop.net/>, page consultée le 17 avril 2008.

DAY, Richard J.F. 2005. *Gramsci is dead : Anarchist Currents in the Newest Social Movements*, Pluto Press and Btl books, Toronto.

Document d'information. Sommet du Québec et de la jeunesse, 22, 23 et 24 février 2000. 51 p., Bureau du Sommet du Québec et de la jeunesse. Document pdf disponible au <http://www.jeunes.gouv.qc.ca/publications/publications.htm>, consulté le 3 avril 2008.

DUPUIS-DÉRI, Francis. (dir.) 2003. *Les Black Blocs : la liberté et l'égalité se manifestent*. Lux Éditeur, Montréal.

DUPUIS-DÉRI, Francis. 2003. *Manifestations altermondialisation et « groupes d'affinité »*. *Anarchisme et psychologie des foules rationnelles*. Présentation au Colloque « Les mobilisations altermondialistes », 3-5 décembre 2003.

DUPUIS-DÉRI, Francis. « Broyer du noir : Manifestations et répression policière au Québec », *Les Ateliers de l'éthique*, Vol. 1, N. 1, printemps 2006, p. 58-79.

DUPUIS-DÉRI, Francis. 2007. *L'Éthique du vampire. De la guerre d'Afghanistan et quelques horreurs de notre temps*, Lux Éditeur, Montréal.

Éducation vs industrie militaire : où sont nos priorités? Document de réflexion sur le recrutement militaire dans les établissements d'enseignement, Centre de ressources sur la non-violence, Montréal, août 2007.

FORTIN, M. 2005. *La résurgence d'une contestation radicale en Amérique du Nord*. Mémoire de maîtrise, Département de science politique, Université Laval, Québec.

FREEMAN, Jo. 1970. *The Tyranny of Structurelessness*. Disponible au: <http://flag.blackened.net/revolt/anarchism/pdf/booklets/structurelessness.html>, page consultée le 10 avril 2008.

GEERTZ, Clifford. 1973. *The Interpretation of Cultures*, Basic Books, Harper Colophon Books, New York.

GODWIN, William. 1793. *Enquiry Concerning Political Justice*.

GOFFMAN, Erving. 1959. *The Presentation of Self in Everyday Life*. Doubleday Anchor Books, New York.

GRAEBER, David. 2004. *Fragments of an Anarchist Anthropology*, Prickly Paradigm Press, University of Chicago Press.

GRAEBER, David. 2008. *Direct Action : an Ethnography*. AK Press.

GRAEBER, D. "The New Anarchists", *New Left Review*, vol. 13, jan-fév. 2002.

GREEN, Penelope. « Anarchy Rules : the Dishes Stay Dirty », *The New York Times*, January 3 2008, Section Home and Garden, disponible au <http://www.nytimes.com/2008/01/03/garden/03punk.html>, page consultée le 10 avril 2008.

GUÉRIN, Daniel. 1999 [1970]. *Ni Dieu ni Maître : Anthologie de l'anarchisme*, Tomes I et II, La Découverte/Poche, Paris.

HANNERZ, Ulf. 1992. *Cultural Complexity: Studies in the Social Organization of Meaning*. Columbia University Press, New York.

HENDERSON, A. 2003. *Symbols of resistance : A Study of Anarchist Space and Identity in Philadelphia*, Travail universitaire non publié, Bryn Mawr College.

HERZFELD, Michael. 1992. *The Social Production of Indifference. Exploring the Symbolic Roots of Western Bureaucracy*, The University of Chicago Press.

HOLLOWAY, John. 2007 [2002 pour la version originale en espagnol]. *Changer le monde sans prendre le pouvoir. Le sens de la révolution aujourd'hui*, Lux Éditeur, Montréal.

HUGUES, Everett C. 1943. *French Canada in transition*, University of Chicago Press.

JANCOWSKI, Martin Sanchez. 1991. *Islands in the Street. Gangs and American Urban Society*. University of California Press.

KATSIAFICAS, George. 2001. « Seattle was not the Beginning », in *The Battle of Seattle : The New Challenge to Capitalist Globalization*. Eds. Yuen, Katsiaticas & Rose. New York : Soft Skull Press.

KLATCH, R. E. « The Development of Individual Identity and Consciousness among Movements of the Left and Right », p. 185-204, in MEYER, D.S., WHITTIER, N., ROBNETT, B. 2002. *Social Movements: Identity, Culture and the State*, Oxford University Press.

KLATCH, Rebecca. 1999. *A Generation Divided. The New Left, The New Right, and the 1960s*, University of California Press.

KROPOTKINE, Petr. 1902. *L'Entraide*, un facteur de l'évolution.

KROPOTKINE, Petr. 2004 [1889]. *La morale anarchiste*, Éditions Mille et une Nuits.

LAMONTAGNE, Martin. *Jeff Fillion de CHOI FM est-il la version québécoise de Howard Stern?*, Vigile Archives, 4 août 2004, disponible au <http://www.vigile.net/spip.php?page=archives&u=/archives/ds-chroniques/docs4/crapo-65.html>, page consultée le 19 avril 2008.

LAMOUREUX, D. 2002. «Le dilemme entre politique et pouvoir», *Cahiers de recherche sociologique*, no. 37, p. 183-201.

LATOUR, Bruno. 2005. *Reassembling the Social. An Introduction to Actor-Network-Theory*. Oxford University Press, New York.

Le Code Morin en bref, disponible au www.com.ulaval.ca/aecpul/PDF/CodeMorin.pdf, page consultée le 17 avril 2008.

Le Petit Larousse, 1998.

Le projet de centrale à cycle combiné du Suroît de Hydro-Québec à Beauharnois. Mémoire déposé au Bureau d'audiences publiques sur l'environnement par le groupe écologique Crivert, Salaberry-de-Valleyfield. 4 octobre 2002.

Le Sommet du Québec et de la jeunesse. Relever les défis de l'emploi, Rapport du chantier. 94 p., Bibliothèque nationale du Québec. Document pdf disponible au <http://www.jeunes.gouv.qc.ca/publications/publications.htm>, page consultée le 3 avril 2008.

Les employés du Journal de Québec en lock-out lancent un journal. Presse canadienne. Article paru dans le journal La Presse, 24 avril 2007, disponible au <http://lapresseaffaires.cyberpresse.ca/article/20070424/LAINFORMER/70424034/5891/LAINFORMER01>, page consultée le 23 avril 2008.

MEAD, George Herbert. 1934. *Mind, Self, and Society*. Ed. by Charles W. Morris. University of Chicago Press.

MONTAUDIS, Martin. « Les enjeux du Suroît. De l'eau dans le gaz ». *Journal Voir*, 25 mars 2004. Article disponible au <http://www.voir.ca/publishing/article.aspx?zone=1§ion=11&article=30316>, page consultée le 20 avril 2008.

MORIN, Victor. 1994. Mis à jour par Michel Delorme. *Procédure des assemblées délibérantes*, Beauchemin, Montréal.

MYLES, Brian. « Anarchisme 101 », *Le Devoir*, samedi 5 et dimanche 6 mai 2007, Vol. XCVIII, n. 99, page A1.

PARK, Robert. 1950. *Race and Culture*, Glencoe Ill: The Free Press.

PARK, Robert. 1952. *Human Communities: the City and Human Ecology*, Glencoe, Ill: The Free Press.

Principes de l'Action mondiale des peuples (AMP), disponible au <http://www.nadir.org/nadir/initiativ/agp/fr/pgainfos/hallmfr.htm>, page consultée le 17 avril 2008.

Prochaine assemblée de la CLAC - Montréal 30/03/05, Site internet de A-Infos: a multi-lingual news service by, for, and about anarchists, <http://www.ainfos.ca/05/mar/ainfos00441.html>, page consultée le 18 décembre 2007.

PROUDHON, Pierre-Joseph. 1840. *Qu'est ce que la propriété? Ou recherches sur le principe du droit et du gouvernement*.

ROVICS, David. 2005. *I'm a better anarchist than you*, disponible au <http://members.aol.com/drovics/anarchistl.htm>, page consultée le 2 mai 2008.

SCHEPHERD, Nicole. « Anarcho-Environmentalists: Ascetics of Late Modernity », *Journal of Contemporary Ethnography*, 2002, 31: p. 135-157.

SOMMIER, Isabelle. 2003. *Le renouveau des mouvements contestataires à l'heure de la mondialisation*, Flammarion.

Population des régions métropolitaines de recensement 2007. Statistique Canada, disponible au http://www40.statcan.ca/cgi-bin/getcans/sorth.cgi?lan=fr&dtype=fina&filename=demo05a_f.htm&sortact=1&sortf=6, page consultée le 2 mai 2008.

TRASHER, Frederic Milton. 1963 [1927]. *The Gang. A Study of 1,313 Gangs in Chicago*, Phoenix Books, The University of Chicago Press.

TURNER, Victor W. 1969. *The Ritual Process. Structure and Anti-Structure*, Aldine Publishing Company, Chicago.

ULYSSE, Pierre-Joseph, LESEMANN, Frédéric. 2004. *Citoyenneté et pauvreté: politiques, pratiques et stratégies d'insertion en emploi et de lutte contre la pauvreté*, Presses de l'Université du Québec.

WEBER, Max. 2006. [1913] *Sociologie de la religion*, Flammarion, Coll. Champs, traduit et présenté par Isabelle Kalinowski.

WEBER, Max. 1968. *On Charisma and Institution Building*. Ed. S. Eisenstadt. University of Chicago Press, Chicago.